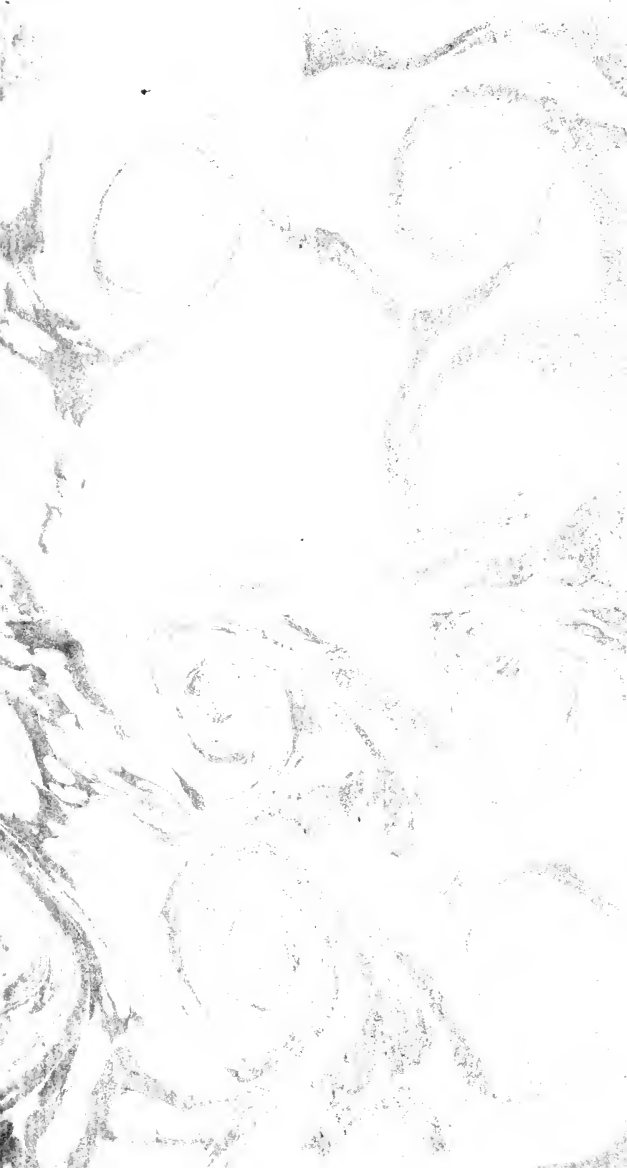
John Adams
Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
165.2
v.8



ŒUVRES
DE THÉATRE
DE M. DE VOLTAIRE.

TOME HUITIÈME.

ŒUVRES

DE M. DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME HUITIÈME,

Contenant

PANDORE, SAMSON, LA PRINCESSE DE NAVARRE, LE TEMPLE DE LA GLOIRE, LES LOIX DE MINOS, LA VIE DE MOLIÈRE.

A NEUFCHATEL.

M. DCC. LXXIII.

[illegible]/65.2
v.6

PANDORE;

OPÉRA.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel & de la Terre ; demi-Dieu.

PANDORE.

JUPITER.

MERCURE.

NÉMÉSIS.

Nymphes.

Titans.

Divinités céleſtes.

Divinités infernales.

PANDORE;

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une campagne, & des montagnes dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROMETHÉE, *seul;* Chœur; PANDORE *dans l'enfoncement, couchée sur une estrade.*

PROMÉTHÉE.

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain, vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour, ni tes appas.

Quoi ! j'ai formé ton cœur, & tu n'es pas sensible !
Tes beaux yeux ne peuvent me voir !
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible ;
Ta beauté fait mon desespoir.
Quoi ! toute la Nature autour de toi respire.
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez ;
Et je vois ses appas languir inanimés ;
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE ; les Titans ENCELADE & TYPHON, &c.

ENCELADE & TYPHON.

Enfant de la terre & des cieux,
Tes plaintes & tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des Dieux
Qui t'ose faire quelque outrage ?

PROMÉTHÉE, *en montrant Pandore.*

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut, sans courroux, voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refusé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'est lui qui formerait nos âmes ?

L'usurpateur des cieux peut être notre appui?
Non; je sens que la vie & ses divines flâmes
Ne viennent point de lui.

ENCELADE, *en montrant Typhon son frere.*

Nous avons pour ayeux la Nuit & le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit:
Elle est avant le jour qui luit.
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes Dieux, répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie:
Que Jupiter en frémisse d'envie,
Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMÉTHÉE & LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, Dieux de la nuit profonde:
De nos astres nouveaux contemplez la clarté;
Accourez du centre du monde:
Rendez féconde
La terre, qui m'a porté;
Animez la beauté;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité.

PROMÉTHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde est ébranlé, l'Érèbe se rassemble.
(*Le théâtre change, & représente le chaos. Tous les Dieux de l'enfer viennent sur la scène.*)

CHŒUR DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons

La lumière éternelle ;
Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible & criminelle
Qui n'eſt pas née encore, & que nous haïſſons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flâmes du Tartare,
Doivent tout ravager.
Parlez : qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare ?

PROMÉTHÉE.

Je veux ſervir la terre, & non pas l'opprimer.
Hélas ! à cet objet j'ai donné la naiſſance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il penſe,
Qu'il ſoit heureux, qu'il ſache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire eſt de détruire,
Notre pouvoir eſt de nuire ;
Tel eſt l'arrêt du Sort.
Le Ciel donne la vie, & nous donnons la mort.

PROMÉTHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire ;
Vous êtes malfaiſans, vous n'êtes point mes Dieux.
Fuyez, deſtructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire ;
Dieux des malheurs, Dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres ;
Ennemis funèbres,
Laiſſez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore & l'Amour.
Le moment suprême
Vôle sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(*Les Dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée & riante. Les Nymphes des bois & des campagnes sont de chaque côté du théâtre.*)

PROMÉTHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés, & sous un ciel si doux,
Ces ennemis de la Nature?
Que l'éternel cahos élève entre eux & nous
Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer
Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCELADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:

Va ravir la céleſte flâme:
Oſe former une âme;
Et ſois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'Amour eſt dans les cieux: c'eſt-là qu'il faut me rendre:
L'Amour y règne ſur les Dieux.
Je lancerai ſes traits; j'allumerai ſes feux.
C'eſt le Dieu de mon cœur, & j'en dois tout attendre.
Je vôle à ſon trône éternel:
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.
(*Il s'envôle.*)

CHŒUR DE NYMPHES.

Vôlez, fendez les airs, & pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaiſirs du ſéjour de la crainte;
En répandant des biens, méritez des autels.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre repreſente la même campagne. Pandore inanimée eſt ſur une eſtrade. Un char brillant de lumière deſcend du ciel.

PROMÉTHÉE, PANDORE, Nymphes, Titans, Chœurs, &c.

UNE DRYADE.

CHantez, Nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-Dieu qui commande à la terre :
Il vous apporte un nouveau jour ;
Il revient dans ce doux ſéjour,
Du ſéjour brillant du tonnerre ;
Il revôle en ces lieux ſur le char de l'Amour.

CHŒUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève ſur nous !
Terre jeune encore,
Embelliſſez-vous.
Brillantes fleurs, qui parez nos campagnes ;
Sommet des ſuperbes montagnes,

Qui diviſez les airs, & qui portez les cieux;
O Nature naiſſante!
Devenez plus charmante,
Plus digne de ſes yeux.

PROMÉTHÉE, *deſcendant du char, le flambeau à la main.*

Je le ravis aux Dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu ſacré du tendre Amour,
Plus puiſſant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du Dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du Ciel, âme du monde,
Paſſez dans tous les cœurs.
L'air, la terre & l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE, *approchant de l'eſtrade où eſt Pandore.*

Que ce feu précieux, l'aſtre de la Nature,
Que cette flâme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, ſois attentive à ces heureux inſtans:
Lève-toi, cher objet, c'eſt l'Amour qui l'ordonne:
A ſa voix obéis toujours.
Lève-toi; l'Amour te donne
La vie, un cœur, & de beaux jours.

(*Pandore ſe lève ſur ſon eſtrade & marche ſur la ſcène.*)

CHŒUR.

Ciel, ô ciel! elle reſpire!
Dieu d'Amour, quel eſt ton empire!

PANDORE.

Où ſuis je? & qu'eſt-ce que je voi?

Je n'ai jamais été ; quel pouvoir m'a fait naître ?
J'ai passé du néant à l'être ;
Quels objets ravissans semblent nés avec moi !
(*On entend une symphonie.*)
Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles ;
Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.
Ah ! d'où vient qu'il ne paraît pas ?
De moment en moment je pense & je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère ;
Un Dieu sans doute est mon auteur :
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.
(*Elle s'assied au bord d'une fontaine.*)
Ciel ! est-ce moi que j'envisage ?
Le cristal de cette onde est le miroir des cieux.
La Nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grâce aux Dieux.

NYMPHES & TITANS.

(*On danse autour d'elle.*)
Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naissans, Beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flâme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(*On danse.*)

PANDORE, *appercevant Prométhée au milieu des Nymphes.*

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie

Du feu de vos regards que mon âme eſt remplie!
Vous ſemblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont ſu m'enflammer;
Lorſqu'ils ne s'ouvraient pas encore.
Vous ne pouviez répondre, & j'oſais vous aimer:
Vous parlez, & je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez? cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez? & je vous dois l'être.
La terre m'enchantait; que vous m'embelliſſez!
Mon cœur vôle vers vous, il ſe rend à ſon maître,
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas aſſez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en ſauriez trop dire, & la ſimple nature
Parle ſans feinte & ſans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainſi le nom d'Amour.

(*Enſemble.*)

Charmant Amour, éternelle puiſſance;
Premier Dieu de mon cœur;
Amour, ton empire commence:
C'eſt l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel! quelle épaiſſe nuit, quels éclats de tonnerre
Détruiſent les premiers inſtans
Des innocens plaiſirs que poſſédait la terre!
Quelle horreur a troublé mes ſens!

(*Enſemble.*)

La terre frémit, le ciel gronde;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces aſtres naiſſans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Juſqu'en ſes fondemens?

(*On voit deſcendre un char, ſur lequel ſont Mercure, la Diſcorde, Néméſis, &c.*)

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleſte;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au ſein des Dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels!

PANDORE.

Ordre funeſte!
Larmes, que j'ignorais, vous coulez de mes yeux!

MERCURE.

Obéiſſez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah! j'étais dans le ciel, en voyant ce que j'aime;

PROMÉTHÉE.

Cruels! ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE & PROMÉTHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez!
Jupiter commande;
Il faut qu'on ſe rende

A ſes volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéiſſez-nous, & déployez vos ailes;
Vents, conduiſez Pandore aux voûtes éternelles.

(*Le char diſparaît.*)

PROMÉTHÉE.

On l'enlève : tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage;
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage.
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même.
Je me ſuis fait aimer. J'animais ces beaux yeux.
Ils m'ont dit, en s'ouvrant : vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans ſon cœur.
Dieu jaloux, reſpecte nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Éternel perſécuteur
De l'infortuné créateur,
Tu ſentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au déſeſpoir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

Le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or & de lumière.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

JE l'ai vu cet objet sur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent;
Le ciel est dans ses yeux, les Grâces l'environnent;
Je sens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible;
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non; je ne fus jamais que puissant & terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah! que le Sort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
Quand il divisa l'univers,
L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour;

Et d'elle-même encore à peine a connaissance :
Aurait-elle senti l'amour
Dès le moment de sa naissance ?

JUPITER.

L'Amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore ! Elle est femme, elle est belle.
La voilà ; jouissons de son étonnement.
Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux, & parlez à son cœur ;
Vous déploîrez en vain ma gloire & ma splendeur ;
Vous n'avez rien de si beau qu'elle.
(*Il se retire.*)

PANDORE, *seule.*

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie,
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant,
Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie ?
On m'avait fait craindre la mort.
Je l'ai connue, hélas ! cette mort menaçante.
N'est-ce pas mourir, quand le Sort
Nous ravit ce qui nous enchante ?
Dieux, rendez-moi la terre, & mon obscurité ;
Ce bocage, où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître.
Il m'avait deux fois donné l'être.
Je respirais, j'aimais, quelle félicité !
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, &c.

(*Tous les Dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.*)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent ;
Que tous les Dieux applaudissent
Au Dieu de l'univers.
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON

Le fond des enfers,

CHŒUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, &c.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer !
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre Dieu que ce que j'aime !

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans son Empire ;
La terre vous désire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, & tout m'étonne.
Mes déserts avaient plus d'appas.

Disparaissez, ô splendeur infinie;
Mon amant ne vous voit pas.

(*On entend une symphonie.*)

Cessez, inutile harmonie;
Il ne vous entend pas.

(*Le chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.*)

JUPITER.

Nouveau charme de la Nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible & mortel;
Et vous devez cette âme inaltérable & pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les Dieux que vous venez de naître.
Commencez à jouir de la divinité.
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant, d'où je sors à peine,
Est cent fois préférable à ce présent cruel;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des Dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non ; vous n'en connaissez qu'une image infidelle,
Dans un monde indigne de lui.
Que l'Amour tout entier, que sa flâme éternelle ;
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrâse aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire ;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah ! vous avez pour vous la grandeur & la gloire ;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes Dieu, l'encens doit vous suffire ;
Vous êtes Dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire ;
Un Dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, & par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres Dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux.
Plaisirs, vous triomphez, dès qu'on peut vous connaître.

(*Les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.*)

CHŒUR.

Aimez, aimez, & règnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine

Des plaisirs l'ombre légère & vaine ;
Elle échappe, & le dégoût la suit.
Si Zéphyre un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclorre ;
Un seul jour les forme & les détruit.

CHŒUR.

Aimez, aimez & règnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs.
L'Amour & le Tems
Ici n'ont point d'ailes.

CHŒUR.

Aimez, aimez, & règnez avec nous ;
Le Dieu des Dieux est seul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime ; oui, doux plaisirs, vous redoublez ma flâme :
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon âme.

JUPITER.

Ciel, ô ciel ! quoi ! mes soins ont ce succès fatal !
Quoi ! j'attendris son âme, & c'est pour mon rival !

MERCURE, *arrivant sur la scène.*

Jupiter, arme-toi du foudre ;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.

Prométhée eſt armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux;
Ils entaſſent des monts la maſſe épouvantable.
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous... Seul je ſuffis contre eux.

PANDORE.

Quoi! vous le puniriez, vous qui cauſez ſa peine?
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux & tout-puiſſant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, & que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel! ayez pitié de mon mortel effroi:
Jugez de mon amour, puiſque je vous implore.

JUPITER, *à Mercure.*

Prends ſoin de conduire Pandore.
Dieux! que mon cœur eſt déſolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde,
L'univers repoſait dans une paix profonde;
Une Beauté paraît: l'univers eſt troublé.

(*Il ſort.*)

PANDORE, *ſeule.*

O jour de ma naiſſance! ô charmes trop funeſtes!
Deſirs naiſſans, que vous étiez trompeurs!
Quoi! la beauté, l'amour, & les faveurs céleſtes,

Tous les biens ont fait mes malheurs?
Amour, qui m'as fait naître, appaiſe tant d'alarmes;
N'es-tu pas ſouverain des Dieux?
Viens ſécher mes larmes,
Enchaîne & déſarme
La terre & les cieux.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente les Titans armés, & des montagnes dans le fond; plusieurs géans sont sur les montagnes, & entassent des rochers.

ENCELADE.

OUi, nos frères & nous, & toute la Nature,
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déja dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés
Sur les barbares Dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes & tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Éclatez, guidez nos pas.
(*On marche au son des trompettes.*)

Le ciel fera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore & sa foi.
Laissez-moi ce juste partage ;
Marchez, Titans, & suivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces Dieux cruels ;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels :
Courons aux armes ;
Vengeons l'univers.
Que les Dieux tombent dans nos fers.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
(*Un char, qui porte les Dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.*)
Jupiter quitte ses retraites ;
La foudre a donné le signal :
Commençons ce combat fatal.
(*Les géans montent.*)

CHŒUR DE NYMPHES, *qui bordent le théâtre.*

Tambours, trompettes & tonnerre,
Dieux & Titans, que faites-vous ?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel & la terre.
(*Bruit du tonnerre & des trompettes.*)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers ;
Soyez punis de vos fureurs cruelles.
Tombez, tyrans.

LES

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers;

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre;

LES TITANS.

Renversons les Dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

Ensemble. { Tombez, descendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(*Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend, Le Destin paraît au milieu du nuage.*)

LE DESTIN.

Arrêtez: le Destin, qui vous commande à tous;
Veut suspendre vos coups.

(*Il se fait encore un silence.*)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,
Souverain des tems;
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHŒUR.

O Deſtin, parle, explique-toi.
Les Dieux fléchiront ſous ta loi.

LE DESTIN, *au milieu des Dieux, qui ſe raſſemblent autour de lui.*

Ceſſez, ceſſez, guerre funeſte :
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du ſéjour céleſte,
Rendez Pandore à ſes déſerts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers;
Titans, qui juſqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, ſoyez terraſſés;
A jamais gémiſſez
Sous ces monts renverſés,
Qui vont retomber ſur la terre.

(*Les rochers ſe détachent & retombent. Le char des Dieux deſcend ſur la terre. On remet Pandore à Prométhée.*)

JUPITER.

O Deſtin! le maître des Dieux
Eſt l'eſclave de ta puiſſance.
Eh bien! ſois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.
Néméſis, ſors des ſombres lieux.

(*Néméſis ſort du fond du théâtre, & Jupiter continue :*)

Sédnis le cœur, trompe les yeux
De la Beauté qui m'offenſe.
Pandore, connais ma vengeance,
Juſques dans mes dons précieux.
Que cet inſtant commence
Le divorce éternel de la terre & des cieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE, *tenant la boëte.*

EH quoi! vous me quittez, cher amant, que j'adore!
Êtes-vous soumis ou vainqueur?

PROMÉTHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore;
L'Amour & le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant, que j'adore!

PROMÉTHÉE.

Les Titans sont tombés: plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire:
Ouvrons ce don charmant du souverain des Dieux!
Ouvrons.

PROMÉTHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire;
Je crains tout d'un rival, & ces soins curieux
Sont des pièges nouveaux, que vous tendent les Dieux.

PANDORE.

Quoi! vous pensez?...

PROMÉTHÉE.

Songez à ma prière;
Songez à l'intérêt de la Nature entière;
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien! vous le voulez? il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison; je ne veux que vous plaire.
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMÉTHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit, dès que l'on aime.

PROMÉTHÉE.

C'en est assez; je pars, & je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit & réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.
(*Il sort.*)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le tems de plaire.

Doux loisir ! Ciel pur ! heureux jours !
Tendres Amours,
La Nature est votre mère ;
Comme elle, durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La Discorde, la triste Guerre
Ne viendront plus nous affliger :
Le bonheur est né sur la terre ;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître ;
Quelle main pourrait les flétrir ?
Les plaisirs s'empressent de naître ;
Quels tyrans les feraient périr ?

LE CHŒUR *répète.*

Voici le siècle d'or, &c.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure ;
Il est avec Pandore, il confirme en ces lieux,
De la part du maître des Dieux,
La paix de la Nature.

(*Les Nymphes se retirent. Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.*)

NÉMÉSIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux ;
Il abuse de sa puissance.

PANDORE

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon Roi, mon amant, mon époux.

NÉMÉSIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.

Devait il jamais vous défendre
De voir ce don charmant, que vous tenez des Dieux?

PANDORE.

Il craint tout : son amour est tendre ;
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NÉMÉSIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put, en vous formant, vous donner des beautés
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NÉMÉSIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir;

NÉMÉSIS.

Cette boëte mystérieuse
Immortalise la beauté.
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuse,
Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis & facile.
Craignez un tyran jaloux;
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais;
Il est mon Roi, mon Dieu, pourvu qu'il soit fidèle.
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;

C'eſt pour le mieux charmer, que je veux plus d'attraits.

NÉMÉSIS.

Ah! c'eſt trop vous en défendre;
Je ſers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abuſez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NÉMÉSIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune Beauté?
Tout prendrait votre défenſe.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais ſa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur!

NÉMÉSIS.

Au nom de la Nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, & je vous crois;
Ouvrons.

(*Elle ouvre la boëte. La nuit ſe répand ſur le théâtre, & on entend un bruit ſouterrain.*)

Quelle vapeur épaiſſe, épouvantable,
M'a dérobé le jour & troublé tous mes ſens?
Dieu trompeur! Miniſtre implacable!
Ah! quels maux affreux je reſſens!

Je me vois punie & coupable.

NÉMÉSIS.

Fuyons de la terre & des airs.
Jupiter eſt vengé, rentrons dans les enfers.
(*Némésis s'abîme. Pandore eſt évanouie ſur un lit de gazon.*)

PROMÉTHÉE, *arrive du fond du théâtre.*

O ſurpriſe! ô douleur profonde!
Fatale abſence! horribles changemens!
Quels aſtres malfaiſans
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! mais hélas! de l'infernale rive
Les monſtres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES & LES DÉMONS, *accourant ſur le théâtre.*

Les tems ſont remplis;
Voici notre empire;
Tout ce qui reſpire,
Nous ſera ſoumis.
La triſte froidure
Glace la Nature
Dans les flancs du Nord.
La Crainte tremblante,
L'Injure arrogante,
Le ſombre Remord,

La Guerre ſanglante,
Arbitre du ſort;
Toutes les Furies
Vont avec tranſport
Dans ces lieux impies
Apporter la Mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi! la Mort en ces lieux s'eſt donc fait un paſſage!
Quoi! la terre a perdu ſon éternel printems,
Et ſes malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des Dieux, de l'enfer & du tems!
Ces nymphes de leurs pleurs arroſent ce rivage.
Pandore, cher objet, ma vie & mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois; de ſes ſens elle a perdu l'uſage.

PANDORE.

Ah! je ſuis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers. J'ai trahi mon époux.
Puniſſez-moi: nos maux ſont mon ouvrage.
Frappez.

PROMÉTHÉE.

Moi, la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi

Cette vie odieuse,
Que vous rendiez heureuse ;
Ce jour que je vous doi.

CHŒUR DE NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes ;
Faites grace à tant de beauté ;
L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi ! malgré ma prière, & malgré vos sermens ;
Vous avez donc ouvert cette boëte odieuse ?

PANDORE.

Un Dieu cruel, par ses enchantemens ;
A séduit ma raison faible & trop curieuse.
O fatale crédulité !
Tous les maux sont sortis de ce don détesté ;
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR, *descendant du Ciel.*

Tous les biens sont à vous ; l'Amour vous reste encore,

(Le théâtre change, & représente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR *continue :*

Je combattrai pour vous le Destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être ;
Ils ne seront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître ;

PANDORE.

Consolateur charmant, Dieu digne de mes vœux,
Vous, qui vivez dans moi, vous, l'âme de mon âme,
Puissiez Jupiter en redoublant la flâme
Dont vous nous embrâsez tous deux.

PROMÉTHÉE & PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte & l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce Espérance;
Venez, Desirs flatteurs,
Habitez dans tous les cœurs;
Vous ferez leur jouissance.
Fussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore;
Par vous on jouit,
Au moment qui passe & qui fuit;
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs:
Mais l'espoir, à jamais secourable,
De ses mains viendra sécher nos pleurs.

Dans nos maux il ſera des délices ;
Nous aurons de charmantes erreurs ;
Nous ſerons au bord des précipices :
Mais l'Amour les couvrira de fleurs.

Fin du cinquième & dernier acte.

SAMSON,

OPÉRA.

AVERTISSEMENT.

Monſieur Rameau, *le plus grand Muſicien de France, mit cet Opéra en muſique vers l'an 1732. On était prêt à le jouer, lorſque la même cabale qui fit ſuſpendre depuis les repréſentations de* Mahomet *ou du* Fanatiſme, *empêcha qu'on ne repréſentât l'Opéra de* SAMSON; *& tandis qu'on permettait que ce ſujet parût ſur le théâtre de la comédie Italienne, & que* Samſon *y fît des miracles conjointement avec* Arlequin, *on ne permit pas que ce même ſujet fût annobli ſur le théâtre de l'Académie de muſique.*

Le Muſicien employa depuis preſque tous les airs de Samſon *dans d'autres compoſitions lyriques, que l'envie n'a pas pu ſupprimer.*

On publie le poëme dénué de ſon plus grand charme, & on le donne ſeulement comme une eſquiſſe d'un genre extraordinaire. C'eſt la ſeule excuſe peut-être de l'impreſſion d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus *& d'*Adonis *trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne croi-*

rait d'abord. C'eſt en effet ſur leurs terres que l'action ſe paſſe. Cicéron, *dans ſon excellent livre* de la nature des Dieux, *dit que la Déeſſe* Aſtarté, *révérée des Syriens, était* Vénus *même, & qu'elle épouſa* Adonis. *On ſait de plus qu'on célébrait la fête d'*Adonis *chez les Philiſtins. Ainſi ce qui ſerait ailleurs un mélange abſurde du profane & du ſacré, ſe place ici de ſoi-même.*

PERSONNAGES.

SAMSON.

DALILA.

Le Roi des Philiſtins.

Le Grand-Prêtre.

Les Chœurs.

SAMSON,

OPÉRA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une campagne. Les Israélites, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.

DEUX CHORIPHÉES.

TRibus captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives

Font retentir les airs,
Adorez, dans vos maux, le Dieu de l'univers.

CHŒUR.

Adorons, dans nos maux, le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Ainſi, depuis quarante hyvers,
Des Philiſtins le pouvoir indomptable
Nous accable.
Leur fureur eſt implacable;
Elle inſulte aux tourmens que nous avons ſoufferts.

CHŒUR.

Adorons, dans nos maux, le Dieu de l'univers.

UN CHORIPHÉE.

Race malheureuſe & divine,
Triſtes Hébreux, frémiſſez tous:
Voici le jour affreux qu'un Roi puiſſant deſtine
A placer ſes Dieux parmi nous.
Des prêtres menſongers, pleins de zèle & de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les Dieux de ce climat ſauvage.
Enfans du ciel, que ferez-vous?

CHŒUR.

Nous bravons leur courroux.
Le Seigneur ſeul a notre hommage.

UN CHORIPHÉE.

Tant de fidélité ſera chère à ſes yeux.
Deſcendez du trône des cieux,
Fille de la Clémence,
Douce Eſpérance,
Tréſor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Deſcendez, douce Eſpérance.

SCÈNE II.

SECOND CHORIPHÉE.

AH! déja je les vois, ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.
(LES PRÊTRES *des Idoles paroiſſent dans l'enfoncement, autour d'un autel couvert de leurs Dieux.*)
Ne ſouillons point nos yeux de ces vains ſacrifices;
Fuyons ces monſtres adorés:
De leurs prêtres ſanglans ne ſoyons point complices;

CHŒUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Eſclaves, demeurez;
Demeurez: votre Roi, par ma voix, vous l'ordonne;
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais, lorſqu'il vous abandonne;
Adorez les Dieux ſes vainqueurs.
Vous rempez dans nos fers, ainſi que vos ancêtres;
Mutins toujours vaincus, & toujours inſolens:
Obéiſſez, il en eſt tems;
Connaiſſez les Dieux de vos maîtres.

CHŒUR.

Tombe plutôt ſur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutiſſe!
Périſſe, périſſe
Ce temple, & cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre

Aux Dieux, aux Pontifes, aux Rois?

CHŒUR.

Nous mépriſons vos Dieux, & nous craignons les loix
Du maître de la terre.

SCÈNE III.

SAMSON *entre, couvert d'une peau de lion,* Les perſonnages de la ſcène précédente.

SAMSON.

Quel ſpectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'Erreur
Ont porté parmi vous ces monſtres qu'ils adorent!
Dieu des combats, regarde, en ta fureur,
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inſpire-moi;
Venge ta cauſe, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches, dérobez votre tête
A mon juſte courroux;
Pleurez vos Dieux, craignez pour vous.
Tombez, Dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le Dieu des combats
Arme le ciel vengeur, & lance ici ſa foudre;
Il ſuffit de mon bras.
Tombez, Dieux ennemis! ſoyez réduits en poudre.
(*Il renverſe les autels.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilège effort !
Le ciel se tait ; vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHŒUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Israélites.

SAMSON.

VOs esprits étonnés sont encore incertains !
Redoutez-vous ces Dieux renversés par mes mains ?

CHŒUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un Roi, le tyran des Hébreux ?

SAMSON.

Le Dieu, dont la main favorable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces Rois la grandeur périssable.
Faibles Tribus, demandez son appui ;
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHŒUR.

Mais nous sommes, hélas ! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez : c'est assez ; tous vos maux vont finir.

Dieu m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir :
En domptant les lions, j'appris à vous servir;
Leur dépouille sanglante est le noble préſage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers;
Remonte à ta grandeur première,
Comme un jour Dieu, du haut des airs,
Rappellera les morts à la lumière,
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers:
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

Autre air.

L'hyver détruit les fleurs & la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la Nature,
Et lui rend sa beauté.
L'affreux esclavage
Flétrit le courage:
Mais la liberté
Relève sa grandeur, & nourrit sa fierté.
Liberté! liberté!

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le périſtyle du palais du Roi: on voit, à travers les colonnes, des forêts & des collines: dans le fond de la perſpective, le Roi eſt ſur ſon trône, entouré de toute ſa cour, habillée à l'orientale.

LE ROI.

AInſi ce peuple eſclave, oubliant ſon devoir,
Contre ſon Roi lève un front indocile.
Du ſein de la pouſſière il brave mon pouvoir:
Sur quel roſeau fragile
A-t-il mis ſon eſpoir?

UN PHILISTIN.

Un impoſteur, un vil eſclave,
Samſon les ſéduit & vous brave:
Sans doute il eſt armé du ſecours des enfers.

LE ROI.

L'inſolent vit encore! Allez, qu'on le ſaiſiſſe;
Préparez tout pour ſon ſupplice.
Courez, ſoldats; chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde;

Ils sont les ennemis & le rebut du monde,
Et détestés par-tout, détestent l'univers.

CHŒUR DES PHILISTINS, *derrière le théâtre.*

Fuyons la mort, échappons au carnage :
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins:
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, *entrant sur la scène.*

Il est vainqueur, il nous menace :
Il commande aux destins:
Il ressemble au Dieu de la Guerre;
La Mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats?
Quel démon pour lui se déclare?

SCÈNE II.

LE ROI (*les Philistins autour de lui.*) SAMSON, *suivi des Hébreux, portant dans une main une massue ; & de l'autre, une branche d'olivier.*

SAMSON.

ROi, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfaisante,

Dans

Dans cette main ſanglante,
Qui vous peut immoler.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage?
Contre un Roi ſi puiſſant quel bras peut s'élever?

LE ROI.

Si vous êtes un Dieu, je vous dois mon hommage:
Si vous êtes un homme, oſez-vous me braver?

SAMSON.

Je ne ſuis qu'un mortel: mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux Rois,
Qui ſouffle, à ſon choix,
Et la mort & la guerre,
Qui vous tient ſous ſes loix,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien! quel eſt ce Dieu? quel eſt le témoignage,
Qu'il daigne s'annoncer par vous?

SAMSON.

Vos ſoldats mourans ſous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage,
Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Reſpectez deſormais les enfans d'Iſraël,
Et finiſſez leur eſclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au ſang Philiſtin je faſſe un tel outrage?
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux?
Votre Dieu ſerait-il plus puiſſant que mes Dieux?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver : voyez, si la Nature
Reconnaît ses commandemens.
Marbres, obéissez; que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, & retombe en torrens.
(*On voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.*)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde!
Des marbres amollis!
Les élémens lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe; quel qu'il soit, je ne peux m'avilir
A recevoir des loix de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien! vous avez vu quelle était sa puissance;
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux: ravagez ces climats;
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(*Tout le théâtre paraît embrâsé.*)
Brûlez, moissons; séchez, guérets;
Embrâsez-vous, vastes forêts.
(*Au Roi.*)
Connaissez quelle est sa vengeance.

CHŒUR.

Tout s'embrâse, tout se détruit.
Un Dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre;
Ciel! ô ciel! sommes-nous

Au jour où doit périr la terre ?

LE ROI.

Suſpens, ſuſpens cette rigueur,
Miniſtre impérieux d'un Dieu plein de fureur.
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton ſuperbe maître ;
Mes Dieux long-tems vainqueurs commencent à céder ;
C'eſt à leur voix à me réſoudre.

SAMSON.

C'eſt à la ſienne à commander.
Il nous avait punis ; il m'arme de ſa foudre :
A tes Dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône & leurs temples.
Tremble pour eux & pour toi.

SCÈNE III.

SAMSON, Chœur d'Iſraélites.

SAMSON.

VOus que le ciel conſole après des maux ſi grands,
Peuples, oſez paraître aux palais des tyrans :
Sonnez, trompette, organe de la gloire :
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats ;
Il eſt le ſeul dont le courage
Jamais ne partage

La victoire avec les ſoldats.
Il va finir notre eſclavage.
Pour nous eſt l'avantage ;
La gloire eſt à ſon bras.
Il fait trembler ſur leur trône
Les Rois, maitres de l'univers,
Les guerriers au champ de Bellone,
Les faux Dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Le défenſeur intrépide
D'un troupeau faible & timide
Garde leurs paiſibles jours
Contre le peuple homicide,
Qui rugit dans les antres ſourds :
Le berger ſe repoſe, & ſa flûte ſoupire
Sous ſes doigts le tendre délire
De ſes innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de la gloire ;
Sonnez, annoncez ſa victoire.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un bocage & un autel, où sont Mars, Vénus & les Dieux de Syrie.

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DALILA, Prêtresse de Vénus, Chœur.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple, qui s'écrie
Aux pieds de vos autels.
Éveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous prie ;
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protège nos climats :
Prépare
A ce barbare
Les fers & le trépas.

DALILA.

O Vénus, Déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours,
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

Samson nous a domptés ; ce glorieux Empire
Touche à son dernier jour.
Fléchissez ce héros : qu'il aime, qu'il soupire ;
Vous n'avez d'espoir qu'en l'Amour.

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire :
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs.
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piège aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHŒUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire & de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'eſt aujourd'hui la fête ;
Pour ſes jeux la Jeuneſſe s'apprête.
Amour, voici le tems heureux,
Pour inſpirer & pour ſentir tes feux.

CHŒUR DE FILLES.

Amour, voici le tems, &c.
Dieu des plaiſirs, &c.

DALILA.

Il vient plein de colère, & la terreur le ſuit ;
Retirons-nous ſous cet épais feuillage.
(*Elle ſe retire avec les filles de Gaza & les Prêtreſſes.*)
Implorons le Dieu qui ſéduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON, *ſeul.*

LE Dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage ;
Devant lui tout tremble, & tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de carnage
Que ſon nom ſeul en a produit.
Chez le Philiſtin plein de rage,
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans ſon paſſage,
N'ont fait que l'irriter.

Ils ſont tombés ; la mort eſt leur partage.
(*On entend une harmonie douce.*)
Ces ſons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Aſyles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(*Il s'endort ſur un lit de gazon.*)

SCÈNE III.

DALILA, SAMSON; Chœur des Prêtreſſes de Vénus, *revenant ſur la ſcène.*

PLaiſirs flatteurs, amolliſſez ſon âme ;
Songes charmans, enchantez ſon ſommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour, éclaire ſon réveil ;
Mets dans nos yeux ton pouvoir & ta flamme.

DALILA.

Vénus, inſpire-nous ; préſide à ce beau jour.
Eſt-ce-là ce cruel, ce vainqueur homicide ?
Vénus, il ſemble né pour embellir ta cour.
Armé, c'eſt le Dieu Mars ; déſarmé, c'eſt l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible.
Que ce cœur farouche, invincible,

Se rende à tes douceurs.

CHŒUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON *se réveille entouré des filles de Gaza.*

Où ſuis-je ? en quels climats me vois-je tranſporté ?
Quels doux concerts ſe font entendre ?
Quels raviſſans objets viennent de me ſurprendre ?
Eſt-ce ici le ſéjour de la félicité ?

DALILA, *à Samſon.*

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'Amour en ordonna les jeux :
C'eſt l'Amour qui les apprête ;
Puiſſent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel eſt cet Adonis, dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau ſéjour ?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'Amour.
Nous chantons, tous les ans, cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez ; vous m'allez enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter :
Ces forêts, ces oiſeaux, & toute la Nature,
Se taiſent pour vous écouter.

DALILA *ſe met à côté de Samſon. Le Chœur ſe range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée de peu d'inſtrumens qui ſont ſur le théâtre.*

Vénus dans nos climats ſouvent daigne ſe rendre ;

C'eſt dans nos bois qu'on vient apprendre
De ſon culte charmant tous les ſecrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le ſein du loiſir.
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaiſir.

SAMSON.

Que ſes traits ont d'appas! que ſa voix m'intéreſſe!
Que je ſuis étonné de ſentir la tendreſſe!
De quel poiſon charmant je me ſens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, ſans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre?
Dans nos bois il eſt adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré.
Il devint Dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour,
Ces prés, cette onde, cet ombrage,
Inſpirent le plus tendre amour
Au cœur le plus ſauvage.

SAMSON.

O ciel! ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur ſauvage, & je ne le ſuis plus.
Je ſuis changé, j'éprouve une flamme naiſſante.
(*A Dalila.*)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des amours cette Reine charmante
Aux mortels en effet pouvait ſe préſenter,
Je vous prendrais pour elle, & croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendreſſe.
Heureux, qui peut brûler des feux qu'elle a ſentis!
Mais j'euſſe aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la Déeſſe.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédens.

LES HÉBREUX.

NE tardez point, venez; tout un peuple fidèle
Eſt prêt à marcher ſous vos loix:
Soyez le premier de nos Rois;
Combattez & règnez: la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous ſuis, je le dois, j'accepte vos préſens.
Ah!... quel charme puiſſant m'arrête!
Ah! différez du moins, différez, quelque tems,
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHŒUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, préſidez à nos fêtes;
Que nos cœurs ſoient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats:
Que la paix vous attire.

Vénus vient vous sourire ;
L'Amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne.
L'Amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHŒUR DE FILLES.

Demeurez : préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis ſont prêts à nous ſurprendre ;
Rien ne peut nous défendre,
Que votre invincible bras.

CHŒUR DE FILLES.

Demeurez, préſidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux... Allons, je ſuis vos pas.
Prêtreſſe de Vénus, vous, ſa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des Rois, pour ce grand eſclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-tems gémir de votre abſence?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Eſt-il un plus grand bien que celui de vous voir?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique eſpérance,
Et vous êtes mon ſeul eſpoir.

SCÈNE V.

DALILA, *ſeule.*

IL s'éloigne, il me fuit, il emporte mon âme:
Par-tout il eſt vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflâme.
J'ai voulu l'enchaîner: il enchaîne mon cœur.

O mère des plaiſirs, le cœur de ta Prêtreſſe
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma ſeule Déeſſe!
La tendreſſe eſt ma loi; mon devoir eſt d'aimer.

Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce beau ſéjour;

Écho, monument de l'Amour,
Parle de ma faibleſſe au héros qui m'enchante.
Favoris du Printems, de l'Amour & des Airs,
Oiſeaux, dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendreſſe extrême;
Doux ramages des oiſeaux,
Voix fidelle des échos,
Répétez à jamais: je l'aime, je l'aime.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

OUi, le Roi vous accorde à ce héros terrible :
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le secret de sa force invincible,
Qui commande au monde surpris.
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher ? Il m'aime :
L'indifférent seul est discret :
Samson me parlera ; j'en juge par moi-même.
L'amour n'a point de secret.

SCÈNE II.

DALILA, *seule.*

SEcourez-moi, tendres Amours;
Amenez la paix sur la terre;
Cessez, trompettes & tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire:
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours.
Secondez-moi, tendres Amours:
Amenez la paix sur la terre.

SCÈNE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'Ai sauvé les Hébreux, par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez, par vos appas,
Votre peuple & votre Roi même:
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le Roi m'offre son diadême,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux; on s'empresse à vous plaire.
Vous règnez sur vos ennemis;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON & DALILA *ensemble.*

N'écoutons plus le bruit des armes.
Myrthe amoureux, croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels;
Que tardez-vous encore?
Venez; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du Dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non; son culte est impie, & ma loi le condamne;
Non; je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
Arrêtez: regardez cette aimable demeure;
C'est le temple de l'univers;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez: regardez cette aimable demeure;
C'est le temple de l'univers.

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, Chœurs de différens peuples, de guerriers, de paſteurs.

Le temple de Vénus paraît dans toute ſa ſplendeur.

AIR.

AMour, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,
L'univers n'eſt formé, ne s'anime & ne dure
Que par tes regards bienfaiſans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore;
Tout n'eſt rien ſans tes feux.
On craint les autres Dieux: c'eſt Vénus qu'on adore;
Ils règnent ſur le monde, & tu règnes ſur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le ſang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit:
Tu nous déſarmes;
Nous rendons les armes.
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiſeaux, chantez; votre ramage tendre

Eſt la voix des plaiſirs.
Chantez; Vénus doit vous entendre:
Sur les ailes des vents portez-lui nos ſoupirs.
Les filles de Flore
S'empreſſent d'éclore
Dans ce ſéjour;
La fraicheur brillante
De la fleur naiſſante
Se paſſe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle;
Plaît à ſon tour.
Senſible image
Des plaiſirs du bel âge;
Senſible image
Du charmant Amour.

SAMSON.

Je n'y réſiſte plus; le charme qui m'obſède,
Tyranniſe mon cœur, enivre tous mes ſens:
Poſſédez à jamais ce cœur qui vous poſſède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez; vous vous troublez.

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur ſoupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, & je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'eſt à moi de trembler.

Parlez; que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour qui m'engage,
Fait ma gloire & mon bonheur;
Mais il me faut un nouveau gage,
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez: tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi, par quel charme heureux,
Par quel pouvoir secret cette force invincible? ...

SAMSON.

Que me demandez-vous? c'est un secret terrible
Entre le Ciel & moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi!
Vous doutez & m'aimez!

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend; nos nœuds seroient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?

DALILA.

Parlez : c'eſt l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah ! ceſſez d'écouter cette funeſte envie.

DALILA.

Ceſſez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien ! vous le voulez ; l'amour me juſtifie.
Mes cheveux à mon Dieu conſacrés dès long-tems,
De ſes bontés pour moi ſont les ſacrés garans :
Il voulut attacher ma force & mon courage
A de ſi faibles ornemens :
Ils ſont à lui ; ma gloire eſt ſon ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous ?

SAMSON.

Qu'ai-je dit ? malheureux !
Ma raiſon revient ; je friſſonne.

Tous deux enſemble.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple diſparaît, l'aſtre du jour s'enfuit :
L'horreur épaiſſe de la nuit
De ſon voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le ſecret formidable.
Amour ! fatale volupté !
C'eſt toi qui m'as précipité
Dans un piège effroyable,
Et je ſens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

Les Philiſtins, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

Venez; ce bruit affreux, ces cris de la Nature,
Ce tonnerre, tout nous aſſure
Que du Dieu des combats il eſt abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je ſuis environné?
(*Il combat.*)
Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS.

Cédez, eſclave.

Enſemble.

Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez;
Tournez ſur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans.

LES PHILISTINS, *combattant.*

Cédez, eſclave.

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!

Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah, Dieu! ma valeur eſt trompée;
Dieu retire ſon bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il eſt vaincu; cédez, eſclave.

SAMSON, *entre leurs mains.*

Non, lâches! non, ce bras n'eſt point vaincu par vous;
C'eſt Dieu qui me livre à vos coups.
(*On l'emmène.*)

SCÈNE VI.

DALILA, *ſeule.*

O Déſeſpoir! ô tourmens! ô tendreſſe!
Roi cruel! peuples inhumains!
O Vénus, trompeuſe Déeſſe!
Vous abuſiez de ma faibleſſe.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne:
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains,
Pour hâter ſa mort & la mienne.
Trône, tombez; brûlez, autels;
Soyez réduits en poudre.
Tyrans affreux, Dieux cruels,
Puiſſe un Dieu plus puiſſant écraſer de ſa foudre
Vous, & vos peuples criminels!

CHŒUR *derrière le théâtre.*

Qu'il périsse,
Qu'il tombe en sacrifice
A nos Dieux.

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

Le théâtre repréſente un ſallon du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMSON, *enchaîné*; Gardes.

PRofonds abîmes de la terre;
Enfer, ouvre-toi.
Frappez, tonnerre;
Écraſez-moi.
Mon bras a refuſé de ſervir mon courage;
Je ſuis vaincu, je ſuis dans l'eſclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau ſacré des cieux;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur,
Douce lumière;
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triſte paupière.
Profonds abîmes, &c.

SCÈNE II.

SAMSON, Chœur d'Hébreux.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Hélas ! nous t'amenons des Tribus enchaînées ;
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur ;
Ma faiblesse a fait ta disgrace.
Quoi ! Dalila me fuit ! Chers amis, pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHŒUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi ! j'éprouve un malheur nouveau !
Ce que j'adore est au tombeau !
Profonds abîmes de la terre ;
Enfer, ouvre-toi.
Frappez, tonnerre ;
Écrasez-moi.

SAMSON ET DEUX CHORIPHÉES.

Trio.

Amour, tyran que je déteste,

Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas.
Trop heureux, qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable & funeste !

UN CHORIPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux :
Ils viennent insulter au destin qui nous presse ;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs Dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCÈNE III.

LE ROI, Chœur de Philistins ; SAMSON, Chœur d'Hébreux.

LE ROI.

Elevez vos accens vers vos Dieux favorables :
Vengez leurs autels, vengez-nous.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens, &c.

CHŒUR D'ISRAÉLITES.

Terminez nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur ! ils ne sont point coupables ;
Tourne sur moi tes coups.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens vers nos Dieux favorables;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu!... pardonne.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment:
Que le trait de la mort, suspendu sur sa tête,
Le menace encore & s'arrête.
Que Samson, dans sa rage, entende notre fête;
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Israélites, LE ROI, les Prêtresses de Vénus, les Prêtres de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

TOus nos Dieux étonnés, & cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre Empire:
Vénus, avec un sourire,
Nous a rendu victorieux.
Mars a volé, guidé par elle:
Sur son char tout sanglant,
La Victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant

Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit & tremblant.

UNE AUTRE.

C'eſt Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder ſur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à ſon autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'eſt devenu ce Dieu ſi redoutable,
Qui, par tes mains, devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et ſon bras languiſſant ne peut ſe déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puiſſance;
Et tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les Deſtins,
Son tonnerre, étouffé dans ſes débiles mains,
Se repoſe dans le ſilence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai ſoutenu cet horrible langage,
Quand il n'offenſait qu'un mortel:
On inſulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton ouvrage.

CHŒUR DE PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne ſont point entendus.
Malheureux! ton Dieu n'eſt plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuſe;
Accorde-moi du moins une mort glorieuſe.

LE ROI.

Non; tu dois sentir, à longs traits,
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse,
Et qu'il soit, comme toi, mépriſé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires enfin; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins.
Tu m'inspires; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable Empire
A tes derniers momens?
Qu'on l'immole, il est tems;
Frappez: il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple, & du Dieu que je sers;
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous les crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence, & de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne ;
Tes prêtres, tes guerriers, ſont-ils autour de toi ?

LE ROI.

Ils y ſont tous ; explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui ſoutient ce ſéjour ſi cher aux Philiſtins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs ſe renverſent ;
Que tes débris ſe diſperſent
Sur moi, ſur ce peuple en fureur.

CHŒUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, & j'expire en vainqueur.

Fin du cinquième & dernier acte.

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

Fête donnée par le ROI *en ſon Château de Verſailles, le mardi 23 Février 1745.*

AVERTISSEMENT.

LE Roi a voulu donner à Madame la Dauphine une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, & qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent, après eux, aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la Cour, & d'encouragement aux Beaux-Arts, dont il fait que la culture contribue à la gloire de son Royaume. M. le Duc de Richelieu, premier Gentil-homme de la Chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manège de Versailles, & a fait construire une salle, dont les décorations & les embellissemens sont tellement ménagés, que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, & laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre & les loges ont été conſtruits avec la magnificence convenable, & avec le goût qu'on connaît depuis long-tems dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir ſur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, & raſſembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danſe & de la muſique, afin que la perſonne auguſte à qui cette fête eſt conſacrée, pût connaître tout-d'un-coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de compoſer la fête, fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertiſſemens en muſique forment une partie du ſujet, où la plaiſanterie ſe mêle à l'héroïque, & dans leſquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie, & de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'eſt efforcé ſeulement de réunir les talens de tous les artiſtes qui ſe diſtinguent le plus, & l'unique mérite de l'Auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille, & il en a fixé l'époque sous le Roi de France *Charles V*, Prince juste, sage & heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, & qui lui donna un Monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne. Car il règnoit alors un Prince cruel & sans foi; & sa femme n'était point une héroïne, dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie, au milieu des plus grands intérêts, & des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 Février 1745, vers les six heures du soir. Le Roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la Famille Royale, des Princes & Princesses de son Sang, & des Dames de la Cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à desirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée,

tous les Princes de cette Maiſon qui eſt ſur le Trône long-tems avant les plus anciennes du monde, cette foule de Dames parées de tous les ornemens qui ſont encore des chef-d'œuvres du goût de la nation, & qui étaient effacés par elles ; enfin cette joie noble & décente qui occupait tous les cœurs & qu'on liſait dans tous les yeux.

On eſt ſorti du ſpectacle à neuf heures & demie, dans le même ordre qu'on était entré, & alors on a trouvé toute la façade du palais & des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'eſt qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le ſang de tant de Princes auxquels elle doit ſon bonheur & ſa gloire.

Sa Majeſté, ſatisfaite de tous les ſoins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce ſpectacle fût repréſenté encore une ſeconde fois.

PROLOGUE
DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE MONSIEUR LE DAUPHIN.

LE SOLEIL descend dans son char, & prononce ces paroles :

L'Inventeur des Beaux-Arts, le Dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour,
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.

La Gloire, l'Hymen & l'Amour,
Astres charmans de cette Cour,
Y répandent plus de lumière
Que le flambeau du Dieu du jour.

J'envisage, en ces lieux, le bonheur de la France,
Dans ce Roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais tout Dieu que je suis, & Dieu de l'Éloquence,
Je ressemble à ses ennemis;
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance,
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance ?
Tout grand-homme a de l'indulgence;

Et tout Héros aime Apollon.
Qui rend son siècle heureux, veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu.
Si l'on dédaignait trop la Gloire,
On chérirait peu la Vertu.

(*Tous les Acteurs bordent le théâtre, représentant les Muses & les Beaux-Arts.*)

O vous, qui lui rendez tant de divers hommages;
Vous, qui le couronnez, & dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages,
Que vous réuniſſez pour lui.
Je sais que de la Cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde;
C'est un art qu'on ignore; & peut-être les Dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.
Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire.
Ne vantez point ici, d'une voix téméraire,
La douceur de ses loix, les efforts de son bras;
Thémis, la Prudence, & Bellone
Conduisant son cœur & ses pas;
La Bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne;
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre.
Vous graverez ailleurs, dans les fastes des tems,
Tous ces terribles monumens,
Dressés par les mains de la Guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans;

Déployez l'appareil de vos jeux innocens.
L'objet qu'on desiroit, qu'on admire, & qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfaisans.
On est heureux sans vous; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, & parez-en vos têtes;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux;
Souffrez le plaisant même; il faut de tout aux fêtes,
Et toujours les Héros ne sont pas sérieux.
Enchantez un loisir, hélas! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, & revôle aux dangers.
Leur maitre, en tous les tems, veille sur la patrie.
Les soins sont éternels: ils consument la vie;
Les plaisirs sont trop passagers.
Il n'en est pas ainsi de la vertu solide,
Cet hymen l'éternise: il assure à jamais,
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires & des bienfaits.

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des Beautés dont cette Cour abonde;
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais vôler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi;
Je vais, ainsi que votre Roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

PERSONNAGES CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

Quinze femmes & vingt-cinq hommes.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

CONSTANCE, Princeſſe de Navarre.

LE DUC DE FOIX.

DON MORILLO, Seigneur de campagne.

SANCHETTE, fille de Morillo.

LÉONOR, l'une des femmes de la Princeſſe.

HERNAND, Ecuyer du Duc.

Un Officier des Gardes.

Un Alcade.

Un Jardinier.

Suite.

La ſcène eſt dans les jardins de Don Morillo, *ſur les confins de la Navarre.*

LA PRINCESSE DE NAVARRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

AH! quel voyage, & quel séjour,
Pour l'héritière de Navarre!
Votre tuteur Don Pèdre est un tyran barbare,
Il vous force à fuir de sa Cour.
Du fameux Duc de Foix vous craignez la tendresse;

Vous fuyez la haine & l'amour ;
Vous courez la nuit & le jour,
Sans page & ſans dame d'atour :
Quel état pour une Princeſſe !
Vous vous expoſez tour-à-tour
A des dangers de toute eſpèce.

CONSTANCE.

J'eſpère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront, au moins, ſuivis d'un ennui tolérable ;
Et je pourrai cacher mes pleurs,
Dans un aſyle inviolable.
O ſort ! à quels chagrins me veux-tu réſerver ?
De tous côtés infortunée,
Don Pèdre aux fers m'avait abandonnée ;
Gaſton de Foix veut m'enlever.

LÉONOR.

Je ſuis de vos malheurs comme vous occupée ;
Malgré mon humeur gaie, ils troublent ma raiſon ;
Mais un enlèvement, ou je ſuis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une priſon.
Contre Gaſton de Foix, quel courroux vous anime ?
Il veut finir votre malheur ;
Il voit, ainſi que nous, Don Pèdre avec horreur.
Un Roi cruel qui vous opprime,
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaſton de Foix autant que le Roi même.

LÉONOR.

Eh, pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui m'aimer ? nos parens ſe ſont toujours haïs.

LÉONOR.

Belle raiſon !

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LÉONOR.

Le fils eſt moins cruel, Madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout tems la haine ſépare
Le ſang de Foix, & le ſang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour eſt utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raiſons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produiſe les enlèvemens.
Mais ce beau Duc de Foix, que votre cœur déteſte ;
L'avez-vous vu, Madame ?

CONSTANCE.

Au moins, mon ſort funeſte
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque haſard aux ſiens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître,
Du moins, avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père ;
De ne jamais m'unir à ce ſang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais,
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des Rois & des amans, hélas!
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas.

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquile,
Loin de Gaſton, loin des combats,
Cette nuit trouver un aſyle.

LÉONOR.

Ah! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu ſeulement
Ce jeune & redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grâce aux troubles affreux dont nos États ſont pleins,
Au moins, dans ce château, nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce Baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Eſt un Baron abſurde, ayant aſſez de bien,
Groſſièrement galant avec peu de ſcrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent dans le loiſir d'une heureuſe fortune,
Le ridicule amuſe, on ſe prête à ſes traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés & les eſprits bien faits.

LÉONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble Cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LÉONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? il paraît d'une toute autre espèce
Que Monsieur le Baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.

CONSTANCE.

Oh! point. Dans tous les soins qu'il s'empresse à nous rendre,

Son respect est si retenu !

LÉONOR.

Son respect est si grand qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre Alteſſe.

CONSTANCE.

Les voici ; mais sur-tout point d'Alteſſe en ces lieux :
Dans mes destins injurieux
Je conserve le cœur, non le rang de Princeſſe.
Garde de découvrir mon secret à leurs yeux :
Modère ta gaieté déplacée, imprudente ;
Ne me parle point en Suivante.
Dans le plus secret entretien,
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LÉONOR.

Oui, j'aurai cet honneur ; je m'en souviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de respect ; je te l'ordonne.

SCÈNE II.

DON MORILLO, & LE DUC DE FOIX en jeune Officier, *d'un côté du théâtre.*

De l'autre, CONSTANCE & LÉONOR.

MORILLO, *au Duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.*

OH, oh ! qu'eſt-ce donc que j'entends ?
La tante eſt tutoyée ? Ah ! ma foi, je ſoupçonne

Que

Que cette tante-là n'eſt pas de ſes parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne,
Ayant ſur moi du deſſein,
Pour renchérir ſa perſonne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la nobleſſe éclate en ſes regards.
De nos troubles civils les funeſtes haſards,
Près de votre château l'ont ſans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'eſt une bonne aubaine, & des nièces pareilles
Se trouvent rarement, & m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laiſſer échapper de vos mains.

LÉONOR, *à la Princeſſe.*

On parle ici de vous, & l'on a des deſſeins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaiſance.
(*Il s'avance vers la Princeſſe de Navarre.*)
Madame, jamais mon château....
(*Au Duc de Foix.*)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, *bas.*

Ne vit rien de ſi beau.

MORILLO.

Ne vit rien de ſi beau... Je ſens en ſa préſence
Un embarras tout nouveau;

Que veut dire cela ? Je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose, & se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réservé glace mon éloquence ;
Elle jette sur nous un regard bien altier !
Quels grands airs ! Allons donc, fers-moi de Chancelier,
Explique-lui le reste, & touche un peu son âme.

LE DUC DE FOIX.

Ah ! que je le voudrais ! . . . Madame,
Tout reconnaît ici vos souveraines loix.
Le ciel, sans doute, vous a faite
Pour en donner aux plus grands Rois.
Mais du sein des grandeurs, on aime quelquefois
A se cacher dans la retraite.
On dit que les Dieux autrefois,
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :
On put souvent les méconnaître,
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours ampoulés, quel diable de langage !
Es-tu fou ?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop sage.
(*A Léonor.*)
Vous qui semblez la sœur de cet objet divin,
De nos empressemens daignez être attendrie,
Accordez un seul jour, ne partez que demain ;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,

Du reſte de nos jours va régler le deſtin.
(*A Morillo.*)
Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien, que dit la tante?

LÉONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente:
Mais, Madame, ma nièce.

MORILLO, *à Léonor.*

Oh! c'eſt trop de raiſon;
A la fin, je ferai le maître en ma maiſon.
Ma tante, il faut ſouper alors que l'on voyage;
Petites façons & grands airs,
A mon avis, ſont des travers.
Humaniſez un peu cette nièce ſauvage.
Plus d'une Reine en mon château,
A couché dans la route, & l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces Reines voyageaient en des tems plus paiſibles,
Et vous ſavez quel trouble agite ces États.
A tous vos ſoins polis nos cœurs ſeront ſenſibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obſtinée! Où courez-vous ſi vîte?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée, & quels triſtes projets!
Pourquoi préférez-vous un auſſi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix eſt loin de ce cœur qui ſoupire !

MORILLO.

Eh bien, eſpères-tu de pouvoir la réduire ?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets, du moins, d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploierai tout le mien.

LÉONOR.

Souffrez qu'on ſe retire ;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.

(*Elles font un pas vers la porte.*)

LE DUC DE FOIX.

Le reſpect nous défend d'inſiſter davantage ;
Vous obéir en tout eſt le premier devoir.

(*Ils font une révérence.*)

Mais quand on ceſſe de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

ON ne partira point, & j'y ſuis réſolu.

LE DUC DE FOIX.

Le ſang m'unit à vous, & c'eſt une vertu

D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce est mon vrai fait, quoiqu'un peu froide & fière;
La tante fera ton affaire.
Que me conseilles-tu?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,
Les plus profonds respects, des fêtes & du tems.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le tems est long; les fêtes
Coûtent beaucoup, & ne sont jamais prêtes;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable & l'utile.
Eh! jamais le plaisir fut-il trop acheté?

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très-facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des Troubadours experts dans la haute science;
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir:
Ils ne sont pas dignes, peut-être,

Des adorables yeux qui les verront paraître ;
Mais ils savent beaucoup, s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras ;
Je trouve tout fort bon, quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête :
De mes menus plaisirs je te fais l'Intendant.
Je veux subjuguer la friponne
Avec son air important,
Et je vais, pour danser, ajuster ma personne.

SCÈNE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

HErnand, tout est-il prêt ?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter ?
Quand Monseigneur ordonne, on fait exécuter.
Par mes soins secrets tout s'apprête,
Pour amollir ce cœur & si fier & si grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'eſt-là ce qui fait la douleur qui me preſſe;
Je pleure ces tranſports d'une aveugle jeuneſſe,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendreſſe.
Tout me réuſſira; car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguiſemens vous avez du malheur:
Chez Don Pèdre en ſecret j'eus l'honneur de vous ſuivre
En qualité de conjuré;
Vous fûtes reconnu, tout prêt d'être livré;
Et nous ſommes heureux de vivre.
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien;
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime & je ne crains rien:
Mon projet avorté, quoique plein de juſtice,
Dut ſans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un deſtin plus propice;
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence;
Je voulais enlever Conſtance,
Pour unir nos maiſons, nos noms & nos amis;
La ſeule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Conſtance, je vous vis;
L'Amour ſeul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point: c'eſt-là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur;
Et dès qu'elle en fut informée,

Sa fureur, contre vous dès long-tems allumée,
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haîne indomptable
Peut tenir contre tant d'amour ?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune & sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrein à la fois :
Vous voudriez finir la méfintelligence
Du sang de Navarre & de Foix ;
Vous avez en secret avec le Roi de France,
Un chiffre de correspondance.
Contre un Roi formidable ici vous conspirez ;
Vous y risquez vos jours & ceux des conjurés.
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file ;
Vous préparez la guerre au milieu des festins ;
Vous bernez le Seigneur qui vous donne un asyle ;
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous, & vous tient en contrainte ;
Il vous faut employer & l'audace & la feinte ;
Téméraire en amour & criminel d'État,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête.
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête !

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici.
Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,
Tout le reste est en assurance.
Don Pèdre périra, Don Pèdre est trop haï.
Le fameux Du Guesclin vers l'Espagne s'avance;
Le fier Anglais, notre ennemi,
D'un tyran détesté prend en vain la défense:
Par le bras des Français les Rois sont protégés;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance;
Le sort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va; tu verras bientôt ce que peut un courage,
Qui sert la patrie & l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiette,
C'est cette passion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre Baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrette,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,

Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette âme innocente.
J'apprends que la Princeſſe arrive en ce canton.
Je me rends ſur la route, & me donne au Baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maiſon.
En amour, comme en guerre, une ruſe eſt permiſe.
J'arrive, &, ſur un compliment,
Moitié poli, moitié galant,
Que par-tout l'uſage autoriſe,
Sanchette prend feu promptement,
Et ſon cœur tout neuf s'humaniſe :
Elle me prend pour ſon amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, & le dit avec franchiſe.
Je crains plus ſa naïveté,
Que d'une femme bien appriſe
Je ne craindrais la fauſſeté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laiſſe :
Tâche de dérouter ſa curioſité ;
Je vôle aux pieds de la Princeſſe.

SCÈNE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

JE suis au désespoir.

HERNAND.

Qu'est-ce qui vous déplaît,
Mademoiselle ?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup ?

SANCHETTE.

Beaucoup ; car c'est un traître,
Ou du moins il est prêt de l'être ;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, & je fus transportée
De son séduisant entretien ;
Hier il m'a beaucoup flattée :
A présent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi, je cours après lui, tous mes pas sont perdus ;
Et, depuis qu'elle est chez mon père,
Il semble que je n'y sois plus.
Quelle est donc cette femme, & si belle & si fière,
Pour qui l'on fait tant de façons ?

On va pour elle encor donner les violons,
Et c'eſt ce qui me déſeſpère.

HERNAND, *bas.*

Elle va tout gâter... (*Haut.*) Mademoiſelle, eh bien;
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être diſcrette.

SANCHETTE.

Oh! oui, je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le ſecret, le myſtère
Rend les plaiſirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi! tous ces violons?

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi?

HERNAND.

N'en faites point ſemblant, gardez un beau ſilence:
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment;
Ils ſont parés ſuperbement;
Ils parlent en chanſons, ils marchent en cadence,
Et la joie eſt leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux Messieurs Français ! j'en ai l'âme ravie ;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie :
Entreront-ils bientôt ?

HERNAND.

Ils sont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation ! que de galanterie !

HERNAND.

On vous donne un spectacle, un plaisir tout nouveau.
Ce que font les Français est si brillant, si beau !

SANCHETTE.

Eh ! qu'est-ce qu'un spectacle ?

HERNAND.

Une chose charmante.
Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'histoire est parlante,
Où les Rois, les héros sortent de leur tombeau :
Des mœurs des nations, c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau
Serait encore une fête galante ;
C'est un art tout Français d'expliquer ses desirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs ;
Un spectacle est sur-tout un amoureux mystère,
Pour courtiser Sanchette & tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment,
Parler au Baron votre père,

De Notaire, d'engagement,
De fiançaille & de douaire.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment! rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra.
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrette,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux Français, & d'en être fêtée.

SCÈNE VI.

SANCHETTE & HERNAND *sont sur le devant;* LA PRINCESSE DE NAVARRE *arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre* DON MORILLO & LE DUC DE FOIX; Suite.

LÉONOR, *à Morillo.*

OUi, Monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX, *à part.*

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE, *à Hernand.*

On ne commence point. Je ne peux me tenir;
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, & c'est un grand plaisir.

CONSTANCE *voulant passer par une porte, elle s'ouvre, & paraît remplie de guerriers.*

Que vois-je? ô ciel! suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans.
Quoi! Don Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie?

LÉONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(*Les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, & tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre.*)

UN GUERRIER *chantant.*

Jeune Beauté, ceſſez de vous plaindre,
Banniſſez vos terreurs;
C'eſt vous qu'il faut craindre:
Banniſſez vos terreurs;
C'eſt vous qu'il faut craindre:
Régnez ſur nos cœurs.

LE CHŒUR, *répète.*

Jeune Beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*Marche de guerriers danſans.*)

UN GUERRIER.

Lorſque Vénus vient embellir la terre,
C'eſt dans nos champs qu'elle établit ſa cour.
Le terrible Dieu de la guerre,
Déſarmé dans ſes bras, ſourit au tendre Amour.
Toujours la beauté diſpoſe
Des invincibles guerriers;
Et le charmant Amour eſt ſur un lit de roſe
A l'ombre des lauriers.

LE CHŒUR.

Jeune Beauté, ceſſez de vous plaindre, &c.

(*On danſe.*)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour & de la valeur:
Il va tomber ſous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre préſence
Tout doit s'enflammer;

Pour votre défense
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance
Doit nous animer.

LE CHŒUR, *répète.*

A votre présence
Tout doit s'enflammer, &c.

(*On danse.*)

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je l'avoûrai, ce divertissement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont su l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LÉONOR.

Bon! c'est pure galanterie;
C'est un air de Chevalerie,
Que prend le vieux Baron pour faire l'important.

(*La Princesse veut s'en aller; le Chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHŒUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes:
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux Dieux;
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHŒUR.

Demeurez, préſidez à nos fêtes,
Que nos cœurs ſoient vos tendres conquêtes.

(*Les Acteurs du divertiſſement rentrent par le même portique.*)

(*Pendant que Conſtance parle à Léonor, Don Morillo qui eſt devant elles, leur fait des mines.*)

(*Et Sanchette, qui eſt alors auprès du Duc de Foix, le tire à part ſur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE, *au Duc de Foix.*

Écoutez donc, mon cher amant,
L'aubade qu'on me donne eſt étrangement faite,
Je n'ai pas pu danſer. Pourquoi cette trompette?
Qu'eſt-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un ſeul mot de Sanchette?
A cette dame-ci tout s'adreſſe en ces lieux.
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taiſons-nous; l'Amour reſpectueux
Doit avoir quelquefois ſon bandeau ſur la bouche,
Bien plus encor que ſur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau! quels reſpects! ils ſont bien ennuyeux!

MORILLO *s'avançant vers la Princeſſe.*

Eh bien, que dites-vous de notre ſérénade?
La tante eſt-elle un peu contente de l'aubade?

LÉONOR.

Et la tante & la nièce y trouvent mille appas.

LA PRINCESSE, *à Léonor.*

Qu'eſt-ce que tout ceci? Non, je ne comprends pas

Les contrariétés qui s'offrent à ma vue ;
Cette rusticité du Seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte & si bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc ! notre tante approuve mon cadeau ?

LÉONOR.

Il me paraît brillant, fort heureux & nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gens-d'armes ;
Eh, eh ! l'on n'est pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'est magnifiquement recevoir nos adieux ;
Toujours le souvenir m'en sera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde,
Sans être fêtoyée, ainsi qu'on l'est ici ;
Soyez sage : demeurez-y ;
Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde ;
Vous chommerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien ; car pour moi, je vous jure,
Que, si vous décampez, de bon cœur je l'endure,
Et, quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter ;
Par cet autre côté permettez que je sorte.

LÉONOR.

On nous arrête encore à la seconde porte ?

CONSTANCE.

Que vois-je ? quels objets ! quels spectacles charmans !

LÉONOR.

Ma nièce, c'eſt ici le pays des romans.

(*Il ſort de cette ſeconde porte une troupe de danſeurs & de danſeuſes avec des tambours de baſque & des tambourins.*)

(*Après cette entrée, Léonor ſe trouve à côté de Morillo, & lui dit :*)

Qui ſont donc ces gens-ci ?

MORILLO, *au Duc de Foix.*

C'eſt à toi de leur dire
Ce que je ne ſais point.

LE DUC DE FOIX, *à la Princeſſe de Navarre.*

Ce ſont des gens ſavans,
Qui dans le ciel tout courant ſavent lire,
Des Mages d'autrefois illuſtres deſcendans,
A qui fut réſervé le grand art de prédire.

(*Les Aſtrologues Arabes, qui étaient reſtés ſous le portique pendant la danſe, s'avancent ſur le théâtre, & tous les acteurs de la comédie ſe rangent pour les écouter.*)

UNE DEVINERESSE *chante :*

Nous enchaînons le tems : le plaiſir ſuit nos pas ;
Nous portons dans les cœurs la flatteuſe eſpérance ;
Nous leur donnons la jouiſſance
Des biens même qu'ils n'ont pas ;
Le préſent fuit : il nous entraîne ;
Le paſſé n'eſt plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le ſeul bien
Qui reſte à la faibleſſe humaine.
Nous enchaînons le tems, &c.

(*On danſe.*)

UN ASTROLOGUE.

L'aſtre éclatant & doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui ſuit le jour,
Pour vous recommençait ſon tour.
Mars a voulu s'unir, pour le bonheur du monde;
A la planète de l'Amour.
Mais, quand les faveurs céleſtes
Sur nos jours précieux allaient ſe raſſembler,
Des Dieux inhumains & funeſtes
Se plaiſent à les troubler.

UN ASTROLOGUE, *alternativement avec le Chœur.*

Dieux ennemis, Dieux impitoyables,
Soyez confondus.
Dieux ſecourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces aſtrologues me paraiſſent
Plus inſtruits du paſſé que du ſombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laiſſent;
Comme moi, ſur mes maux ils ſemblent s'attendrir;
Ils forment, comme moi, des ſouhaits inutiles,
Et des eſpérances ſtériles,
Sans rien prévoir, & ſans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des ſecrets de nos cœurs ils percent le myſtère.

UNE DEVINERESSE *s'approche de la Princeſſe, & chante:*

Vous excitez la plus ſincère ardeur,

Et vous ne ſentez que la haîne ;
Pour punir votre âme inhumaine,
Un ennemi doit toucher votre cœur.

(*Enſuite s'avançant vers Sanchette.*)

Et vous, jeune Beauté, que l'Amour veut conduire,
L'Amour doit vous inſtruire ;
Suivez ſes douces loix.
Votre cœur eſt né tendre ;
Aimez ; mais, en faiſant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah ! l'on s'adreſſe à moi ; la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des tranſports ſi jaloux !

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE, *s'adreſſant à Sanchette.*

En mariage,
Un ſort heureux
Eſt un rare avantage ;
Ses plus doux feux
Sont un long eſclavage.

Du mariage
Formez les nœuds ;
Mais ils ſont dangereux.
L'Amour heureux
Eſt trop volage.

Du mariage
Craignez les nœuds ;
Ils ſont trop dangereux.

SANCHETTE, *au Duc de Foix.*

Bon ! quels dangers feraient à craindre en mariage ?
Moi, je n'en vois aucun ; de bon cœur je m'engage :
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous ferons fort fidèles ;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas ! j'en donnerais tous les jours de ma vie ;
Et les fêtes sont ma folie ;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait, vous enchantez mon cœur,
(*On danse.*)

(*Les Acteurs de la comédie sont rangés sur les aîles ; Sanchette veut danser avec le Duc de Foix, qui s'en défend ; Morillo prend la Princesse de Navarre & danse avec elle.*)

GUILLOT *avec un garçon jardinier vient interrompre la danse, dérange tout, prend le Duc de Foix & Morillo par la main, fait des signes en leur parlant bas, & ayant fait cesser la musique, il dit au Duc de Foix :*

Oh ! vous allez bientôt avoir une autre danse ;
Tout est perdu, comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX, *à Morillo.*

Quelle étrange aventure ! Un Alcade ! Eh pourquoi ?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du Roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel Roi ?

MORILLO

De Don Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez ; le Roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LÉONOR, *à la Princeſſe.*

Il paraît que ſur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon ; mais en attendant, qu'allons-nous devenir ?
Quand un Alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir, moi ?

MORILLO.

Sans doute, & que peux-tu prétendre ?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui ? toi te révolter contre un ordre précis,
Émané du Roi même ! Es-tu de ſang raſſis ?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs eſt de ſervir les Belles ;
Et les Rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu ſeras.... Mais, ma foi, je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la juſtice ! allons, rentrez Sanchette ;
Plus de fête.

(*Morillo*

(*Morillo pouſſe Sanchette dans la maiſon, renvoie la muſique, & ſort avec ſon monde.*)

SANCHETTE.

Eh quoi donc!

LÉONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement ſoudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triſte deſtin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il eſt affreux de cauſer vos alarmes:
Nos divertiſſemens vont finir par des larmes.
Un cruel....

CONSTANCE.

Ciel! qu'entends-je? Eh quoi! juſqu'en ces lieux
Gaſton pourſuivrait-il ſes projets odieux?

LÉONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaſton de Foix, Madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de ſon nom, j'oſe vous proteſter,
Qu'ainſi que moi, pour vous, il donnerait ſa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie:
De la part de Don Pèdre, on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un Alcade, avec impatience,

Jusqu'en ces lieux suivit vos pas.
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh! sur quelle apparence;
Sous quel nom, quel prétexte?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas:
Mais il a désigné vos gens, votre équipage;
Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
Il a sur-tout désigné vos appas.

LÉONOR.

Ah! cachons-nous, Madame.

CONSTANCE.

Où?

LÉONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher.
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LÉONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai par-tout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oser vous demander quelle est votre naissance :
Soyez Reine ou bergère, il n'importe à mon cœur :
Et le secret que vous m'en faites,
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur ;
Le trône est par-tout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas :
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre ;
Et je ne me cacherai pas,
Quand il faudra vous défendre.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

Enfin, nous avons un appui.
Le brave Chevalier ! nous viendrait-il de France ?

CONSTANCE.

Il n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

LÉONOR.

J'en espère beaucoup, s'il prend votre défense.

CONSTANCE.

Mais que peut-il seul aujourd'hui
Contre le danger qui me presse ?

Le ſort a ſur ma tête épuiſé tous ſes coups.

LÉONOR.

Je craindrais le ſort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une Princeſſe;
Mais vous avez, Madame, un partage plus doux.
La Nature elle-même a pris votre querelle.
Puiſque vous êtes jeune & belle,
Le monde entier ſera pour vous.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE; GUILLOT, jardinier.

SANCHETTE.

ARrête; parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh! Guillot eſt preſſé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure; un mot:
Que fait notre Alamir?

GUILLOT.

Oh! rien n'eſt plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout;
Libéral comme un Roi, jeune & beau comme un Ange.

SANCHETTE.

L'infidèle me pouſſe à bout.
N'eſt-il pas au jardin avec cette étrangère?

GUILLOT.

Eh vraiment oui!

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Eh mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer, au contraire;
Car elle eſt belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a ceſſé ſitôt la ſérénade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un Alcade ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer ſous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en ſais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir eſt près d'elle ?

GUILLOT.

Eh ! je le ſais; c'eſt qu'elle eſt belle;
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au Roi;
C'eſt des reſpects, des ſoins, j'en ſuis tout hors de moi.
Vous en ſeriez charmée.

SANCHETTE.

Ah ! Guillot, le perfide !

GUILLOT.

Adieu; car on m'attend, on a beſoin d'un guide;

Elle veut s'en aller.

(*Il sort.*)

SANCHETTE, *seule.*

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir!
O que je suis honteuse & dépitée!
Il m'aimait en un jour; en deux, suis-je quittée?
Monsieur Hernant m'a dit que c'est-là le bon ton.
Je n'en crois rien du tout. Alamir! quel fripon!
S'il était sot & laid, il me serait fidèle;
Et, ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait, faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge?
J'ai des amans constans, ils sont tous ennuyeux:
J'en trouve un seul aimable, & le traître est volage.

SCÈNE II.

SANCHETTE, L'ALCADE & sa suite.

L'ALCADE.

MEs amis, vous avez un important emploi;
Elle est dans ces jardins. Ah! la voici, c'est elle;
Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidèle;
Voilà son air, sa taille; elle est jeune, elle est belle:
Rempliſſons les ordres du Roi.
Soyez prêts à me suivre, & faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons; comptez sur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah! Meſſieurs, vous parlez de moi?

L'ALCADE.

Oui, Madame; à vos traits nous ſavons vous connaître;
Votre air nous dit aſſez ce que vous devez être;
Nous venons vous prier de venir avec nous;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié ſuivra: vous ſerez tranſportée
Sûrement & ſans bruit, & par-tout reſpectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos! me tranſporter! Qui? moi?
Eh! qui donc êtes-vous?

L'ALCADE.

Des officiers du Roi;
Vous l'offenſez beaucoup d'habiter ces retraites;
Monſieur l'Amirante en ſecret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce Monſieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la Cour a donc été porté?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté !
Et de la part du Roi, vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ;
C'eſt notre ordre précis ; il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la Cour ;
Vous y ſerez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la Cour ! mais vraiment ce n'eſt pas me déplaire ;
La Cour ! j'y conſens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'eſt un honneur très-grand, qui ſans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la Cour eſt un pays ſi beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuſe & plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la Cour votre perſonne éclate.

SANCHETTE.

Eh ! qu'eſt-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien & du mal ;

On y vit d'eſpérance, on tâche de paraître;
Près des Belles toujours on a quelque rival:
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Eh! quand je ſerai-là, je verrai donc le Roi?

L'ALCADE.

C'eſt lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah! quel plaiſir pour moi!
Ne me trompez-vous point? Eh quoi! le Roi ſouhaite
Que je vive à ſa Cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur: il m'enlève, partons.
Eſt-il comme Alamir? quelles ſont ſes façons?
Comment en uſe-t-il, Meſſieurs, avec les Belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en ſavoir des nouvelles;
A ſes ordres ſacrés, je ne ſais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez ſans doute à la Cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable;
Le plus fait pour la Cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'eſt un Gentil-homme à vous,
Sans doute, il peut venir: vous êtes la maîtreſſe.

SANCHETTE.

Un Gentil-homme à moi! plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le tems presse,
La nuit vient, les chemins ne sont pas sûrs pour nous.
Partons.

SANCHETTE.

Ah! volontiers.

SCÈNE III.

MORILLO, SANCHETTE, L'ALCADE, Suite.

MORILLO.

Messieurs, êtes-vous fous?
Arrêtez donc, qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

A la Cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle est folle; arrêtez: c'est ma fille.

L'ALCADE.

Comment?
Ce n'est pas cette Dame, à qui je....

MORILLO.

Non, vraiment:
C'est ma fille, & je suis Don Morillo son père:
Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi! jamais?

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'Étrangère
Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence?
C'est elle qu'on enlève?

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature! on l'emmène à la Cour:
Hélas! quand sera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du Roi la volonté sacrée
Est chez Don Morillo comme il faut révérée:
Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui; fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle, au moins.

SCÈNE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

JE suis saisi de crainte; ah! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh! qu'ai-je à craindre, moi?

MORILLO,

La chose est sérieuse;
C'est affaire d'État, vois-tu! que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment d'État?

MORILLO.

Eh! oui; j'apprends que, près d'ici,
Tous les Français sont en campagne
Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton
Alamir est leur espion;
Cette Dame est errante, & chez moi se déguise;
Elle a tout l'air d'être compriſe
Dans quelque conspiration;
Et, si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait une grosse sottise
De faire entrer dans ma maison
Cette Dame en ce tems de crise,
Et cet agréable fripon,
Qui me joue, & qui la courtise:
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui, mon père, ce beau garçon?

MORILLO.

Lui-même; il peut ailleurs donner la sérénade.

SCÈNE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT, *tout essoufflé.*

AU secours, au secours; ah! quelle étrange aubade!

MORILLO.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas....

MORILLO.

Eh bien?

GUILLOT.

Cet Alamir, & ce Monsieur l'Alcade,
Les gens d'Alamir, des soldats,
Ayant du fer par-tout, en tête, au dos, aux bras;
L'étrangère enlevée au milieu des gens-d'armes,
Et le brave Alamir, tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, & fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras;
Et la belle étrangère en larmes:
Des chevaux renversés, & des maîtres dessous,
Et des valets dessus, des jambes fracassées,
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois, & des têtes cassées,
Et la tante, & ma femme, & ma fille, avec moi....

C'eſt horrible à penſer ; je ſuis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh ! n'eſt-il point bleſſé ?

GUILLOT.

C'eſt lui qui bleſſe & tue ;
C'eſt un héros, un diable.

MORILLO.

Ah ! quelle étrange iſſue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé, quel fou !
S'attaquer à ſon maître, & haſarder ſon cou !
Et le mien, qui pis eſt ! Ah ! le maudit eſclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement ;
Et moi bien ſot auſſi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière Beauté ;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Aſſemblons nos parens, allons chez votre mère ;
Et tâchons d'aſſoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE, *en s'en allant.*

Ah ! Guillot ! prends bien ſoin de ce jeune officier ;
Il a tort, en effet : mais il eſt bien aimable ;
Il eſt ſi brave !

SCÈNE VI.

GUILLOT, *ſeul.*

AH ! oui, c'eſt un homme admirable !
On ne peut mieux ſe battre, on ne peut mieux payer ;

Que j'aime les héros, quand ils sont de l'espèce
De cet amoureux Chevalier!
J'ai vu ça tout d'un coup. La Dame a sa tendresse.
J'aime à voir un jeune guerrier,
Bien payer ses amis, bien servir sa maitresse:
C'est comme il faut me plaire.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LÉONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Où me réfugier?
Hélas! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'âme généreuse & la valeur rapide
Étalent tant d'exploits avec tant de vertu?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu, je n'ai rien vu.
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LÉONOR.

Eh! va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, Madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vôle, réponds donc: que fait-il? cours; arrête:

Aurait-il succombé? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros & lui sauver le jour?

LÉONOR.

Hélas! plus que jamais, le danger est extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un, ils étaient dix.

LÉONOR.

Peut-être qu'on vous cherche, & qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui! vous vous moquez; il aurait pris lui-même
Tous les Alcades d'un pays.
Allez, croyez, sans vous méprendre,
Qu'il fera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il ferait mort?

LÉONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

(*Il sort.*) Tâche de t'éclaircir.
Va vite.... Il ferait mort!

LÉONOR.

Je vous en vois frémir;
Il le mérite bien, votre âme est attendrie;
Mais, sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il ferait près de moi.
De l'honneur qui le guide, il connaît trop la loi.
Sa main, pour me servir par le ciel réservée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée?

Non, je crois qu'en tout tems il ſerait mon appui.
Puiſqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LÉONOR.

Tremblez auſſi pour vous; car tout vous eſt contraire.
En vain par-tout vous ſavez plaire,
Par-tout on vous pourſuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour ſa tête.
Le maître du château qui vous donne une fête
N'oſe vous donner du ſecours.
Alamir ſeul vous ſert; le reſte vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir? & quel ſera mon ſort?

LÉONOR.

Songez au vôtre, hélas! quel tranſport vous anime!

CONSTANCE.

Léonor, ce n'eſt point un aveugle tranſport,
C'eſt un ſentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi....

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, LÉONOR, ALAMIR.

ALAMIR.

J'Ai fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, & vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point bleſſé?

ALAMIR.

Le ciel, ce ciel propice,
De votre cauſe en tout ſeconda la juſtice.
Puiſſe un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un ſacrifice!
Mais un de vos regards doit les déſarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du ſort encor je reſſens le courroux;
De vous récompenſer il m'ôte la puiſſance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

ALAMIR.

Non; c'eſt moi qui vous dois de la reconnaiſſance.
Vos yeux me regardaient, je combattais pour vous:
Quelle plus belle récompenſe!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre ſort & le mien, vos diſcours, vos exploits,
Tout étonne mon âme; elle en eſt confondue;
Quel deſtin nous raſſemble, & par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'âme en ces lieux peu connue,
Pour ma ſeule défenſe affrontiez-vous la mort?

ALAMIR.

Eh! n'eſt-ce pas aſſez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi! vous ne connaiſſez ni mon nom, ni mon ſort;
Ni mes malheurs, ni ma naiſſance?

ALAMIR.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre préſence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juſte confiance,
Après des ſervices ſi grands.
Je ſuis fille des Rois & du ſang de Navarre;
Mon ſort eſt cruel & biſarre:
Je fuyais ici deux tyrans:
Mais vous de qui le bras protège l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

ALAMIR.

Le ſort juſte une fois me fit pour vous ſervir,
Et ce bonheur me tient lieu de naiſſance!
Quoi! puis-je encor vous ſecourir?
Quels ſont ces deux tyrans de qui la violence
Vous perſécutait à la fois?
Don Pèdre eſt le premier. Je brave ſa vengeance.
Mais l'autre, quel eſt-il?

CONSTANCE.

L'autre eſt le Duc de Foix.

ALAMIR.

Ce Duc de Foix qu'on dit & ſi juſte & ſi tendre!
Eh! que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous ſerez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

ALAMIR.

Il cherche à vous défendre;
On le dit, il le doit, & tout le prouve aſſez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'eſt vous, c'eſt vous qui l'excuſez!

ALAMIR.

Non : je dois le haïr, ſi vous le haïſſez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même ;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime ?
On dit que la vertu l'a pu ſeule enflammer ;
S'il eſt ainſi, grand Dieu ! comme il doit vous aimer !
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ſes jours aux remords ſont tous ſacrifiés ;
On dit qu'enfin, ſi vous le connaiſſiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'eſt vous ſeul que je veux connaître ;
Parlez-moi de vous ſeul, ne trompez plus mes vœux.

ALAMIR.

Ah ! daignez épargner un ſoldat malheureux ;
Ce que je ſuis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros, & vous le paraiſſez.

ALAMIR.

Mon ſang me fait rougir. Il me condamne aſſez.

CONSTANCE.

Si votre ſang eſt d'une ſource obſcure,
Il eſt noble par vos vertus,
Et des deſtins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes ſorti d'une ſource plus pure,
Je.... Mais vous êtes Prince, & je n'en doute plus ;
Je n'en veux que l'aveu, le reſte me l'aſſûre ;
Parlez.

ALAMIR.

J'obéis à vos loix ;

Je voudrais être Prince, alors que je vous vois.
Je suis un cavalier.

SCÈNE IX.

CONSTANCE, ALAMIR, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

VOus ? Vous êtes un traître ;
Vous n'échapperez pas, & je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

ALAMIR.

Je n'ai trompé personne, & si je fais des vœux,
Ces vœux sont trop cachés, & tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête est un hommage,
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion, vertu des grandes âmes,
J'aimerais constamment sans espoir de retour ;
Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respects au plus ardent amour.
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHETTE, *à part.*

Mon père est bon Baron.

ALAMIR.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je le suis fort.

ALAMIR.

Doux, fier, éclairé, retenu;
Qui joindrait sans effort l'esprit & l'innocence.

SANCHETTE, *à part.*

Est-ce moi ?

ALAMIR.

J'aimerais certain air de grandeur,
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte,
L'auguste majesté sur le visage empreinte,
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté ! moi !

ALAMIR.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport :
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs & mon sort.

LÉONOR.

Eh bien ! connaissez-vous la personne qu'il aime ?

CONSTANCE, *à Léonor.*

Je ne me connais pas moi-même ;
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCÈNE X.

MORILLO & les personnages précédens.

MORILLO.

Hélas ! tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir ; que deviendra ma fille ?
L'enfer est déchaîné : mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé, tout est à l'abandon ;
Le Duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le Duc de Foix ! Qu'entends-je ? O ciel ! ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie !

MORILLO.

Bon ! ce n'est-là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier.
Turc de Religion, & Breton d'origine,
Avec ses spadassins, devers Burgos chemine.
Ce traître Duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Contre eux, tout près d'ici, le Roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister ;
Son inévitable poursuite
Dans le piége me précipite,

Par

Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le Duc de Foix! Sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon;
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage?
On fera sauter ma maison.
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les Rois & les Princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on courre après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je suis infortunée, & c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens; UN OFFICIER du Duc de Foix; Suite.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du Duc de Foix, mon maître;
De sa part je mets en vos mains
Cette place, où lui-même il n'oserait paraître:
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.

Mes soldats sous vos loix vont, avec allégresse,
Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux;
Et quand le Duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre Alteſſe.

MORILLO.

Son Alteſſe! Eh bon Dieu! quoi! Madame eſt Princeſſe?

L'OFFICIER.

Princeſſe de Navarre, & ſuprême maitreſſe
De vos jours & des miens, & de votre maiſon.

CONSTANCE.

Je ſuis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah, Madame! pardon.
Je me jette à vos pieds.

LÉONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes deſſeins coquets la ſingulière iſſue!

SANCHETTE.

Quoi! vous êtes Princeſſe, & faite comme nous!

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos ſoins, mais ils ſont inutiles;
Je ne crains rien dans ces aſyles;
Alamir eſt ici; contre mes oppreſſeurs
Je n'aurai pas beſoin de nouveaux défenſeurs.

L'OFFICIER.

Alamir! de ce nom je n'ai point connaiſſance;
Mais je reſpecte en lui l'honneur de votre choix;

S'il combat pour votre défense,
Nous ſerons trop heureux de ſervir ſous ſes loix :
Je vous ramène auſſi vos compagnes fidelles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais,
Échappés aux tyrans, ils nous ſuivent de près.

LÉONOR.

Ah ! les agréables nouvelles !

CONSTANCE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je vois ?

LES TROIS GRACES, *& une troupe d'*AMOURS *& de* PLAISIRS *paraiſſent ſur la ſcène.*

LÉONOR.

Les Grâces, les Amours !

ALAMIR.

Ainſi Gaſton de Foix veut vous ſervir toujours.

(*On danſe.*)

SANCHETTE, *au Duc de Foix.*

(*Interrompant la danſe.*)

Ce ſont donc là ſes domeſtiques ?
Que les Grands ſont heureux, & qu'ils ſont magnifiques !
Quoi ! de toute Princeſſe eſt-ce là la maiſon ?
Ah ! que j'en ſois, je vous conjure.
Quel cortège ! quel train !

ALAMIR.

Ce cortège eſt un don
Qui vient des mains de la Nature ;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre auſſi ?

ALAMIR.

Oui, sans doute, avec vous les Grâces sont ici:
Les Grâces suivent la Jeunesse,
Et vous les partagez avec cette Princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable & plus galant.
Venez que je vous parle; expliquez-moi de grâce
Ce qu'est un Duc de Foix, & tout ce qui se passe:
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours pendant qu'on dansera.

(*Elle s'assied auprès du Duc de Foix.*)

(*On danse.*)

LES TROIS GRACES *chantent.*

La Nature en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître:
Nous vous servons fidèlement:
Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(*On danse.*)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes;
Fleurs, naissez sur nos pas.

(*On danse.*)

Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce séjour,
Écho, fille de l'Amour;

Doux roſſignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la Nature :
Il faut aimer à ſon tour.

(*On danſe.*)

UN PLAISIR.

(*Paroles ſur un menuet.*)

(*Premier couplet.*)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur.
Charmant vainqueur,
Dieu ſéducteur,
C'eſt ton délire,
Qui fait le bonheur.

(*On danſe.*)

(*Second couplet.*)

UNE BERGÈRE.

J'aime, & je crains ma flâme.
Je crains le repentir.
Tendre deſir,
Premier plaiſir,
Dieu de mon âme,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah! le refus, la feinte,
Ont des charmes puiſſans.
Deſirs naiſſans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout ſert les amans.

(*On danſe.*)

UN AMOUR, *alternativement avec le Chœur.*

Divinité de cet heureux ſéjour,
Triomphe & fais grâce ;
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(*On danſe.*)

LE MÊME AMOUR.

Toi ſeule es cauſe

De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux;
En les voyant tout mortel est coupable.

LE CHŒUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe & fais grâce;
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, & non pas à l'audace.
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'appaiser jamais.

ALAMIR.

Je connais son malheur, & sans doute il l'accable;
Mais serez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

ALAMIR.

On ne fuit point sa destinée:
Les Devins ont prédit à votre âme étonnée,
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les Devins se trompaient: fiez-vous à mon cœur.

LE CHŒUR *chante*.

On diffère vainement;
Le Sort nous entraîne,
L'Amour nous amène
Au fatal moment.
(*Trompettes & cimbales.*)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre?

HERNAND, *arrivant avec précipitation.*

On marche, & les Français précipitent leurs pas,
Ils n'attendent personne.

ALAMIR.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vôle avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux & les combats
Tour-à-tour aujourd'hui partagent-ils la terre?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas?

ALAMIR.

Je sers sous les Français, & mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous; jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidèle,
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(*Il sort.*)

CONSTANCE, *à Léonor.*

Ah, Léonor! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(*Elles sortent.*)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir, que devenir, hélas!

MORILLO.

Que d'aventures, quel fracas!
Quels démons en un jour assemblent des Alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des Princesses & des combats!

SANCHETTE.

Vous allez donc auſſi ſervir cette Princeſſe ?
Vous ſuivrez Alamir, vous combattrez.

MORILLO.

Qui ? moi
Quelque ſot ! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non ?

MORILLO.

Pourquoi ?
C'eſt que j'ai beaucoup de ſageſſe.
Deux Rois s'en vont combattre à cinq-cents pas d'ici,
Ce ſont des affaires fort belles;
Mais ils pourront ſans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LÉONOR, HERNAND.

LÉONOR.

QUel eſt notre deſtin?

HERNAND.

Délivrance & victoire.

CONSTANCE.

Quoi! Don Pèdre eſt défait?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre, & pour vous obéir.
On pourſuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir?

HERNAND.

Madame, on doit à ſa perſonne
La moitié du ſuccès que ce grand jour nous donne:
Invincible aux combats, comme avec vous ſoumis,
Il vôle à la mêlée auſſi-bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis,

Comme il a traité les Alcades.
Il eſt en ce moment avec le Duc de Foix,
Dont nos ſoldats charmés célèbrent les exploits;
Mais il penſe à vous ſeule, & pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie;
Et je ſens, comme lui, les tranſports les plus doux,
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux abſolument ſavoir de votre bouche....

HERNAND.

Et quoi, Madame?

CONSTANCE.

Un ſecret qui me touche;
Je veux ſavoir quel eſt ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, Madame, avec quelque aſſurance?

CONSTANCE.

Ah! parlez; eſt-ce à lui de cacher ſa naiſſance?
Qu'eſt-il? Répondez-moi.

HERNAND.

C'eſt un brave officier,
Dont l'âme eſt aſſez peu commune;
Elle eſt au deſſus de ſon rang.
Comme tant de Français, il prodigue ſon ſang;
Il ſe ruine enfin pour faire ſa fortune.

LÉONOR.

Il la fera ſans doute.

CONSTANCE.

Eh! quel eſt ſon projet?

HERNAND.

D'être toujours votre sujet ;
D'aller à votre cour, d'y servir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre & de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux & fidèle.
Appartenir à vous, est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah ! le ciel lui devait un sort plus éclatant.
Rien qu'un simple officier ? Mais, dans cette occurrence,
Quel parti prend le Duc de Foix ?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des Rois.

CONSTANCE.

Que n'osera-t-il point ? Que va-t-il entreprendre ?
Où va-t-il ?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt se rendre.
Je cours vers Alamir ; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon message est bien reçu ?

CONSTANCE.

Allez ; & dites-lui que le cœur de Constance
S'intéresse à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCÈNE II.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un simple officier !

LÉONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, & mon front en rougit.

LÉONOR.

J'ignore de quel sang le Destin l'a fait naître;
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.
C'est à lui de choisir le nom dont il veut être :
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu ! que de grandeur !
Combien sa modestie illustre sa valeur !

LÉONOR.

C'est peu d'être modeste; il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, esprit, appas;
S'il a quelques défauts, pour moi, je les ignore;
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros assez insupportables;
Et l'homme le plus vertueux
Peut être le plus ennuyeux;

Mais comment réſiſter à des vertus aimables ?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur.
Je lui dois trop d'eſtime & de reconnaiſſance.

LÉONOR.

Déja dans votre cœur il a ſa récompenſe :
J'en crois aſſez votre rougeur ;
C'eſt de nos ſentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'eſt l'interprète de l'honneur.
Cet honneur, attaqué dans le fond de mon cœur,
S'en indigne ſur mon viſage.
O ciel ! que devenir, s'il était mon vainqueur !
Je le crains, je me crains moi-même ;
Je tremble de l'aimer, & je ne ſais s'il m'aime.

LÉONOR.

Il voit que votre orgueil ſeroit trop offenſé
Par ce mot dangereux, ſi charmant & ſi tendre ;
Il ne vous l'a pas prononcé ;
Mais qu'il ſait bien le faire entendre !

CONSTANCE.

Ah ! ſon reſpect encore eſt un charme de plus.
Alamir ! Alamir a toutes les vertus.

LÉONOR.

Que lui manque-t-il donc ?

CONSTANCE.

Le haſard, la naiſſance.
Quelle injuſtice ! ô ciel !... Mais ſa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ſes étonnans exploits,
Ce grand air, ſes diſcours, ſon ton même, ſa voix....

LÉONOR.

Ajoutez-y l'amour, qui parle en sa défense.
Sans doute il est du sang des Rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, & je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendisse
A tant de grandeur d'âme, à ce rare service,
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah! si, pour m'éprouver, il m'a caché son nom;
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est Prince, s'il m'aime! ... O ciel! que me veut-on?

SCÈNE III.

CONSTANCE, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

MAdame, à vos genoux souffrez que je me jette.
Madame, protégez Sanchette;
Je vous ai mal connue, & pourtant, malgré moi,
Je sentais du respect, sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je vois, Reine; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet, du moins.

LÉONOR.

Eh bien? ma belle enfant;

Madame a des bontés; quel bien faut-il vous faire?

SANCHETTE.

On dit le Duc de Foix vainqueur;
Mais je prends peu de part au deſtin de la guerre;
Tout cela m'épouvante, & ne m'importe guère;
J'aime, & c'eſt tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéreſſe pour vous; parlez, ſoyez ſincère.

SANCHETTE.

Ah! je ſuis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, Madame, & j'avais ſu lui plaire;
Il devait parler à mon père;
Il eſt de mes parens; il vint ici pour moi.

CONSTANCE, *ſe tournant vers Léonor.*

Son parent, Léonor!

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaiſir votre âme ſemble atteinte?

CONSTANCE.

Il l'aimait!

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité!

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illuſion flatteuſe!

SANCHETTE.

Peut-on ſe voir Princeſſe, & n'être pas heureuſe?

CONSTANCE.

Hélas! votre ſimplicité
Croit que dans la grandeur eſt la félicité;

Vous vous trompez beaucoup ; ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il eſt des malheureux.
Vous ne connaiſſez pas mes deſtins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'eſt à vous de prétendre.
Mon cœur, de ce grand jour, eſt encore effrayé ;
Le ciel me conduiſit de diſgrâce en diſgrâce ;
Mon ſort peut-il être envié ?

SANCHETTE.

Votre Alteſſe me fait pitié ;
Mais je voudrais être à ſa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir eſt tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous ſoyez Princeſſe ;
Il faut un Prince à votre Alteſſe ;
Un ſimple gentil-homme eſt peu pour vos appas.
Seriez-vous aſſez rigoureuſe,
Pour m'ôter mon amant, en ne le prenant pas ?
Vous, qui ſemblez ſi généreuſe !

CONSTANCE, *ayant un peu rêvé.*

Allez... ne craignez rien... quoi ! le ſang vous unit ?

SANCHETTE.

Oui, Madame.

CONSTANCE.

Il vous aime !

SANCHETTE.

Oui, d'abord il l'a dit ;
Et d'abord je l'ai cru ; ſouffrez que je le croye :
Madame, tout mon cœur avec vous ſe déploye.
Chez meſſieurs mes parens je me mourais d'ennui ;
Il faut qu'en l'épouſant, pour comble de ma joie,

J'aille dans votre Cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous avec Alamir ?

SANCHETTE.

Vous connaissez son zèle ;
Madame : qu'avec lui votre Cour sera belle !
Quel plaisir de vous y servir !
Ah ! quel charme de voir, & sa Reine, & son Prince !
Un chagrin à la Cour donne plus de plaisir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, Madame, & faites-nous partir.

CONSTANCE.

Étouffe tes soupirs, malheureuse Constance ;
Soyons, en tous les tems, digne de ma naissance...
Oui, vous l'épouserez... comptez sur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance ;
Il a tout fait pour moi... je vous unis à lui,
Et vous serez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout-à-l'heure.

CONSTANCE.

Oui... quel trouble & quel effort extrême !

SANCHETTE.

Quel excès de bonté ! je tombe à vos genoux,
Madame, & je ne sais qui j'aime

Le plus ſincérement, d'Alamir ou de vous.

(*Elle fait quelques pas pour s'en aller.*)

CONSTANCE.

De mon ſort ennemi la rigueur eſt conſtante.

SANCHETTE, *revenant.*

C'eſt à condition que vous m'emmènerez.

CONSTANCE.

C'en eſt trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous ſerez ſi contente!

(*A Léonor.*)

Avertiſſez-moi, vous, lorſque vous partirez.

(*En s'en allant.*)

Que je ſuis une heureuſe fille!

Qu'on va me reſpecter ce ſoir dans ma famille!

SCÈNE IV.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.

A Quels maux différens tous mes jours ſont livrés!

Léonor, connais-tu ma peine & mon outrage?

LÉONOR.

Je ſupportais, Madame, avec tranquillité,

Les perſécutions, le couvent, le voyage;

J'eſſuyais même, avec gaieté,

Ces infortunes de paſſage.

Vous me faites enfin connaître la douleur ;
Tout le reste n'est rien près des peines du cœur ;
Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LÉONOR.

Ainsi, par vos bontés, sa parente l'épouse.
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas!
Que mon âme serait jalouse!
Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître...
Non, je ne l'oublirai jamais.

LÉONOR.

Vous ne l'oublirez point! vous le cédez?

CONSTANCE.

Sans doute.

LÉONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne serait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux?
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous-même.
Élever un héros, est-ce vous avilir?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des Rois à choisir?
Alamir ne l'est pas; mais il est brave & tendre,

CONSTANCE.

Non; le devoir l'emporte, & tel eſt ſon pouvoir.

LÉONOR.

Hélas! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que réſolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au déſeſpoir;
D'obéir, en pleurant, à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me ſens charmer,
De goûter le bonheur de faire ſa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.

(*On entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.*)

CHŒUR.

Triomphe, Victoire!
L'Équité marche devant nous;
Le ciel y joint la Gloire,
L'ennemi tombe ſous nos coups.
Triomphe, Victoire!

LÉONOR.

Eſt-ce le Duc de Foix qui prétend, par des fêtes,
Vous mettre encor, Madame, au rang de ſes conquêtes?

CONSTANCE.

Ah! je déteſte le parti
Dont la Victoire a ſecondé ſes armes;
Quel qu'il ſoit, Léonor, il eſt mon ennemi.
Puiſſe le Duc de Foix, auteur de mes allarmes,
Puiſſent Don Pèdre & lui, l'un par l'autre périr!
Mais, ô ciel! conſervez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il cauſer mes larmes.

SCÈNE V.

ALAMIR, CONSTANCE, LÉONOR.

ALAMIR.

MAdame, les Français ont délivré ces lieux;
Don Pèdre eſt deſcendu dans la nuit éternelle.
Gaſton de Foix, victorieux,
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, & qu'oſez-vous m'apprendre?
Il paraîtrait en des lieux où je ſuis!
Don Pèdre eſt mort, & mes ennuis
Survivraient encore à ſa cendre!

ALAMIR.

Gaſton de Foix, vainqueur, en ces lieux va ſe rendre.
J'ai combattu ſous lui; j'ai vu, dans ce grand jour,
Ce que peut le courage, & ce que peut l'amour.
Pour moi, ſeul malheureux (ſi pourtant je peux l'être,
Quand des jours plus ſereins pour vous ſemblent renaître)
Pénétré, plein de vous, juſqu'au dernier ſoupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez!

ALAMIR.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

ALAMIR.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez ; je sais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour.

ALAMIR.

Quoi ! mon âme vous est connue ?

CONSTANCE.

Oui.

ALAMIR.

Vous sauriez ?

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux. Je sais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Peut plaire & connaître l'amour.
Je sais qui vous aimiez, & même avant ce jour....
Elle est votre parente, & doublement heureuse.
Je ne m'étonne point qu'une âme vertueuse
Ait pu vous chérir à son tour.
Ne partez point ; je vais en parler à sa mère.
La doter richement, est le moins que je doi ;
Devenant votre épouse, elle me sera chère ;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père ;
Vos parens, vos amis, me tiendront lieu des miens ;

Je les comblerai tous de dignités, de biens.
C'eſt trop peu pour mon cœur & rien pour vos ſervices.
Je ne ferai jamais d'aſſez grands ſacrifices ;
Après ce que je dois à vos heureux ſecours,
Cherchant à m'acquitter, je vous devrai toujours.

ALAMIR.

Je ne m'attendais pas à cette récompenſe.
Madame, ah ! croyez-moi, votre reconnaiſſance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes ſecrets ſentimens ;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire ;
Mais laiſſez-le à lui-même : il eſt aſſez puni.
Sur votre renommée, à vous ſeule aſſervi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous viſſe ;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux ;
Je vous vis dans Burgos, & ce fut mon ſupplice.
Oui, c'eſt un châtiment des Dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable :
Le reſte de la terre en eſt inſupportable ;
Le ciel eſt ſans clarté, le monde eſt ſans douceurs :
On vit dans l'amertume, on dévore ſes larmes ;
Et l'on eſt malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi ! je ſerais la cauſe & l'objet de vos peines !
Quoi ! cette innocente Beauté
Ne vous tenait pas dans ſes chaînes !
Vous oſez !....

ALAMIR.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois, & le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus fûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

ALAMIR.

Oui; dès long-tems ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;
De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse;
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une Princesse,
Jaloux d'un Prince & d'un vainqueur,
Je vois le Duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand Du Guesclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un Roi des mains de la Victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, & plus il semble mériter.
Est-ce à moi de rien disputer,
Contre son nom, sa gloire, & sur-tout sa constance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez:
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon désespoir extrême.

Sachez

Sachez que mon devoir eſt de ne voir jamais
Ni le Duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déja dit à quel point je le hais :
Je vous dis encor plus; ſon crime impardonnable
Excitait mon juſte courroux;
Ce crime juſqu'ici le fit ſeul haïſſable,
Et je crains à préſent de le haïr pour vous.
Après un tel diſcours, il faut que je vous quitte.

ALAMIR.

Non, Madame; arrêtez : il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui paſſe mon eſpoir.
Donner pour vous ma vie, eſt mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable,
Même au milieu des ſiens je puis percer ſon flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de ſon ſang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez, quel projet effroyable!
Ah! reſpectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me ſont plus chers que je ne hais les ſiens.

ALAMIR.

Mais eſt-il en effet ſi ſûr de votre haîne?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'eſt odieux.

LE DUC DE FOIX, *ſe jetant à genoux, & préſentant ſon épée.*

Puniſſez donc ſon crime en terminant ſa peine,
Et, puiſqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups; frappez; que cette épée
Par vos divines mains ſoit dans ſon ſang trempée;
Dans ce ſang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE, *l'arrêtant.*

Ciel! Alamir, que vois-je, & qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je reſpire...
Êtes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je ſuis celui qui vous adore;
Je n'oſe prononcer encore
Ce nom haï long-tems, & toujours dangereux;
Mais parlez, de ce nom faut-il que je jouiſſe?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'enſeveliſſe,
Ou que de tous les noms il ſoit le plus heureux?
J'attends de mon deſtin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaiſſant pas, je croyais vous haïr;
Votre offenſe à mes yeux ſemblait inexcuſable.
Mon cœur à ſon courroux s'était abandonné;
Mais je ſens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire & mon bonheur!

CONSTANCE.

De Don Pèdre & de moi vous êtes le vainqueur.

SCÈNE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND, & les Acteurs de la ſcène précédente; Suite.

MORILLO.

ALlons, une Princeſſe eſt bonne à quelque choſe;
Puiſqu'elle veut te marier,

Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vite, & pour cause,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'instant la chose.

(*Appercevant Alamir qui parle bas, & qui embrasse les genoux de la Princesse.*)

Oh! oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cause,
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme:
Elle ne répond point, ils sont d'accord.

CONSTANCE, *au Duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.*

Mon âme,
Mes États, mon destin, tout est au Duc de Foix;
Je vous le dis encor: vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flâme.

SANCHETTE.

Le Duc de Foix? Mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, Duc de Foix! te moques-tu?
Il est notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Est un Prince puissant, galant, victorieux;

Et qu'il s'eſt fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX, *en ſe retournant vers Hernand.*

Ah! dites ſeulement qu'il eſt un Prince heureux;
Dites que pour jamais il conſacre ſes vœux
A cet objet charmant notre unique eſpérance,
La gloire de l'Eſpagne, & l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas! trop bonnement,
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui ferai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établiſſement;
J'aurai ſoin de votre hyménée.

LÉONOR.

Ce ſera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE, *à la Princeſſe.*

Si je vis à vos pieds, je ſuis trop fortunée.

MORILLO.

Le Duc de Foix, comme je voi,
Me faiſait donc l'honneur de ſe moquer de moi!

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne.
La Victoire & l'Amour ont comblé tous nos vœux;
Qu'au plaiſir déſormais ici tout s'abandonne:
Conſtance daigne aimer, l'univers eſt heureux.

Fin du troiſième acte.

DIVERTISSEMENT

QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre repréſente les Pyrénées ; L'AMOUR *deſcend ſur un char, ſon arc à la main.*

L'AMOUR.

DE rochers entaſſés amas impénétrable,
Immenſe Pyrénée, en vain vous ſéparez
Deux peuples généreux à mes loix conſacrés ;
Cédez à mon pouvoir aimable :
Ceſſez de diviſer les climats que j'unis.
Superbe montagne, obéis ;
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.
Je veux dans mes peuples chéris,
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaiſſez ma voix & l'ordre de Louis.
Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

CHŒUR D'AMOURS.

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*La montagne s'abîme inſenſiblement : les Acteurs chantans & danſans ſont ſur le théâtre qui n'eſt pas encore orné.*)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand Roi, le fier Dieu de la guerre

A vu les remparts écroulés,
Sous les coups redoublés
De ſon nouveau tonnerre;
Je dois triompher à mon tour.
Pour changer tout ſur la terre,
Un mot ſuffit à l'Amour.

CHŒUR, *des ſuivans de l'Amour.*

Diſparaiſſez, tombez, impuiſſante barrière.

(*Il ſe forme à la place de la montagne un vaſte & magnifique temple conſacré à l'Amour, au fond duquel eſt un trône que l'Amour occupe.*

Ce temple eſt rempli de quatre quadrilles diſtinguées par leurs habits & par leurs couleurs; chaque quadrille a ſes drapeaux.

Celle de FRANCE *porte dans ſon drapeau pour deviſe un lys entouré de rejettons.* Lilia per orbem.

L'ESPAGNE *un ſoleil & un parélie.* Sol è Sole.

La quadrille de NAPLES. Recepit & ſervat.

La quadrille de DON PHILIPPE. Spe & animo.)

(*On danſe.*)

(*Paroles ſur une Chaconne.*)

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſejour;
Tout reſſent ici ta puiſſance,

Et le monde entier eſt ta Cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais ſujets du tendre Amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHŒUR.

Amour, Dieu charmant, ta puiſſance
A formé ce nouveau ſéjour, &c.

(*On danſe.*)

Après la danſe, UNE VOIX *chante alternativement avec le Chœur.*

Mars, Amour ſont nos Dieux:
Nous les ſervons tous deux.

Accourez, après tant d'alarmes,
Vôlez, Plaiſirs, enfans des cieux;
Aux cris de Mars, au bruit des armes,
Mêlez vos ſons harmonieux.
A tant d'exploits victorieux,
Plaiſirs, meſurez tous vos charmes.

(*On danſe.*)

CHŒUR.

La Gloire toujours nous appelle;
Nous marchons ſous ſes étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle

Pour Louis, pour l'Amour & Mars.

DUO.

Charmans Plaiſirs, nobles haſards,
Quel peuple vous eſt plus fidèle ?

CHŒUR.

Mars, Amour ſont nos Dieux:
Nous les ſervons tous deux.

(*On continue la danſe.*)

UN FRANÇAIS.

Amour, Dieu des héros, ſois la ſource féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos Rois les premiers Rois du monde,
Comme tu l'es des autres Dieux.

(*On danſe.*)

UN ESPAGNOL & UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos Rois;
Que la même vaillance
Triomphe ſous les mêmes loix.

(*On danſe.*)

(*Air de trompette ſuivi d'un air de muſette. Parodies ſur l'un & l'autre.*)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour;

Vois ta plus brillante fête
Dans ton Empire le plus beau:
C'eſt la Gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.

Hymen, frère de l'Amour,
Deſcends dans cet heureux ſéjour.

(L'HYMEN *deſcend dans un char accompagné de l'*AMOUR, *pendant que le Chœur chante.* L'HYMEN *&* l'AMOUR *forment une danſe caractériſée; ils ſe fuyent, ils ſe chaſſent tour-à-tour; ils ſe réuniſſent, ils s'embraſſent & changent de flambeau.*)

DUO.

Charmant Hymen, Dieu tendre, Dieu fidèle,
Sois la ſource éternelle
Du bonheur des humains;
Règnez, race immortelle,
Féconde en Souverains.

PREMIERE VOIX. Donnez de juſtes loix.

SECONDE VOIX. Triomphez par les armes.

PREMIERE VOIX.

Épargnez tant de ſang, eſſuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non; c'eſt à la Victoire à nous donner la paix.

Enſemble.

Dans vos mains gronde le tonnerre;
Effrayez } la Terre.
Raſſurez }

Frappez vos ennemis ; répandez vos bienfaits.

(*On reprend.*)

Charmant Hymen, Dieu tendre, &c.

(*On danse.*)

BALLET GÉNÉRAL DES QUATRE QUADRILLES.

GRAND CHŒUR.

Règnez, race immortelle,
Féconde en Souverains.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

Fête donnée à Verſailles le 27 Novembre 1745.

PRÉFACE.

APrès une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, & la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au Souverain & à la Nation, qui ont fait ces grandes actions, était le *Temple de la Gloire*.

Il était tems d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante, que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, & qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre *Metastazio*, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la Cour de l'Empereur *Charles VI*, osa faire chanter des maximes de morale, & elles plûrent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter, sans le secours de

la fiction & ſans l'appareil du ſpectacle.

Ce n'eſt pas une imagination vaine & romaneſque que le trône de la Gloire, élevé auprès du ſéjour des Muſes, & la caverne de l'Envie, placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'eſt-là que l'image ſenſible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation eſt le prix le plus flatteur que puiſſent ſe propoſer les Princes; c'eſt cette eſtime des contemporains, qui aſſûre celle de la poſtérité; c'eſt elle qui a mis les *Titus* au-deſſus des *Domitiens*, *Louis XII* au-deſſus de *Louis XI*, & qui a diſtingué *Henri IV* de tant de Rois.

On introduit ici trois eſpeces d'hommes qui ſe préſentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, & à exclure ceux qui ſont indignes d'elle.

Le ſecond acte déſigne, ſous le nom de *Bélus*, les conquérans injuſtes & ſanguinaires dont le cœur eſt faux & farouche.

Bélus, enivré de ſon pouvoir, mépriſant ce qu'il a aimé, ſacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares &

heureuſes doivent lui ouvrir ce temple ; mais il en eſt chaſſé par les Muſes qu'il dédaigne, & par les Dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la molleſſe & aux plaiſirs, parcourant la terre avec ſes Bacchantes, eſt le ſujet du troiſieme acte ; dans l'ivreſſe de ſes paſſions, à peine cherche-t-il la Gloire ; il la voit, il en eſt touché un moment ; mais les premiers honneurs de ce temple ne ſont pas dûs à un homme qui a été injuſte dans ſes conquêtes & effréné dans ſes voluptés.

Cette place eſt dûe au héros qui paraît au quatrième acte ; on a choiſi *Trajan* parmi les Empereurs Romains qui ont fait la gloire de Rome & le bonheur du monde. Tous les hiſtoriens rendent témoignage que ce Prince avait les vertus militaires & ſociables, & qu'il les couronnait par la juſtice. Plus connu encore par ſes bienfaits que par ſes victoires, il était humain, acceſſible ; ſon cœur était tendre, & cette tendreſſe était dans lui une vertu ; elle répandait un charme inexprimable ſur ces grandes qualités qui prennent

ſouvent un caractère de dureté dans une âme qui n'eſt que juſte.

Il ſavait éloigner de lui la calomnie : il cherchait le mérite modeſte pour l'employer & le récompenſer, parce qu'il était modeſte lui-même ; & il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il dépoſait, avec ſes amis, le faſte de l'Empire, fier avec ſes ſeuls ennemis, & la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand & plus ſimple. Jamais Prince ne goûta comme lui, au milieu des ſoins d'une Monarchie immenſe, les douceurs de la vie privée & les charmes de l'amitié. Son nom eſt encore cher à toute la terre ; ſa mémoire même fait encore des heureux : elle inſpire une noble & tendre émulation aux cœurs qui ſont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainſi que dans ſa vie, ne court pas après la Gloire ; il n'eſt occupé que de ſon devoir, & la Gloire vôle au-devant de lui : elle le couronne, elle le place dans ſon temple : il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à ſoi : il

ne ſonge qu'à être le bienfaiteur des hommes; & les éloges de l'Empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'Empire.

Voilà le plan de cette fête : il eſt au-deſſus de l'exécution, & au-deſſous du ſujet; mais quelque faiblement qu'il ſoit traité, on ſe flatte d'être venu dans un tems où ces ſeules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS DANS TOUS LES CHŒURS.

Du côté du Roi,	*Du côté de la Reine.*
Huit femmes & seize hommes.	Huit femmes & seize hommes.

Musettes, haut-bois, bassons.

PERSONNAGES CHANTANS au premier acte.

L'ENVIE.
APOLLON.
Une Muse.
Démons de la suite de l'Envie.
Muses & Héros de la suite d'Apollon.

PERSONNAGES DANSANS au premier acte.

Huit Démons.
Sept Héros.
Les neuf Muses.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

ACTE PREMIER.

*Le théâtre repréſente la caverne de l'*ENVIE. *On voit, à travers les ouvertures de la caverne, une partie du* TEMPLE DE LA GLOIRE, *qui eſt dans le fond, & les berceaux des Muſes qui ſont ſur les aîles.*

L'Envie & ſes ſuivans, *une torche à la main.*

L'ENVIE.

PRofonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,

Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare;
Éclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare;
Contre le Dieu qui me pourſuit.

Les Muſes & la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paiſibles lieux.
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat bleſſe mes yeux!
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuſe, éternelle nuit,
Dieux de l'oubli, Dieux du Tartare;
Éclipſez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre ſecours barbare,
Contre le Dieu qui me pourſuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire eſt de détruire;
Notre ſort eſt de nuire;
Nous allons renverſer ces affreux monumens.
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la Mort & le pouvoir du Tems.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage;
Des Muſes que je hais, embrâſez le bocage;
Écrâſez ſous ces fondemens,
Et la Gloire, & ſon temple, & ſes heureux enfans;
Que je hais encor davantage.
Démons ennemis des vivans,
Donnez ce ſpectacle à ma rage.

(*Les suivans de l'*ENVIE *dansent & forment un Ballet figuré ; un Héros vient au milieu de ces Furies étonnées à son approche ; il se voit interrompu par les suivans de* l'ENVIE, *qui veulent en vain l'effrayer.*

APOLLON *entre, suivi des Muses, de demi-Dieux & de Héros.*)

APOLLON.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie;

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les Dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière ?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats,
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses & demi-Dieux, vengez-moi, vengez-vous.

(*Les* HÉROS *& les demi-Dieux saisissent l'*ENVIE.)

L'ENVIE.

Non ; c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Étouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse ;
Il est immortel comme nous :

Qu'il souffre un éternel supplice.
Que du bonheur du monde il soit infortuné ;
Qu'auprès de la Gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

(*L'Antre de* L'ENVIE *s'ouvre, & laisse voir* le temple de la Gloire. *On l'enchaîne aux pieds du trône de cette Déesse.*)

CHŒUR DES MUSES & DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu :
Les Arts, la Gloire, la Vertu
Nourriront sa rage inflexible.

APOLLON, *aux Muses.*

Vous, entre sa caverne horrible,
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des Dieux, sur ce côteau paisible :
La Gloire & les Muses sont sœurs.

(*La caverne de* l'ENVIE *achève de disparaître. On voit les deux côteaux du Parnasse. Des berceaux, ornés de guirlandes de fleurs, sont à mi-côte ; & le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit* le temple de la Gloire *dans le lointain.*)

APOLLON *continue.*

Pénétrez les humains de vos divines flâmes ;
Charmez, instruisez l'univers :
Régnez, répandez dans les âmes
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flâmes ;

Charmez, inſtruiſez l'univers.

(*Danſe des Muſes & des Héros.*)

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos loix à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres Paſteurs ;
Toujours ſimples, toujours tranquiles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les Rois viennent dans nos aſyles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne ſont pas faits
Pour ſentir le prix de nos charmes.

Fin du premier acte.

PERSONNAGES CHANTANS
au ſecond acte.

LIDIE.

ARSINE, confidente de Lidie.

Bergers & Bergères.

Une Bergère.

Un Berger.

Un autre Berger.

BÉLUS.

Rois captifs, & ſoldats de la ſuite de Bélus.

APOLLON.

Les neuf Muſes.

PERSONNAGES DANSANS
au ſecond acte.

Bergers & Bergères.

ACTE II.

Le théâtre repréſente le bocage des Muſes. Les deux côtés du théâtre ſont formés des deux collines du Parnaſſe. Des berceaux entrelacés de lauriers & de fleurs, règnent ſur le penchant des collines ; au-deſſous ſont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans leſquelles ſont des Bergers & Bergères ; le fond eſt compoſé de trois grands berceaux en architecture.

LIDIE, ARSINE, BERGERS ET BERGERES.

LIDIE.

OUi, parmi ces Bergers aux Muſes conſacrés,
Loin d'un tyran ſuperbe & d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes ſens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paiſibles,
Les Muſes doivent calmer

Les cœurs purs, les cœurs sensibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez, votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pasteurs;
De leur tranquilité suivez l'heureux exemple.

LIDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple;
La honte habite dans mon cœur!
La Gloire en ce jour même, au plus grand Roi du monde,
Doit donner de ses mains un laurier immortel;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom si cruel.

LIDIE.

Bélus va triompher de l'Asie enchaînée;
Mon cœur & mes États sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée;
Il me trompait, du moins; il ne me trompe plus,
Il me laisse, je meurs, & meurs abandonnée!

ARSINE.

Il a trahi vingt Rois; il trahit vos appas:
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LIDIE.

Mais vers la Gloire il adresse ses pas;
Pourra-t-il, sans rougir, soutenir ma présence?

ARSINE.

Les tyrans ne rougissent pas.

LIDIE.

Quoi! tant de barbarie avec tant de vaillance!
O Muses, soyez mon appui;

Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un Roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS ET LES BERGÈRES, *consacrés aux Muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.*

LIDIE, *aux Bergers.*

VEnez, tendres Bergers, vous qui plaignez mes larmes ;
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHŒUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos ?

UNE BERGÈRE.

Que veulent donc tous ces Héros ?
Pourquoi troublent-ils nos retraites ?

LIDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la Mémoire
Consacre les noms fameux,

Nous ne levons point nos yeux;
Les Bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la Gloire
N'est point faite pour eux.

(*On entend un bruit de timbales & de trompettes.*)

CHŒUR DE GUERRIERS, *qu'on ne voit pas encore.*

La Guerre sanglante,
La Mort, l'Épouvante,
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faite des grandeurs.

PETIT CHŒUR DE BERGERS.

Quels sons affreux, quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire, dont le nom semble avoir tant d'appas;
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS *paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit Rois enchaînés.*

BÉLUS.

ROis qui portez mon trône, esclaves couronnés;
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire;
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.

(*Il descend & continue.*)

Je veux que votre orgueil féconde
Les soins de ma grandeur ;
La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.

(*Sa Suite sort.*)

(*On entend une musique douce.*)

Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille & révoltent mon cœur !

LIDIE.

L'humanité, grands Dieux, est-elle une faiblesse ?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

BÉLUS.

Vos plaintes & vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle ;
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LIDIE.

Non, la Gloire n'est point barbare & sans pitié ;
Non : tu te fais des Dieux à toi-même semblables ;
A leurs autels tu n'as sacrifié
Que les pleurs & le sang des mortels misérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on se veut rendre le maître,
On est malgré soi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LIDIE.

Que je hais tes exploits heureux !

Que le sort t'a changé ! Que ta grandeur t'égare !
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BÉLUS.

Je suis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiseau dans un bocage,
Fait entendre ses doux concerts ;
L'Aigle qui vôle au haut des airs,
Porte la foudre & le ravage.
Cessez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laissez-moi remplir mes augustes destins.

BÉLUS *sort pour aller au temple.*

LIDIE.

O Muses, puissantes Déesses,
De cet ambitieux fléchissez la fierté ;
Sécourez-moi contre sa cruauté,
Ou du moins contre mes faiblesses.

APOLLON *& les Muses descendent dans un char qui repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.*

Les MUSES *chantent en chœur.*]

NOus adoucissons,
Par nos arts aimables,
Les cœurs impitoyables ;
Ou nous les punissons.

APOLLON.

Bergers, qui dans nos bocages,
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages ;
Fléchissez les cruels humains.

LES BERGERS *dansent.*

APOLLON.

Vôle, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon Empire ;
Désarme la Guerre en fureur :
D'un regard, d'un mot, d'un sourire,
Tu calmes le trouble & l'horreur ;
Tu peux changer un cœur,
Je ne peux que l'instruire.
Vôle, Amour, Dieu des Dieux, embellis mon Empire ;
Désarme la Guerre en fureur.

BÉLUS *rentre, suivi de ses guerriers.*

Quoi ! ce temple pour moi ne s'ouvre point encore
Quoi ! cette Gloire que j'adore,
Près de ces lieux prépara mes autels ;
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles Dieux que j'ignore ?

CHŒUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre,
Faites-vous enfin chérir ;
Ah ! qu'un grand cœur est à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir !

UNE BERGÈRE.

D'une Beauté tendre & soumise
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'espère pas

Que la Gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi! vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidèle?
Ah! parmi nous, une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je! Il est au monde un peuple qui m'offense?
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHŒUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les Dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des Dieux! Oseraient-ils suspendre ma vengeance?

APOLLON *& les Muses.*

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez;
Tremble, fuis les Dieux irrités.

(*On entend le tonnerre, & des éclairs partent du char où sont les Muses avec* APOLLON.)

APOLLON, *seul.*

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur.
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHŒUR *d'Apollon & des Muses.*

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La Mort te suit, la Mort doit immoler

Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point; je brave le tonnerre;
Je mépriſe ce temple, & je hais les humains:
J'embrâſerai de mes puiſſantes mains
Les triſtes reſtes de la terre.

CHŒUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler;
La Mort te ſuit, la Mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON *&* *les* MUSES, *à* LIDIE.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Éteins ſes feux, briſe ſes traits;
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(*Les Bergers & les Bergères emmènent Lidie.*)

Fin du ſecond acte.

PERSONNAGES CHANTANS
au troiſième acte.

Le Grand-Prêtre de la Gloire.
Une Prêtreſſe.
Chœur de Prêtres & de Prêtreſſes de la Gloire.
Un Guerrier, Suivant de Bacchus.
Une Bacchante.
BACCHUS.
ÉRIGONE.
Guerriers, Égypans, Bacchantes, & Satyres de la Suite de Bacchus.

PERSONNAGES DANSANS
au troiſième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtreſſes de la Gloire.
Quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes.
Six Égypans.
Huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue & le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. *Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, est vu dans l'arrière-théâtre; il est supporté par des Vertus, & l'on y monte par plusieurs degrés.*

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire, *couronné de lauriers, une palme à la main, est entouré des Prêtres & des Prêtresses de la Gloire.*

UNE PRÊTRESSE.

GLoire enchantereſſe,
Superbe maitreſſe
Des Rois, des vainqueurs;
L'ardente Jeuneſſe,
La froide Vieilleſſe
Briguent tes faveurs.

LE CHŒUR.

Gloire enchantereſſe, &c.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu Sage

Croit avoir briſé
Ton noble eſclavage :
Il s'eſt abuſé :
C'eſt un amant mépriſé ;
Son dépit eſt un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déeſſe des Héros, du vrai Sage & des Rois,
Source noble & féconde
Et des vertus & des exploits :
O Gloire ! c'eſt ici que ta puiſſante voix
Doit nommer, par un juſte choix,
Le premier des maîtres du monde.
Venez, vôlez, accourez tous,
Arbitres de la paix, & foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.
(*Danſe de Héros, avec les Prêtreſſes de la Gloire.*)

Les Suivans de BACCHUS *arrivent avec des Bacchantes & des Ménades, couronnés de lierre, le thyrſe à la main.*

UN GUERRIER, *Suivant de Bacchus.*

BAcchus eſt en tous lieux notre guide invincible ;
Ce Héros fier & bienfaiſant
Eſt toujours aimable & terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE & LE CHŒUR.

Le Dieu des plaiſirs va paraître ;

Nous annonçons notre maître ;
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(*Pendant ce chœur, les Prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.*)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre
Érigone & Bacchus ;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les Dieux des plaisirs, tous les Dieux de la guerre,
Marchent ensemble confondus.

(*On entend le bruit des trompettes, des haut-bois & des flûtes, alternativement.*)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char sanglant de Bellonne ;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur & la beauté.

BACCHUS & ÉRIGONE *paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de Guerriers, de Bacchantes, d'Égypans & de Satyres.*

BACCHUS.

Érigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé, dans les horreurs des armes ;
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, & pour sécher ses larmes ;
C'était pour enflammer ton cœur.
Banniſſons la Raiſon de nos brillantes fêtes.
Non, je ne la connus jamais,

Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes;
Non: je t'adore, & je la hais.
Banniſſons la Raiſon de nos brillantes fêtes.

ÉRIGONE.

Conſervez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Banniſſez ſeulement le bruit & le ravage:
Si par vous le monde eſt heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles ſentimens offenſent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivreſſe
De gloire, de grandeur, de plaiſirs, de tendreſſe,
Règne ſur mes ſens tour-à-tour.

ÉRIGONE.

Vous allarmez mon cœur: il tremble de ſe rendre;
De vos emportemens il eſt épouvanté:
Il ſerait plus tranſporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes tranſports divins;
Sur mon char de victoire, au ſein de la molleſſe,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un Dieu plus fort que moi nous entraîne & nous preſſe.
Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des Amours.

LE CHŒUR.

Que le thyrſe règne toujours
Dans les plaiſirs & dans la guerre;

Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des Amours.

ÉRIGONE.

Quel Dieu de mon âme s'empare!
Quel désordre impétueux!
Il trouble mon cœur, il l'égare.
L'Amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire?
A quels Dieux est-il consacré?
Je suis vainqueur, j'ai su vous plaire:
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS *de Bacchus.*

La Gloire est dans ces lieux le seul Dieu qu'on adore;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfaisant des peuples de l'Aurore
Aura ces honneurs solemnels.

BACCHUS.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'Amour seul me guidait sur cet heureux rivage;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la Gloire est sur le passage.

ÉRIGONE & BACCHUS.

La Gloire est une vaine erreur;
Mais avec vous c'est le bonheur suprême:
C'est vous que j'aime;
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.
L'objet de mon ardeur y sera couronné ;
Suivez-moi.

(*Le temple de la Gloire paraît ouvert.*)

LE GRAND-PRÊTRE *de la Gloire.*

Téméraire, arrête ;
Ce laurier serait profané,
S'il avait couronné ta tête.
Bacchus, qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence ;
Il est une vaste distance
Entre les noms connus & les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi ! de ses présens la Gloire est-elle avare
Pour ses plus brillans favoris ?

BACCHUS.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.
Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes ;
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes,
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la Tristesse,
Vous ne méritez pas des dons si précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide Sagesse.

Il ne sauroit vous punir mieux.
Vôlez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des Plaisirs, des Amours & des Jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels & des Dieux.
Vôlez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS & ÉRIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos desirs,
Du temple de la Guerre,
Au temple des Plaisirs.

(*On danse.*)

UNE BACCHANTE *avec le Chœur.*

Bacchus, fier & doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur;
Et c'est Bacchus qui nous le donne.

Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur:
Mon âme à toi s'abandonne.

Bacchus, fier & doux vainqueur, &c.

Fin du troisième acte.

PERSONNAGES CHANTANS
au quatrième acte.

PLAUTINE.
JUNIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }
Prêtres de Mars & Prêtresses de Vénus.
TRAJAN.
Guerriers de la Suite de Trajan.
Six Rois vaincus à la suite de Trajan.
Romains & Romaines.
La GLOIRE.
Suivans de la Gloire.

PERSONNAGES DANSANS
au quatrième acte.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.
Cinq Prêtresses de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire, cinq hommes & quatre femmes.

ACTE IV.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe, chargés de trophées.

PLAUTINE, JULIE, FANIE.

PLAUTINE.

REviens, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi:
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?

Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les Rois.
Rome est heureuse & triomphante;
Tes bienfaits passent tes exploits.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux & terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi:
Mais, est-il un cœur plus sensible,
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,

Oſez-vous affronter les horreurs des combats ?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par ſon puiſſant Génie,
Et l'Amour conduiſait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra ſon vengeur & ſon maître ;
Sous ces arcs triomphaux, on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils ſont élevés par mes mains.
Quel doux plaiſir ſuccède à ma douleur profonde !
Nous allons contempler dans le maître du monde,
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos ſoldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font vôler ſon nom juſqu'aux cieux.

FANIE.

Il ſe dérobe à leurs chants de victoire,
Seul, ſans pompe & ſans Suite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE.

Il faut à des Héros vulgaires
La pompe & l'éclat des honneurs :
Ces vains appuis ſont néceſſaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan ſeul eſt ſuivi de ſa gloire immortelle ;
On croit voir près de lui l'univers à genoux ;
Et c'eſt pour moi qu'il vient ! Ce Héros m'eſt fidèle !
Grands-Dieux, vous habitez dans cette âme ſi belle,
Et je la partage avec vous !

TRAJAN, PLAUTINE; Suite.

PLAUTINE, *courant au-devant de* TRAJAN.

Enfin, je vous revois; le charme de ma vie
M'eſt rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le Ciel me vend cher ſes bienfaits;
Ma félicité m'eſt ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous;
Pour m'animer d'une vertu nouvelle,
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être Empereur de Rome & d'être votre époux.

PLAUTINE.

Que dites-vous? Quel mot funeſte!
Un moment! Vous, ô ciel! Un ſeul moment me reſte,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les tems m'accorda ſon ſecours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'eſt pour vous qu'il a fait mon cœur,
Je vous ai vue, & je ſerai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi! ne l'êtes-vous pas? Quoi! ſerait-il encore
Un Roi que votre main n'aurait pas déſarmé?
Tout n'eſt-il pas ſoumis, du couchant à l'aurore?
L'univers n'eſt-il pas calmé?

TRAJAN.

On oſe me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire:
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terraſſés l'inexorable Roi
S'irrite de ſa chûte, & brave ma victoire;
Cinq Rois qu'il a ſéduits ſont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excés de la rage,
Ils ſont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les Dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour & vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous ſuivront; je veux que ſur ma tête
Le ciel épuiſe ſon courroux.
Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête;
Je mourrai, du moins, près de vous.

TRAJAN.

Ah! ne m'accablez point, mon cœur eſt trop ſenſible.
Ah! laiſſez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il ſuffit; rien ne m'eſt impoſſible,
Rien ne pourra me réſiſter.

PLAUTINE.

Cruel! pouvez-vous m'arrêter?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vôle; demeurez; la Victoire me ſuit.
Je vôle; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

Enſemble.

Je vais / Allez { punir un barbare,

Terraſſer ſous { mes / vos } coups

L'ennemi qui nous ſépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle ;
Cher amant, arrêtez. Ah ! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN, *au fond du théâtre.*

O Dieux ! ô juſtes Dieux !
Veillez ſur l'Empire & ſur elle.

PLAUTINE.

Il eſt déja loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content ? Je meurs, & je l'admire.
Miniſtres du Dieu des combats,
Prêtreſſes de Vénus, qui veillez ſur l'Empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas ;
Secondez l'amour qui m'inſpire.

CHŒUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier Dieu des alarmes,
Protège nos armes,
Conduis nos étendarts.

CHŒUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS.

Déeſſe des Grâces,
Vôle ſur ſes traces,
Enchaîne le Dieu Mars.

(*On danſe.*)

CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Mère de Rome & des Amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi,
Viens couronner nos Romains invincibles;
Ils sont tous nés pour l'Amour & pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans, protégez votre vivante image;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui.
C'est pour avoir règné comme il règne aujourd'hui,
Que le ciel est votre partage.

(*On danse.*)

(*On entend un* CHŒUR *de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.*)

Charmant Héros, qui pourra croire
Des exploits si prompts & si grands?
Tu te fais en peu de tems,
La plus durable mémoire.

JUNIE

Entendez-vous ces cris & ces chants de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces Rois captifs, ornemens de sa gloire;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses loix légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux, il veut les présenter.

TRAJAN *paraît, entouré des aigles Romaines & de faisceaux; les Rois vaincus sont enchaînés à sa suite.*

TRAJAN,

TRAJAN.

Rois, qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux; il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS, *se relevant, chantent avec le chœur.*

O grandeur! O clémence!
Vainqueur égal aux Dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même;
Mon cœur est plus touché que celui de ces Rois.

TRAJAN.

Ah! s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Dompter les Rois, brifer leurs fers,
Et vous apporter mon hommage,
Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux?

(LA GLOIRE *descend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.*)

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, sur-tout de ta clémence:
Mon trône est à tes pieds, tu regnes avec moi.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DE LA GLOIRE.

(*Elle continue :*)

Plus d'un héros, plus d'un grand Roi,
Jaloux en vain de ſa mémoire,
Vôla toujours après la Gloire,
Et la Gloire vôle après toi.

(LES SUIVANS de la Gloire, *mêlés aux Romains & aux Romaines, forment des danſes.*)

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs ſatisfaits.
Le Sort préſide aux combats, aux ravages;
La Gloire eſt dans les bienfaits.

Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.

Régnez en paix, &c.

CHŒUR.

Le ciel nous ſeconde;
Célébrons ſon choix:
Exemple des Rois,
Délices du monde,
Vivons ſous tes loix.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome eſt ſoumiſe;

A nos exploits joins tes tendres appas ;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras ,
Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

LE CHŒUR.

Le ciel nous seconde ,
Célébrons son choix:
Exemple des Rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes loix.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage;
Dieux dont j'éprouve la faveur ,
Dieux de mon peuple , achevez votre ouvrage ,
Changez ce temple auguste en celui du Bonheur.
Qu'il serve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains:
Qu'il dure autant que les conquêtes ,
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les Dieux ne refusent rien
Au héros qui leur ressemble :
Vôlez, Plaisirs , que sa vertu rassemble,
Le temple du Bonheur sera toujours le mien.

Fin du quatrième acte.

PERSONNAGES CHANTANS
au cinquième acte.

Une Romaine.
Une Bergère.
Bergers & Bergères.
Un Romain.
Jeunes Romains & Romaines.
Tous les acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES DANSANS
au cinquième acte.

Romains & Romaines de différens états.

PREMIER QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.

Trois hommes & deux femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.

Trois femmes & deux hommes.

ACTE V.

Le théâtre change & repréſente LE TEMPLE DU BONHEUR ; *il eſt formé de pavillons d'une architecture légère, de périſtyles, de jardins, de fontaines, &c. Ce lieu délicieux eſt rempli de Romains & de Romaines de tous états.*

CHŒUR.

CHantons en ce jour ſolemnel ;
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un ſeul mortel,
A fait le bonheur du monde.

(*On danſe.*)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout ſexe, tout âge
Doit aſpirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printems volage,

L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, &c.

(*Des Bergers & des Bergères entrent en dansant.*)

UNE BERGÈRE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'Amour anime, en ces retraites,
Tous les regards & tous les cœurs.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendarts & les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(*Les Seigneurs & les Dames Romaines se joignent, et dansant, aux Bergers & aux Bergères.*)

UN ROMAIN.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

LE CHŒUR.

Dans un jour si beau, &c.

LE ROMAIN.

La Gloire & les Amours en ces lieux n'ont des aîles
Que pour vôler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,
Et l'Amour les présente aux Belles.

LE CHŒUR.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.
(*On danse.*)

(TRAJAN *paraît avec* PLAUTINE, *& tous les Romains se rangent autour de lui.*)

CHŒUR.

Toi que la Victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre amour.

TRAJAN.

O peuples de héros qui m'aimez & que j'aime;
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner sur vos cœurs,
Sur tant d'appas* & sur moi-même.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois;
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire:
Dieux, protégez toujours ce formidable Empire,

* *Montrant Plautine.*

Inſpirez toujours tous ſes Rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois;
Retournez vers les Dieux, hommages que j'attire.

(*Toutes les différentes troupes recommencent leurs danſes autour de* TRAJAN *&* PLAUTINE, *& terminent la fête par un Ballet général.*)

Fin du cinquième & dernier acte.

LES LOIX DE MINOS,

TRAGÉDIE;

AVEC LES NOTES

De M. de MORZA *.

* *Cette Tragédie auroit dû être placée dans ſon ordre, c'eſt-à-dire à la ſuite des Tragédies ; mais elle nous eſt venue trop tard.*

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE,

A Monſeigneur le Duc de RICHELIEU, *Pair & Maréchal de France, Gouverneur de Guyenne, &c. Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, &c.*

MONSEIGNEUR,

IL y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre Doyen de l'Académie, avec Varron (car il faut toujours citer quelque Ancien pour en impoſer aux Modernes:)

Eſt aliquid ſacri in antiquis neceſſitudinibus.

Ce n'eſt pas qu'on ne ſoit auſſi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenus depuis par des bienfaits, & à qui nous devons une reconnoiſſance éternelle;

mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La Nature m'a fait votre Doyen, & l'Académie vous a fait le nôtre. Permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une Tragédie qui serait moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi, que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours pour nos amusemens de campagne; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, & qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essaier encore si on pouvait faire réussir en France une Tragédie profane qui ne fût pas fondée sur une intrigue d'amour; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreste, dans d'autres pièces, & ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le Libraire Valade, qui est sans doute un de vos beaux-esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce, selon l'usage, l'a embelli de vers composés ou par lui ou par ses amis, & a imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être.

Ce n'eſt point la Tragédie de Valade que j'ai l'honneur de vous dédier; c'eſt la mienne, en dépit de l'Envie.

Cette Envie, comme vous ſavez, eſt l'âme du monde. Elle établit ſon trône pour un jour ou deux dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, & s'en retourne bien vîte à la Cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le ſavez, vous le digne diſciple du Maréchal de Villars, dans la plus brillante & la plus noble de toutes les carrières : vous vîtes ce héros qui ſauva la France, qui ſçut ſi bien faire la guerre & la paix, ne jouir de ſa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât ſon ſiècle, pour qu'un nouveau ſiècle lui rendît pleinement juſtice. On lui reprochait juſqu'a ſes prétendues richeſſes, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces tems-là. Mais ceux qui étaient ſi baſſement jaloux de ſa fortune, n'oſaient pas, dans le fond de leur cœur, envier ſa gloire, & baiſſaient les yeux devant lui.

Quand ſon ſucceſſeur vengeait la France

& l'Eſpagne dans l'iſle de Minorque, l'Envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre Général à ſa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'eſt ni au Général, ni au plus aimable des Français que je m'adreſſe ici; je ne parle qu'à mon Doyen. Comme il ſait le grec auſſi-bien que moi, je lui citerai d'abord Héſiode, qui dans l'*erga kai imerai*, connu de tous les courtiſans, dit en termes formels:

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phthonei, kai aeïdon aeïdo.

Le potier eſt ennemi du potier, le maçon du maçon; le gueux même porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace diſait plus noblement à Auguſte:

..... diram qui contudit hydram,
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'Envie qu'en mourant.

Boileau dit à Racine:

Sitôt que d'Apollon un Génie inſpiré
Trouve, loin du vulgaire, un chemin ignoré;

En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent;
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'Injustice & l'Envie;
Faire au poids du bon-sens peser tous ses écrits;
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Tout cela est d'un ancien usage; & cette étiquette subsistera longtems. Vous savez que je commentai Corneille il y a quelques années par une détestable envie; & que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos générosités, à l'exemple du Roi, était fait pour accabler ce qui restait de la famille & du nom de ce grand-homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que l'Abbé d'Aubignac, prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une Pratique du théâtre, & une Tragédie, appellait Corneille *Mascarille*, & le traitait comme le plus méprisable des hommes. Il se mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la Littérature.

Les ci-devant soi-disant Jésuites accusèrent Racine de cabaler pour le Jansénisme, & le

firent mourir de chagrin. Aujourd'hui, si un homme réussit un peu pour quelque tems, ses rivaux, ou ceux qui prétendent l'être, disent d'abord que c'est une mode qui passera comme les pantins & les convulsions: ensuite ils prétendent qu'il n'est qu'un plagiaire: enfin ils soupçonnent qu'il est athée. Ils en avertissent les porteurs de chaises de Versailles, afin qu'ils le disent à leurs pratiques, & que la chose revienne à quelque homme bien zélé, bien morne & bien méchant, qui en fera son profit.

Les calomnies pleuvent sur quiconque réussit. Les gens de Lettres sont assez comme M. Chicaneau & Mme la Comtesse de Pimbèche.

Qu'est-ce qu'on vous a fait? --- On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la République des Lettres un petit canton où cabalera *Le Pauvre Diable* (a) avec ses semblables. Mais aussi, Monseigneur, il se trouvera toujours en France des âmes nobles & éclairées, qui sauront rendre justice aux talens; qui pardonneront aux fautes inséparables de l'Hu-

(a) Voyez la petite Pièce intitulée *Le Pauvre Diable*.

manité; qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien, qu'au neveu de leur principal Fondateur? C'eſt un devoir attaché à votre nom. C'eſt à vous de maintenir la pureté de notre langue qui ſe corrompt tous les jours; c'eſt à vous de ramener la belle Littérature & le bon goût, dont nous avons vu les reſtes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable Philoſophie, également éloignée de l'irréligion & du fanatiſme. Quelles autres mains que les vôtres ſont faites pour porter au trône les fleurs & les fruits du génie Français, & pour en écarter la Calomnie qui s'en rapproche toujours, quoique toujours chaſſée! A quel autre qu'à vous les Académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux & dans leurs afflictions? Et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition eſt aſſouvie, & où les vains plaiſirs ont diſparu comme un ſonge, d'être dans un loiſir honorable le père de vos confrères! L'âme du grand Armand s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie Françaiſe.

Après avoir fait Œdipe & les Loix de Minos, à près de soixante années l'un de l'autre, & après avoir été calomnié & persécuté pendant ces soixante ans, sans en faire que rire, je sors presque octogénaire, (c'est-à-dire beaucoup trop tard) d'une carrière épineuse, dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop long-tems.

Je souhaite que la Scène Française, élevée, dans le grand siècle de Louis XIV, au-dessus du théâtre d'Athènes & de ceux de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés; & qu'elle acquierre les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont pas ne s'ameutent point pour le faire tomber, pour l'écrâser dans sa chûte, & pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes; ces insectes & ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je ſouhaite que la Calomnie ne députe point quelques-uns de ſes ſerpens à la Cour, pour perdre ce génie naiſſant, en cas que la Cour, par hazard, entende parler de ſes talens.

Puiſſent les Tragédies n'être déſormais ni une longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques, appellé par les Anglais *Show*, & par nous *la rareté*, *la curioſité* !

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour comme un amour de comédie, dans le goût de Térence, avec déclaration, jalouſie, rupture, & racommodement !

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des aventures incroyables & des ſentimens monſtrueux, exprimés en vers plus monſtrueux encore, & remplis de maximes dignes de Cartouche & de ſon ſtyle.

Que, dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands Maîtres, on n'aille pas emprunter des hâillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux & bien faits : mérite abſolument néceſſaire ſans lequel la poëſie n'eſt jamais qu'un monſtre : mérite auquel preſque aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble & difficile.

Que Faxhal & les Comédiens de bois ne faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* & *Iphigénie*.

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, pavés par les Rois Très-Chrétiens, par les Empereurs, par tous les Princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la Bulle *In Cœnâ Domini*, ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'oſe eſpérer que la Nation ne ſera pas toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés & des talens. Mais tout étant devenu

lieu-commun ; tout étant problématique, à force d'être discuté ; l'extrême abondance & la satieté ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand siècle ; le dégoût du Public succédant à cette ardeur qui nous animait du tems des grands-hommes ; la multitude des Journaux & des Brochures & des Dictionnaires satyriques occupant le loisir de ceux qui pourraient s'instruire dans quelques bons livres utiles, il est fort à craindre que le goût ne reste chez un petit nombre d'esprits éclairés, & que les arts ne tombent chez la Nation.

C'est ce qui arriva aux Grecs après Démosthène, Sophocle & Euripide. Ce fut le sort des Romains après Cicéron, Virgile & Horace ; ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux & qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talens qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, & qui sont remplacés par d'autres éphémères. On est accablé sous le nombre infini de livres faits avec d'autres livres. Et dans ces nouveaux livres

inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infâmes, vomies par la bassesse contre le mérite.

La Tragédie, la Comédie, le Poëme épique, la Musique, sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts : mais, que le grand Artiste est rare !

L'écrivain le plus méprisable, & le plus bas peut dire son avis sur trois siècles, sans en connoître aucun, & calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains, qu'il connaît encore moins : on le souffre, parce qu'on l'oublie. On laisse tranquilement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands-hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider, dans un Caffé, du destin des États. Mais si, dans cette fange, un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces réflexions ; je les soumets à votre jugement & à celui de l'Académie, dont j'espère que vous serez long-tems l'ornement & le Doyen.

Recevez avec votre bonté ordinaire ce témoignage du reſpectueux & tendre attachement d'un vieillard plus ſenſible à votre bienveillance, qu'aux maladies dont ſes derniers jours ſont tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, Roi de Crète.
MÉRIONE, } Archontes.
DICTIME, }
PHARÈS, Grand Sacrificateur.
AZÉMON, } Guerriers de Cydonie.
DATAME, }
ASTÉRIE, Captive.
UN HÉRAULT.
Pluſieurs Guerriers Cydoniens.
Suite, &c.

La Scène eſt à Gortine, Ville de Crète.

LES LOIX DE MINOS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente les portiques d'un Temple, des Tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUoi! toujours, cher ami, ces Archontes, ces Grands,
Feront parler les loix pour agir en tyrans!

Minos, qui fut cruel, a régné sans partage ;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, & nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang ; je règne & l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours.
Si je l'avais proscrite, elle aurait leur secours.
Tel est l'esprit des Grands: depuis que la naissance
A cessé de donner la suprême puissance,
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on veut partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager (1).

DICTIME.

Ce trône a ses périls ; je les connais sans doute ;
Je les ai vus de près ; je sais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idomenée, il mourut exilé,
(2) En pleurant sur un fils par lui-même immolé.
Par le sang de ce fils il crut plaire à la Crète.
Mais comment subjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconstant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il est entouré ?
Ses flots sont élevés, mais c'est contre le trône ;
Une sombre tempête en tout tems l'environne.
Le sort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens & vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conseils, les autres par les armes ;
Vos jours toujours troublés sont entourés d'alarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'est souvent le destin,
Leurs pénibles travaux se succèdent sans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,

Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas, à votre exemple, attendri tous les cœurs
Que ce saint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait justifié cet usage exécrable;
C'est-là ce qui m'étonne; & cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu? ces guerriers sous les armes blanchis,
Vieux superstitieux aux meurtres endurcis,
Destructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène (3).
Ils redoutaient Calchas. Ils tremblent, à mes yeux,
Sous un Calchas nouveau plus implacable qu'eux.
Tel est l'aveuglement dont la Grèce est frappée:
Elle est encor barbare (4), & de son sang trempée;
A des Dieux destructeurs elle offre ses enfans:
Ses fables sont nos loix, ses Dieux sont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire
D'illustres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des Héros, mais injustes, cruels,
Insolens dans le crime, & tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras,
S'il le faut soutenir par des assassinats.
Je suis né trop sensible; & mon âme attendrie
Se soulève aux dangers de la jeune Astérie.
J'admire son courage, & je plains sa beauté.
Ami, je crains les Dieux; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur suprême justice,
Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans,
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de tems
Racheter leurs captifs, & sur-tout cette fille,
Que le sort des combats arrache à sa famille.
On peut traiter encore; & peut-être qu'un jour
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos Grecs sont bien trompés; je les vois glorieux
De cultiver les arts & d'inventer des Dieux.
Cruellement séduits par leur propre imposture,
Ils ont trouvé des arts & perdu la nature.
(5) Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels & sans trône, errans & vagabonds,
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles.
La nature est leur règle, & nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les Archontes & moi, selon nos loix antiques,
Donnerons audience à ces hommes rustiques.
Reçois-les. Et sur-tout qu'ils puissent ignorer
Les sacrés attentats qu'on ose préparer.
Je ne te cèle point combien mon âme émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Puis-je voir, sans frémir, ces sauvages guerriers
De ma famille entière insolens meurtriers?
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inspirent;
Mais ils offrent la paix, où tous mes vœux aspirent;

J'étoufferai la voix de mes reſſentimens :
Je vaincrai mes chagrins qui réſiſtaient au tems ;
Il en coûte à mon cœur ; tu connais ſa bleſſure ;
Ils vont renouveler ma perte & mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent ?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend ?
On vient. Puiſſent les Dieux que ma juſtice implore,
Ces Dieux trop mal ſervis, ces Dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux,
Une loi moins cruelle & moins indigne d'eux.

SCÈNE II.

TEUCER, DICTIME : *le Pontife* PHARÈS *avance avec les Sacrificateurs à ſa droite. Le Roi eſt à ſa gauche, accompagné des Archontes de la Crète.*

PHARÈS, *au Roi & aux Archontes.*

PRENEZ place, Seigneurs, au temple de Gortine (6) :
Adorez & vengez la puiſſance divine.

(*Ils montent ſur une Eſtrade, & s'aſſeyent dans le même ordre. Pharès continue.*)

Prêtres de Jupiter, organes de ſes loix,
Confidens de nos Dieux.... Et vous Roi des Crétois....
Vous, Archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux ſacrés du maître du tonnerre,

Voici le jour de sang, ce jour si solemnel,
Où je dois immoler aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
(7) De sept ans en sept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des Héros.
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Égée
La majesté des Dieux & la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
Nous vous avons choisi, quand par Idoménée
L'isle de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos loix l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux,
Ennemis de nos loix, & proscrits par nos Dieux,
Des repaires sanglans de leurs antres sauvages
Ont cent fois de la Crète infesté les rivages:
Toujours en vain punis, ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.
(*A Teucer.*)
Rempliſſez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrâsés mourantes dans vos bras,
Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes....
Exterminez, grands Dieux! tous ces peuples profânes,
Le vil sang d'une esclave, à nos autels versé,

Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est, du moins, un tribut que l'on doit à mon Temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'État, guerriers victorieux;
Favoris de la Gloire... & vous, prêtres des Dieux;
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,
J'ai perdu ma famille, & ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte, un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai, dans les champs d'honneur, immolé mes victimes;
Le meurtre & le carnage alors sont légitimes.
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'État, à mon cœur.
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère
Peut-il servir la Crète & consoler un père?
Plût aux Dieux que Minos, ce grand Législateur;
De notre République auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices.
L'homicide, en effet, rend-il les Dieux propices?
Avons-nous plus d'États, de trésors & d'amis,
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils?...
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troie.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, & non point aux autels.
Songez que de Calchas & de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie (8).
Ah! si pour nous venger le glaive est dans nos mains;
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.

Ne peut-on voir la Crète heureuſe & floriſſante
Que par l'aſſaſſinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon ſeront-ils plus ſoumis ?
Sans en être plus craints, nous ſerons plus haïs.
Au Souverain des Dieux rendons un autre hommage.
Méritons ſes bontés, mais par notre courage.
Vengeons-nous, combattons, qu'il ſeconde nos coups.
Et vous, prêtres des Dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils ſont inutiles.
Pour les eſprits altiers & les cœurs indociles.
La loi parle, il ſuffit. Vous n'êtes en effet
Que ſon premier organe & ſon premier ſujet.
C'eſt Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéiſſe ;
Et ce n'eſt pas à vous de juger ſa juſtice.
S'il daigna devant Troie accorder un pardon
Au ſang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grâce. Écoutez en ſilence
La voix de ſa juſtice ou bien de ſa clémence ;
Il commande à la terre, à la nature, au ſort,
Il tient entre ſes mains la naiſſance & la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite & vous preſſe ?
Nul de nous ne montra ces marques de faibleſſe
Pour le dernier objet qui fut ſacrifié.
Nous ne connaiſſons point cette fauſſe pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète,
Portez celui des Dieux dont je ſuis l'interprète.
Mais voici la victime.

(On amène Aſtérie couronnée de fleurs & enchaînée.)

SCÈNE III.

Les Personnages précédens, ASTÉRIE.

DICTIME.

A Son aspect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il est de barbarie !
Que ma triste raison gémit sur ma patrie !

PHARÈS.

Captive des Crétois remise entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes destins,
C'est à toi de parler, & de faire connaître
Quel est ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTÉRIE.

Je veux bien te répondre. Astérie est mon nom.
Ma mère est au tombeau ; le vieillard Azémon,
Mon digne & tendre père, a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma, fait passer son courage.
De rang, je n'en ai point. La fière égalité
Est notre heureux partage & fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie ?

ASTÉRIE.

Le Jupiter de Crète, aux yeux de ma patrie,

Eſt un fantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphêmes,
Eſt déja préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTÉRIE.

Je le ſais, de ma mort indigne & lâche auteur;
Je le ſais, inhumain; mais j'eſpère un vengeur.
Tous mes concitoyens ſont juſtes & terribles;
Tu les connais; tu ſais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton Dieu, par un aigle portés,
Ne te ſauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il exiſte, & s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre, (9)
Il ſaura bien ſur toi, monſtre de cruauté,
Venger ſon divin nom ſi long-tems inſulté.
Puiſſe tout l'appareil de ton infâme fête,
Tes couteaux, ton bucher, retomber ſur ta tête!
Puiſſe le temple horrible où mon ſang va couler,
Sur ma cendre, ſur toi, ſur les tiens s'écroûler!
Périſſe ta mémoire! & s'il faut qu'elle dure,
Qu'elle ſoit en horreur à toute la Nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteſte tes Dieux.
Voilà mes vœux, mon culte, & mes derniers adieux....
Et toi que l'on dit Roi, toi qui paſſes pour juſte,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguſte,
Et qui, du tribunal où les loix t'ont porté,
Sembles tourner ſur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon ſupplice?
Non, de mes aſſaſſins tu n'es pas le complice,

MÉRIONE, *Archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grâce, & votre autorité
Contre un usage antique, & par-tout respecté,
Opposerait, Seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!..

MÉRIONE.

Il faut du sang au peuple, & vous le connaissez.
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être;
Mais en Crère elle est sainte; & vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'État est chargé.
Tout pouvoir à sa borne, & cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare, il faut qu'on l'abolisse.

MÉRIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on vous vit abhorrer?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique:
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir.
Je suis moins roi que lui; mais je crois mieux valoir.
En un mot, à mes yeux votre offrande est un crime.
(*A Dictime.*)
Viens, suis-moi.

PHARÈS *se lève, les Sacrificateurs aussi, & descendent de l'Estrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez!...

SCÈNE IV.

Les Personnages précédens. UN HÉRAULT *arrive le caducée à la main. Le Roi, les Archontes, les Sacrificateurs sont debout.*

LE HÉRAULT.

DE Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, & s'y sont présentés.
De l'olivier sacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains rustiques.
Ils disent que leur chef est parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'est point de rançon, quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas
Que l'étendart de paix & celui du trépas
Étalent à nos yeux un coupable assemblage.

Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le tems de la clémence, & le tems des rigueurs.
C'est par-là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour....
Allez, qu'on la remène en cette même tour
Que je tiens sous ma garde, & dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée....
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTÉRIE.

Je te rends grâce, ô roi! si tu veux m'épargner.
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable;
Et, quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas! mais il faut que je meure;
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(*On l'emmène.*)

TEUCER.

Le conseil est rompu.... Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal-aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grâce,
Protéger la faiblesse, & réprimer l'audace.
Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider

Si j'ai droit à l'honneur d'oſer vous commander,
Et ſi j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie;
Servez-la. Mais ſur-tout, ſi vous craignez les Dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DICTIME, GARDES, DATAME & les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

Où ſont ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les faſſe approcher;... mais je les vois paraître.
Quel eſt celui de vous dont Datame eſt le nom?

DATAME.

C'eſt moi.

DICTIME.

Quel eſt celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermés dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougiſſons pas de propoſer la paix.
Je l'aime; je la veux, ſans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'inſtruiſit à vaincre, & qui me ſert de père,
S'eſt chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres ſurpris.

Nous venons les tirer d'un infâme eſclavage.
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Eſt-il ici?

DATAME.

Son âge
A retardé ſa courſe; & je puis en ſon nom
De la belle Aſtérie annoncer la rançon.
Du ſommet des rochers, qui diviſent les nues,
J'ai vôlé, j'ai franchi des routes inconnues:
Tandis que ce vieillard, qui nous ſuivra de près,
A percé les détours de nos vaſtes forêts;
Par le fardeau des ans ſa marche eſt ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Aſtérie?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton Roi ce qu'il peut préſenter:
Cydon ne produit rien qui puiſſe vous flatter.
Vous allez ravir l'or au ſein de la Colchide:
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté, que pouvons-nous offrir?

DICTIME.

Votre cœur, & vos bras dignes de nous ſervir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-tems nos adverſaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en Souverains.
Remettez, dès ce jour, Aſtérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel eſt ſon ſort?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie.
J'arrive; je demande Astérie à ton Roi,
A tes Dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre, ou périr avec elle.
Une Helène coupable, une illustre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement séduits:
Une cause plus juste ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon seul bien; réparez mon injure.
Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de vos cités en flammes
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes...
(*A Dictime.*)
Guerrier, qui que tu sois, c'est à toi de savoir
Ce que peut le courage armé du désespoir.
Tu nous connais: préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous savons réprimer cette audace indiscrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, & viens nous insulter.
Calme tes vains transports. Apprends, jeune Barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon Prince se déclare;
Qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser;
Qu'il punit à regret; qu'il sait récompenser;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère sur-tout la justice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel eſt donc ce Roi ?
S'il eſt grand, s'il eſt bon, que ne vient-il à moi ?
Que ne me parle-t-il ? ... La vertu perſuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'Ambaſſade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut ſe conformer aux loix des nations.

DATAME.

Eſt-ce ici ſon palais ?

DICTIME.

Non : ce vaſte édifice
Eſt le Temple, où des Dieux j'ai prié la juſtice
De détourner de nous les fléaux deſtructeurs,
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges,
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui ? Minos ; ce grand fourbe, & ce Roi ſi cruel ;
Lui, dont nous déteſtons & le trône & l'autel ;
Qui les teignit de ſang ; lui, dont la race impure,
(10) Par des amours affreux, étonna la Nature ;
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraſer,
Et qui donna des loix pour nous tyranniſer ;
Lui, qui du plus pur ſang, que votre Grèce honore,
Nourrit ſept ans ce monſtre appellé Minotaure ;
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos menſonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains ;
Et qui ne mérita, par ſes fureurs impies,

Que d'éternels tourmens sous les mains des Furies?...
Parle : est-ce là ton Sage, est-ce là ton Héros ?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos ?
O que la Renommée est injuste & trompeuse!
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse:
Ses loix & ses travaux sont par nous abhorrés.
On mépriſe en Cydon ce que vous adorez.
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'Impoſture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ſes abus, & les nôtres ſont grands;
Mais nous avons un Prince ennemi des Tyrans,
Ami de l'équité, dont les loix ſalutaires
Aboliront bientôt tant de loix ſanguinaires.
Prends confiance en lui. Sois sûr de ſes bienfaits,
Je jure par les Dieux...

DATAME.

Ne jure point; promets....
Promets-nous que ton Roi ſera juſte & ſincère;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père...
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre & rien à ſouhaiter.
La Nature pour nous fut aſſez bienfaiſante:
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, & la terre & les eaux:
Que nous faut-il de plus ? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faſtueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la Guerre, ſont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.

Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître,
Nous voulons des amis.... Méritez-vous de l'être?

DICTIME

Oui, Teucer en eſt digne; Oui, peut-être aujourd'hui,
En le connaiſſant mieux, vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous?

DICTIME.

Vous-même. Il eſt tems que nos haines finiſſent;
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniſſent:
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiſſe de mon Roi bleſſer la dignité;
(*A ſa ſuite.*)
Mais il l'eſtimera.... Vous; allez: qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare.
Qu'on traite avec reſpect ces guerriers généreux.
(*Ils ſortent.*)
Puiſſent tous les Crétois penſer un jour comme eux!
Que leur franchiſe eſt noble, ainſi que leur courage!
Le lion n'eſt point né pour ſouffrir l'eſclavage.
De pareils alliés ſont de mauvais ſujets;
Leur mâle liberté peut ſervir nos projets.
J'aime mieux leur audace & leur candeur hautaine
Que les loix de la Crète, & tous les arts d'Athène.

SCÈNE II.

TEUCER, DICTIME, GARDES.

TEUCER.

IL faut prendre un parti ; ma triſte nation
N'écoute que la voix de la ſédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi ſe déclare.
On affecte ce zèle implacable & barbare
Que toujours les méchans feignent de poſſéder,
A qui ſouvent les Rois ſont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeſte induſtrie
Crier de tous côtés, religion, patrie !
Tous prêts à m'accuſer d'avoir trahi l'État,
Si je m'oppoſe encore à cet aſſaſſinat.
Le nuage groſſit ; & je vois la tempête
Qui, ſans doute, à la fin tombera ſur ma tête.

DICTIME.

J'oſerais propoſer, dans ces extrémités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent ſubir ;
Mais, amis généreux, ils pourraient nous ſervir.
Il en eſt un ſur-tout, dont l'âme noble & fière
Connaît l'Humanité dans ſon audace altière :
Il a pris ſur les ſiens, égaux par la valeur,

Ce secret ascendant que se donne un grand cœur;
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure & sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces Grands, si puissans, si jaloux,
De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, & chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux:
Faisons mieux: gâgnons-les: c'est-là règner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut, sans doute, être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'État pour le mieux gouverner?
Je veux sauver les jours d'une jeune Barbare.
Du sang des citoyens serai-je moins avare?
Il le faut avouer: je suis bien malheureux!
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contre eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage?
Ah! je ne suis pas Roi, si je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc! contre les loix la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout. Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré-vous, cette loi détestable!
Il domine au Sénat! On ne veut désormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que soit son pouvoir, & l'orgueil qui l'anime;
Va, le cruel, du moins, n'aura point sa victime.

Va ; dans ces mêmes lieux profanés si long-tems,
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglans.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés,
(Car il faut les détruire, & j'en aurai la gloire ;)
Mon nom, respecté d'eux, vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, & c'est un triste sort...,
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtint-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense & domine en mon cœur... ;
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise...

(*Les Gardes sortent.*)

Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette Tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse, au nom des Dieux, ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits,
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, ASTÉRIE, GARDES.

ASTÉRIE.

QUe prétend-on de moi? Quelle rigueur nouvelle,
Après votre promesse, à la mort me rappelle?
Allume-t-on les feux qui m'étaient destinés?
O Roi! vous m'avez plainte, & vous m'abandonnez!

TEUCER.

Non. Je veille sur vous, & le ciel me seconde.

ASTÉRIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma prison profonde?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier séjour....
Malheureuse étrangère & respectable fille,
Que la guerre arracha du sein de sa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir... Oubliez nos autels...
Une escorte fidelle aura soin de vous suivre.
Vivez... Qui mieux que vous a mérité de vivre?

ASTÉRIE.

Ah, Seigneur! ah, mon Roi! je tombe à vos genoux.
Tout mon cœur qui m'échappe a vôlé devant vous.
Image des vrais Dieux, qu'ici l'on déshonore,

Recevez

Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous seul vous m'arrachez aux monstres infernaux,
Qui, me parlant en Dieux, n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juste horreur de servir sous un maître,
Esclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri...
Est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri,
Qui, près de son tombeau, vous regrette & vous pleure,
Pour venir vous reprendre, a quitté sa demeure ?

ASTÉRIE.

On le dit. J'ignorais au fond de ma prison
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

ASTÉRIE.

Datame ! lui, Seigneur ! que vous me confondez !
Il serait dans les mains du Sénat de la Crète,
Parmi mes assassins ?

TEUCER.

Dans votre âme inquiète
J'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?
Vous serait-il promis ? Est-ce un parent, un frère ?
Parlez, son amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

ASTÉRIE.

De quelle ombre de joie, hélas ! puis-je jouir ?

Qui vous porte à me tendre une main protectrice?
Quels Dieux en ma faveur ont parlé?

TEUCER.

La Juſtice.

ASTÉRIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi.
Seigneur, Datame m'aime, & Datame a ma foi.
Nos ſermens ſont communs, & ce nœud vénérable
Eſt plus ſacré pour nous, eſt plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos États
Pour aſſervir des cœurs qui ne ſe donnent pas.
Le mien n'eſt plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuſe en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches ſoldats, qui dans les champs de Mars
N'oſeraient ſur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans ſans défenſe,
Et devant vos autels ont trainé l'innocence;
Ce ſont-là les lauriers dont ils ſe ſont couverts.
Un Prêtre veut mon ſang, & j'étais dans ſes fers.

TEUCER.

Ses fers!... Ils ſont briſés, n'en ſoyez point en doute;
C'eſt pour lui qu'ils ſont faits. Et, ſi le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour au pied de cet autel,
Où ſa main veut ſur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas les Dieux vous ont ſauvée.
Il vous ſuivra bientôt. Rentrez. Que cette Tour,
De la captivité juſqu'ici le ſéjour,
Soit un rempart, du moins, contre la barbarie.
On vient. Ce ſerait peu d'aſſurer votre vie;

Et de tant d'attentats, de tant de cruauté,
Je dois venger mes Dieux, vous, & l'Humanité.

ASTÉRIE.

Je vous crois; & de vous je ne puis moins attendre.

SCÈNE IV.

TEUCER, DICTIME, MÉRIONE.

MÉRIONE.

SEigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MÉRIONE.

Les factions ne me gouvernent pas;
Et vous savez assez que, dans nos grands débats,
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, & nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter, d'une main courageuse,
Un torrent débordé dans sa course orageuse:
Il vous entraînera; je vous en avertis.
Pharès a pour sa cause un violent parti,
Et d'autant plus puissant contre le diadême,
Qu'il croit servir le Ciel, & vous venger vous-même.
« Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer,
» A son père arrachée, expira sous le fer;

» Et, du sang le plus vil indignement avare,
» Teucer dénaturé respecte une Barbare!..
» Lui seul est inhumain : seul, à la cruauté
» Dans son cœur insensible il joint l'impiété.
» Il veut parler en Roi, quand Jupiter ordonne :
» L'encer soir du Pontife offense sa couronne.
» Il outrage, à la fois, la Nature & le Ciel,
» Et contre tout l'Empire il se rend criminel... »
Il dit ; & vous, jugez si ces accens terribles
Retentiront long-tems sur ces âmes flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, & qu'il sçut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, & pensez-vous m'instruire?

MÉRIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MÉRIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER.

Épargnez-vous ce soin.
Je sais prendre, sans vous, conseil de ma justice.

MÉRIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
Tout Noble, dans notre isle, a le droit respecte (11),
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit!

MÉRIONE.

Notre pouvoir balance ainſi le vôtre,
Chacun de nos égaux eſt un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le ſais; tout Noble eſt tyran tour-à-tour.

MÉRIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public eſclavage.

MÉRIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un ſuffrage.

TEUCER.

La Diſcorde éternelle eſt la loi des Crétois.

MÉRIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès lors. Enfin, je la déteſte:
Soyez ſûr qu'à l'État elle ſera funeſte.

MÉRIONE.

Au moins, juſqu'à ce jour elle en fut le ſoutien;
Mais vous parlez en Prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige.
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MÉRIONE.

Vous pourriez haſarder, dans ces diſſenſions,
Des véritables droits pour des prétentions....
Conſultez mieux l'eſprit de notre République.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MÉRIONE.

Seigneur, entre elle & vous, marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la Nature, & pour l'honneur du trône.

MÉRIONE.

Nos loix...

TEUCER.

Laissez vos loix; elles me font horreur.
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MÉRIONE.

Proposez une loi plus humaine & plus sainte;
Mais ne l'imposez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs. Il faut persuader.
La prudence & le tems pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, & le brave me suive.
Il est tems que je règne & non pas que je vive.

MÉRIONE.

Règnez; mais redoutez les peuples & les Grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Être impunément juste, & vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître...
Et nous, allons, Dictime, assembler nos amis;
S'il en reste à des Rois insultés & trahis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

Pensent-ils m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale ?
Croit-on nous amollir ? Ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce Temple où Jupiter, avec tant de splendeur,
Est descendu, dit-on, du haut de l'Empyrée,
(12) N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée;
Et les fronts des béliers égorgés & sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure,
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris !

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes

On n'offre que du sang aux puissances célestes?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux Dieux qu'ils ont formés?
La Nature à ce point serait-elle égarée!

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée,
Qu'elle n'est plus la même, & qu'elle a corrompu
Ce doux présent des Dieux, l'instinct de la vertu.
C'est en nous qu'il réside; il soutient nos courages;
Nous n'avons point de Temple en nos déserts sauvages;
Mais nous servons le Ciel, & ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels & des assassinats.
Puissions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Astérie & partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié seule au glaive dérobés,
Esclave pour esclave; & quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'est aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils descendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos asyles,
Fuyons leurs Dieux, leurs mœurs & leurs bruyantes villes.
Ils sont cruels & vains, polis & sans pitié.
La Nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! sur tout de leurs mains reprenons Astérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie,
Sans lui rendre aujourd'hui son plus bel ornement?
Son père est attendu de moment en moment;
En vain je la demande au peuple de la Crète,

Aucun n'a satisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un seul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce silence & ces larmes ?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait sentir que, grâces à leurs loix,
Des hommes tels que nous n'approchent point les Rois:
Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone:
Qui peut donc avoir mis entre nous & leur trône
Cet immense intervalle, & ravir aux mortels
Leur dignité première & leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée;
Je voyais Astérie à son époux livrée;
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas;
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables,
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs. Astérie avec nous
Revôlait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir sans elle, & venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang & des monceaux de cendre?

SCÈNE II.

Les Perſonnages précédens, un CYDONIEN arrivant.

LE CYDONIEN.

AH! ſavez-vous le crime?...

DATAME.

O ciel! que me dis-tu?
Quel déſeſpoir eſt peint ſur ton front abattu?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Aſtérie...

DATAME.

Eh bien?...

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme Temple eſt prêt pour ſon ſupplice.

DATAME.

Pour Aſtérie!

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux ſéjour,
De je ne ſais quels Grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déja condamnée.
Ils appaiſent ainſi Jupiter offenſé.

DATAME.

Elle eſt morte !...

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt eſt prononcé:
On doit l'exécuter dans ce Temple barbare.
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, & qu'ils ont conſacré,
Son ſang, offert aux Dieux, va couler à leur gré;
Et dans un ordre auguſte ils livrent à la flâme
Ces reſtes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*Il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en eſt encore un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuiſſance
D'aſſouvir ſur eux tous notre juſte vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux ſacrés,
De noyer dans leur ſang ces monſtres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui ? moi ! je ne pourrais, ô ma chère Aſtérie,
Mourir ſur les bourreaux qui t'arrachent la vie !...
Je le pourrai ſans doute... O mes braves amis !
Montrez ces ſentimens que vous m'avez promis,
Périſſez avec moi. Marchons.

(*On entend un e voix d'une des tours.*)

Datame, arrête!

DATAME.

Ciel!... d'où part cette voix? quels Dieux ont fur ma tête
Fait retentir au loin les fons de ces accens?
Eſt-ce une illuſion qui vient troubler mes ſens?

La même voix.

Datame!

DATAME.

C'eſt la voix d'Aſtérie elle-même!...
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu ſuprême!
Ombre chère & terrible à mon cœur déſolé,
Eſt-ce du ſein des morts qu'Aſtérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe, ou, du fond de cette tour antique,
Sa voix faible & mourante à ſon amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là ſa tombe? Eſt-ce là ſa priſon?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une & l'autre?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible ſurpriſe eſt égale à la nôtre!

DATAME.

Des priſons! eſt-ce ainſi que ces adroits tyrans
Ont bâti, pour régner, les tombeaux des vivans!

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes & de machines?
Ne pourrons nous marcher ſur leurs vaſtes ruines?

DATAME, *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend?.. Astérie!..ah, grands Dieux!
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice;
Et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.

(*On voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le Roi Teucer lui avait donnée. Datame continue :*)

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut, en la vengeant, mourir sacrifiés.

SCÈNE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

Où pensez-vous aller, & qu'est-ce que vous faites?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cette esclave ils suivent donc les pas;
Qu'ils s'écartent sur-tout de ces autels horribles,
Dressés par la Vengeance à des Dieux inflexibles;
Qu'ils sortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux.
Ils nous détesteront; mais ils rendront justice
A la main qui dérobe Astérie au supplice.
Ils aimeront mon Roi dans leurs affreux déserts...

Mais de quels cris soudains retentissent les airs !
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour est funeste & fait pour les alarmes !
Ah ! nos mœurs & nos loix, & nos rites affreux
Ne pourraient nous donner que des jours malheureux!
Revôlons vers le Roi.

SCÈNE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime;
Demeure. Il n'est plus tems de sauver la victime.
Tous mes soins sont trahis; ma raison, ma bonté,
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des loix la triste barbarie,
Au sein de ses foyers je rendais Astérie.
L'Humanité plaintive, implorant mes secours,
Du fer déja levé défendait ses beaux jours.
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie.
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les sauvages mœurs ne s'adouciſſent pas;

Datame....

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence ?

TEUCER.

Il paîra de ſa tête une telle inſolence.
Lui s'attaquer à moi ! tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſûreté ;
Lorſque déja ma garde, à mon ordre attentive,
Allait loin de ce Temple enlever la captive !
Suivi de tous les ſiens il fond ſur mes ſoldats.
Quel eſt donc ce complot que je ne conçois pas ?
Étaient-ils contre moi tous deux d'intelligence ?
Était-ce là le prix qu'on dut à ma clémence ?
J'y cours ; le téméraire, en ſa fougue emporté,
Oſe lever ſur moi ſon bras enſanglanté.
Je le preſſe, il ſuccombe, il eſt pris avec elle.
Ils périront ; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je faiſais deux ingrats. Il eſt trop dangereux
De vouloir quelquefois ſauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche,
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun reſpect ne touche,
Et dont je dois ſur-tout à jamais me venger.
Où ma compaſſion m'allait-elle engager ?
Je trahiſſais mon ſang, je riſquais ma couronne,
Et pour qui ?

DICTIME.

Je me rends, & je les abandonne.
Si leur faute eſt commune, ils doivent l'expier,

S'ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret : mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majesté du trône,
Ces parvis tout sanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grâce, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche & m'intéresse :
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays.
Ces Sauvages humains sont mes vrais ennemis.
Oui, je réprouve encore une loi trop sévère ;
Mais il est des mortels dont le dur caractère,
Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
D'ailleurs, ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare & pour une étrangère ?
Ils ont voulu périr. C'en est fait... Mais, du moins,
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins !

SCÈNE V.

TEUCER, DICTIME, UN HÉRAULT.

TEUCER.

QUE font-ils devenus ?

LE HÉRAULT.

Leur fureur inouie
D'un trépas mérité sera bientôt suivie ;
Tout le peuple, à grands cris, presse leur châtiment :
Le Sénat indigné s'assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte,
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas ?

LE HÉRAULT.

Rien ne peut la sauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras.
Ma pitié me trompait sur cette infortunée.
Ils ont fait, malgré moi, leur noire destinée...
L'arrêt est-il porté ?

LE HÉRAULT.

Seigneur, on doit d'abord

Livrer sur nos autels Astérie à la mort.
Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice.
On réserve Datame aux horreurs du supplice.
On ne veut point, sans vous, juger son attentat;
Et la seule Astérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains & ma bonté frivole.
Revôlons aux combats: c'est mon premier devoir.
C'est-là qu'est ma grandeur, c'est-là qu'est mon pouvoir;
Mon autorité faible est ici désarmée.
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

LE HÉRAULT.

Le père d'Astérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs, arrive à pas pesans,
Se soutenant à peine, & d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici, pour sa fille innocente,
Une juste rançon dont il peut se flatter
Que votre cœur humain pourra se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes!
Ce vieillard a choisi des momens bien funestes.
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté?
Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

LE HÉRAULT.

Il a, si je l'en crois, des présens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ſes yeux
Du ſang qu'on va verſer le ſpectacle odieux.

LE HÉRAULT.

Il inſiſte; il nous dit qu'au bout de ſa carrière
Ses yeux ſe fermeraient ſans peine à la lumière,
S'il pouvait à vos pieds ſe jetter un moment.
Il demandait Datame avec empreſſement.

TEUCER.

Malheureux!

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à ſa vieilleſſe
Ce vain ſoulagement qu'exige ſa faibleſſe.

TEUCER.

Ah! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouſe & ma fille expirer dans mes bras,
Les conſolations dans ce moment terrible
Ne deſcendirent point dans mon âme ſenſible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes ſujets,
Et de civiliſer l'agreſte Cydonie.
Du Ciel, qui conduit tout, la ſageſſe infinie
Réſerve, je le vois, pour de plus heureux tems,
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la ſageſſe (13);

Et la nuit des erreurs eſt encor ſur la Grèce....

Que je vous porte envie, ô Rois trop fortunés,
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez!
Rien ne peut captiver votre main bienfaiſante;
Vous n'avez qu'à parler, & la terre eſt contente.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Vieillard AZÉMON, *accompagné d'un Eſclave qui lui donne la main.*

AZÉMON.

QUoi ! nul ne vient à moi dans ces lieux ſolitaires !
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les Rois
Se montraient en tout tems à leurs heureux Crétois
Et daignaient raſſurer l'étranger en alarmes,
Ne laiſſent voir au loin que des ſoldats en armes.
Un ſilence profond règne ſur ces remparts;
Je laiſſe errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait, dans cette Cour ſanglante,
Précéder d'un vieillard la marche faible & lente,
Datame devant moi ne s'eſt point préſenté.
On n'offre aucun aſyle à ma caducité.
Il n'en eſt pas ainſi dans notre Cydonie;
Mais l'hoſpitalité loin des Cours eſt bannie.
O mes concitoyens ſimples & généreux,
Dont le cœur eſt ſenſible autant que valeureux,

Que pourrez-vous penſer, quand vous ſaurez l'outrage
Dont la fierté Crétoiſe a pu flétrir mon âge ?
Ah ! ſi le Roi ſavait ce qui m'amène ici,
Qu'il ſe repentirait de me traiter ainſi !
Une route pénible & la triſte vieilleſſe
De mes ſens fatigués accablent la faibleſſe.
(*Il s'aſſied.*)
Goûtons ſous ces Cyprès un moment de repos.
Le Ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCÈNE II.

AZÉMON ſur le devant ; TEUCER dans le fond, précédé du HÉRAULT.

AZÉMON, *au Hérault.*

Irai-je donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître ?

LE HÉRAULT.

Étranger malheureux ; je t'annonce mon Roi,
Il vient avec bonté ; parle, raſſûre-toi.

AZÉMON.

Va, puiſqu'à ma prière il daîgne condeſcendre,
Qu'il rende grâce aux Dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Eh bien ? que prétends-tu, vieillard infortuné ?
Quel démon deſtructeur, à ta perte obſtiné,
Te force à déſerter ton pays, ta famille,

Pour être ici témoin du malheur de ta fille ?

AZÉMON, *s'étant levé.*

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eſt point à plaindre; &, grâces à mon zèle,
Un heureux avenir ſe déploira pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que déſormais
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible. Une âme paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZÉMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin; tes yeux verront ſa mort.

AZÉMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène & qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bucher précipite tes pas.
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie;
Achève, en gémiſſant, les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle; &, tout Roi que je ſuis,
Les Dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis.
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.

Va, quiconque a vécu dut apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aſtérie eſt perdue.
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; & rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déja prêts à courir.

AZÉMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi; j'ai des gages certains
Qui toucheraient les cœurs de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te tranſporte!

AZÉMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois ſûr que ces tréſors, à tes yeux préſentés,
Ne mériteront pas d'en être rebutés.
Ceux qu'Achille reçut du Souverain de Troie,
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Ceſſe de t'abuſer; remporte tes préſens.
Puiſſent les Dieux plus doux conſoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai ſoin qu'on te guide.

SCÈNE III.

TEUCER, DICTIME, AZÉMON, LE HÉRAULT, GARDES.

DICTIME.

AH ! quittez les parvis de ce Temple homicide.
Seigneur, du sacrifice on fait tous les apprêts.
Ce spectacle est horrible, & la mort est trop près.
Le seul aspect des Rois, ailleurs si favorable,
Porte par-tout la vie, & fait grâce au coupable.
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort.
D'un barbare étranger on va trancher le sort :
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé ! Mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple, impatient de cette mort cruelle,
L'attend comme une fête auguste & solemnelle.
L'autel de Jupiter est orné de festons.
On y porte, à l'envi, son encens & ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette.
A ce lugubre son, qui trois fois se répète,
Sous le fer consacré la victime à genoux....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous.
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas ! je pleure encor ce vieillard vénérable.

Va, sur-tout, qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il est père; & je plains ce sacré caractère.

AZÉMON.

Je te plains encor plus;... & cependant j'espère.

TEUCER,

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZÉMON, *l'arrêtant.*

Avant de me quitter,
Écoute encore un mot. Tu vas donc présenter
D'Astérie à tes Dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes sanglantes
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a desespéré.
Il m'accable d'effroi; je le hais, je l'abhorre;
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenais soin de ses jours innocens:
Je rendais Astérie à ses tristes parens.
Je sens quelle est ta perte & ta douleur amère...
C'en est fait.

AZÉMON.

Tu voulais la remettre à son père?
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une cassette couverte de lames d'or.* Azémon *continue:*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des Dieux.

TEUCER.

Que vois-je ?

AZÉMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures,
Ils t'ont appartenu... Tu gémis & tu pleures!...
Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.
Tremble, malheureux Roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est tems que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille... Apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O ciel !

DICTIME.

O providence !

AZÉMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits, témoins de son destin ;

(*Il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer qui l'examine en tremblant.*)

Ce Pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,
T'enleva ton épouse, & qu'il la fit périr:
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit : elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta Cour somptueuse.

TEUCER, *s'écriant.*

Ma fille !

DICTIME.

Justes Dieux!

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah! mon libérateur !

Mon père! mon ami! mon seul consolateur!

AZÉMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée;
Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus;
Je te la rends. Les Dieux ne la demandent plus.

TEUCER, *à Dictime.*

Ma fille!...Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels momens!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel, & déja le Grand-Prêtre...
Gardes qui me suivez, secondez votre Roi...
(*On entend la trompette.*)
Ouvrez-vous, Temple horrible! (*) ah! qu'est-ce que je vois?
Ma fille!

PHARÈS.

Qu'elle meure!

TEUCER.

Arrête! qu'elle vive!

AZÉMON.

Astérie!

PHARÈS, *à Teucer.*

Oses-tu délivrer ma captive?

TEUCER.

Misérable! oses-tu lever ce bras cruel?...

(*) Il enfonce la porte, le Temple s'ouvre. On voit Pharès entouré de Sacrificateurs. Astérie est à genoux aux pieds de l'Autel. Elle se retourne vers Pharès en étendant la main & en le regardant avec horreur: & Pharès, le glaive à la main, est prêt à frapper.

Dieux! bénissez les mains qui brisent votre autel;
C'était l'autel du crime.

(*Il renverse l'autel & tout l'appareil du sacrifice.*)

PHARÉS.

Ah! ton audace impie,
Sacrilége Tyran, sera bientôt punie.

ASTÉRIE, *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable & vengeur
De mes jours malheureux a réuni la trame?
Ah! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame;
Étendez jusqu'à lui vos secours bienfaisans.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

O bienheureux momens!

TEUCER.

Vous esclave! ô mon sang! sang des Rois! fille chère!
Ma fille! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTÉRIE.

Qui! moi?

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands.
Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens.
Image de ta mère, à mes vieux ans rendue,
Joins ton âme étonnée à mon âme éperdue.

ASTÉRIE.

O mon Roi!

TEUCER.

Dis mon père... il n'est point d'autre nom.

ASTÉRIE.

Hélas ! eſt-il bien vrai, généreux Azémon ?

AZÉMON.

J'en atteſte les Dieux.

TEUCER.

Tout eſt connu.

ASTÉRIE.

Mon père !...

TEUCER, *à ſes Gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment proſpère...
Vous, écoutez.

ASTÉRIE.

O ciel ! ô deſtins inouis !
Oui, ſi je ſuis à vous, Datame eſt votre fils.
Je vois, je reconnais votre âme paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déja la faction cruelle,
Dans le fond de ce Temple, environner Pharès.
Déja de la vengeance ils font tous les apprêts:
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont, le fer dans les mains, inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il eſt, il paraît leur appui.
Eſt-ce là ce héros que j'ai vu devant Troie ?
Quelle fureur aveugle à mes yeux ſe déploie !
L'inflexible Pharès a-t-il dans tous les cœurs
Des poiſons de ſon âme allumé les ardeurs ?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuſer de fraude, d'impoſture.
Datame en ſa puiſſance, & de ſes fers chargé,

A reçu ſon arrêt, & doit être égorgé.

ASTÉRIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de ſes crimes.

TEUCER.

Va, ni lui, ni ſes Dieux n'auront plus de victimes.
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquile, il frapperait votre fille en vos bras;
Et le peuple à genoux, témoin de ſon ſupplice,
Des Dieux, dans ſon trépas, bénirait la juſtice.

TEUCER.

Quand il ſaura quel ſang ſa main voulut verſer,
Le barbare, crois-moi, n'oſera m'offenſer.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère.
Je ferai reſpecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas, dans ces émotions,
Que l'orgueil de Pharès s'abaiſſe à vous complaire.
Il atteſte les loix, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de ſa vie. Et j'aurais de ma main,
Dans ce Temple, à l'autel immolé l'inhumain,
Si le reſpect des Dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le ſanctuaire;
Mais tu verras qu'enfin je ſais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en ſera puni,
Dût, ſous l'autel ſanglant, tomber mon trône en cendre.
(*A Aſtérie.*)
Je cours y donner ordre, & vous pouvez m'attendre.

ASTÉRIE.

Seigneur!... sauvez Datame,... approuvez notre amour.
Mon sort est en tout tems de vous devoir le jour.

TEUCER, *au Héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère.
Veille sur elle.

AZÉMON.

O Roi! ce n'est qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis...

(*Teucer sort avec Dictime & ses Gardes.*)

O toi, Divinité qui régis la Nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on ose nommer Temple, & qu'avec tant d'horreur
Du sang des nations on souille en ton honneur!
C'est en ces lieux de mort, en ce repaire infâme
Qu'on allait immoler Astérie & Datame!
Providence éternelle, as-tu veillé sur eux,
Leur as tu préparé des destins moins affreux?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore (14);
Dans nos bois, dans nos champs je te vois, je t'adore;
Ton Temple est, comme toi, dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à sacrifier;
C'est toi qui donne tout. Ciel! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas, j'avais unie!

ASTÉRIE.

S'il nous faut périr tous, si tel est notre sort,
Nous savons, vous & moi, comme on brave la mort.
Vous me l'avez appris; vous gouvernez mon âme;
Et je mourrai, du moins, entre vous & Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

TEUCER, AZÉMON, MÉRIONE, LE HÉRAULT, Suite.

TEUCER, *au Héraut.*

ALlez, dites leur bien que dans leur arrogance,
Trop long-tems pour faibleſſe ils ont pris ma clémence;
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé;
Que cet autel affreux, par mes mains renverſé,
Eſt mon plus digne exploit & mon plus grand trophée;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon,
Ne diſtilera plus les flots de ſon poiſon.
Il faut changer de loix, il faut avoir un maître...
(*Le Héraut ſort.*)
(*A Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous qui, toujours douteux entre Pharès & moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre Roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?

Ce Roi dont vous osez vous montrer si jaloux,
Pour vaincre & pour régner, n'a pas besoin de vous.
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi tirez enfin l'épée.
Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre, ou marcher sous votre Souverain.

MÉRIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes trésors & mon sang.
Mais si vous abusez de ce suprême rang,
Pour fouler à vos pieds les loix de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père & Monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper, malgré nous, un empire absolu,
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des Dieux, & les Grands, & moi-même.
Des vils Cydoniens vous osez vous servir,
Pour opprimer la Crète & pour nous asservir.
Mais, de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'État l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'État est dans moi.... Fier & perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi:
Courez à vos tyrans.

MÉRIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espère
Vous punir tous ensemble. Oui, marchez, téméraire;

Oui, combattez sous eux; je n'en suis point jaloux,
Je les mépriſe assez pour les joindre avec vous.

(*Mérione sort.*)

(*A Azémon.*)

Et toi, cher étranger, toi, dont l'âme héroïque
M'a forcé, malgré moi, d'aimer ta République,
Toi, sans qui j'eusse été dans ma triste grandeur,
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi, par qui je suis père, attends sous ces ombrages,
Ou le comble, ou la fin de mes sanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*Il sort.*)

AZÉMON.

Ah! tu deviens mon Roi... Rendez-moi, justes Dieux;
Avec mes premiers ans la force de le suivre!
Que ce héros triomphe, ou je cesse de vivre.
Datame & tous les siens, dans ces lieux rassemblés,
N'y seraient-ils venus que pour être immolés?
Que devient Astérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verser des larmes paternelles.

SCÈNE II.

ASTÉRIE, AZÉMON, GARDES.

ASTÉRIE.

Ciel! où porter mes pas, & quel sera mon sort?

AZÉMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.

Ma fille !... de ce nom mon amitié t'appelle ;
Digne sang d'un vrai Roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le Temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés.
Tremble.

ASTÉRIE.

Qui ? moi trembler ! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.
Le Roi, Datame & vous, vous êtes en danger,
C'est moi seule, c'est moi qui dois le partager.

AZÉMON.

Ton père le défend.

ASTÉRIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZÉMON.

Sans armes & sans force, hélas ! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir :
Va, nous ne pouvons rien.

ASTÉRIE, *voulant sortir.*

Ne puis-je pas mourir ?

AZÉMON, *se mettant au devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTÉRIE.

Cette mort que j'ai vue,
Sans doute était horrible à mon âme abattue,
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime & tombais sans honneur.
La mort avec Datame est, du moins, généreuse ;

La gloire adoucira ma destinée affreuse :
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux ;
Et, quand la main des Dieux me donne un Roi pour père,
Quand je connais mon sang, faut-il qu'il dégénère ?
Les plaintes, les regrets & les pleurs sont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus ;
Et, s'il en est besoin, raffermissez mon âme.
J'ai honte de pleurer sans secourir Datame.

SCÈNE III.

Les Personnages précédens, DATAME.

DATAME.

IL apporte à tes pieds sa joie & sa douleur.

ASTÉRIE.

Que dis-tu ?

AZÉMON.

Quoi, mon fils ?

ASTÉRIE.

Teucer n'est pas vainqueur !

DATAME.

Il l'est, n'en doutez pas ; je suis le seul à plaindre.

ASTÉRIE.

Vous vivez tous les deux. Qu'aurais-je encore à craindre ?

O ciel ! ô providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces Dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre, en ce jour mémorable,
Des tyrans de l'État le parti redoutable,
Les Archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui, trahiſſant ſon père, a cru ſervir ſes Dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que, ſur nos rivages,
Les ſifflemens des vents appellent les orages;
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contre eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde
Où, cachés aux rayons du grand aſtre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers,
Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,
Ainſi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs geniſſes,
Dont le ſang, diſent-ils, plaît à leurs Dieux propices.
Il nous arme à l'inſtant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots, dont ma main tant de fois
Moiſſonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ſes Crétois une foule craintive
Fuit, & laiſſe un champ libre au héros que je ſers.
La foudre eſt moins rapide en traverſant les airs.
Il vôle à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abbat à ſes pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui, le glaive en main,
Couraient pour le venger, l'accompagnent ſoudain.
Je les vois ſous mes coups roulans dans la pouſſière.
Tout couvert de leur ſang, je vôle au ſanctuaire,

A cette enceinte horrible & si chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les déteſtables loix
Avaient proſcrit ta tête en holocauſte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte,
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verſer ton ſang ſous les coups d'un bourreau,
Ce bourreau ſacrilége était Pharès lui-même;
Il conſervait encor l'autorité ſuprême
Qu'un délire ſacré lui donna ſi long-tems
Sur les ſerfs odieux de ce Temple habitans.
Ils l'entouraient en foule, ardens à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre;
Et pouſſant juſqu'au ciel des hûrlemens affreux.
Je les écarte tous, je vôle au milieu d'eux,
Je l'atteins, je le perce, il tombe & je m'écrie:
Barbare, je t'immole à ma chere Aſtérie.
De ma juſte vengeance, & d'amour tranſporté,
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté;
Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les ſiens étonnés de leur crime,
Sont tombés en ſilence, & ſaiſis de terreur,
Le front dans la pouſſière, aux pieds de leur vainqueur.

AZÉMON.

Mon fils! je meurs content.

ASTÉRIE.

O nouvelle patrie!
Ce jour eſt donc pour moi le plus beau de ma vie!
Cher amant, cher époux!

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi:
Mais ce jour de ta gloire eſt horrible pour moi.

ASTÉRIE.

Eſt-il quelque danger que mon amant redoute?
Non, Datame eſt heureux.

DATAME.

Je l'euſſe été ſans doute,
Lorſque dans nos forêts, & parmi nos égaux,
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux,
Sur cent autres guerriers, la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma perſévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaiſir s'honorer de mon nom.
Tu le ſais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflâma pour elle.

AZÉMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTÉRIE.

Tes exploits, mon eſtime, & tes nouveaux bienfaits,
Seraient-ils un obſtacle au ſuccès de ta flâme?
Qui, dans le monde entier, peut m'ôter à Datame?

DATAME.

Au ſortir du combat, à ton père, à ton Roi,
J'ai demandé ta main, j'ai reclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible ſervice,
Mais comme un bien ſacré, fondé ſur la juſtice,
Un bien qui m'appartient, puiſque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts & d'ennemis,

Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTÉRIE.

Eh bien ! est-il en Crète une âme assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour ?

DATAME.

Ceux qu'on appelle Grands dans cette étrange Cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne...
S'ils osaient devant moi...

AZÉMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTÉRIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des Rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTÉRIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une Princesse
Ne peut favoriser qu'un Prince de la Grèce.
Voilà leurs loix, leurs mœurs.

ASTÉRIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuses loix qu'on vante avec étude,

La première en ces lieux ſerait l'ingratitude !...
La loi qui m'immolait à leurs Dieux en fureur,
Ne fut pas plus injuſte, & n'eut pas moins d'horreur.
Je reſpecte mon père, & je me ſens peut-être
Digne du ſang des Rois où j'ai puiſé mon être.
Je l'aime ; il m'a deux fois ici donné le jour.
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour,
Que, s'il tentait la foi que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des Rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame & mes déſerts.
Datame eſt mon ſeul bien dans ce vaſte univers.
Je foulerais aux pieds trône, ſceptre, couronne.
Datame eſt plus qu'un Roi.

SCÈNE IV.

Les Perſonnages précédens, TEUCER, MÉRIONE enchaîné, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

TON père te le donne,
Il eſt à toi. Nos loix ſe taiſent devant lui.

ASTÉRIE.

Ah ! vous ſeul êtes juſte.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui.

Oui, je détruis en tout l'antique barbarie.
Commençons tous les trois une nouvelle vie.
Qu'Azémon ſoit témoin de vos nœuds éternels;
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce Temple aux fureurs de la flâme:
(*On voit le Temple en feu, & une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)
Pour mon digne héritier reconnaiſſez Datame.
Reconnaiſſez ma fille & ſervez-nous tous trois
Sous de plus juſtes Dieux, ſous de plus ſaintes loix.
(*A Aſtérie.*)
Le peuple, en apprenant de qui vous êtes née,
En déteſtant la loi qui vous a condamnée,
Éperdu, conſterné, rentre dans ſon devoir,
Abandonne à ſon Prince un ſuprême pouvoir. (15)
(*A Mérione.*)
Vis, mais pour me ſervir, ſuperbe Mérione;
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale & l'envie avaient pu t'éblouir;
Et ton ſeul châtiment ſera de m'obéir...
Braves Cydoniens, goûtez des jours proſpères:
Libres, ainſi que moi, ne ſoyez que mes frères:
Aimez les loix, les arts; ils vous rendront heureux....
Honte du genre humain, ſacrifices affreux,
Périſſe pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conſerve l'hiſtoire....
Nobles, ſoyez ſoumis & gardez vos honneurs...
Prêtres, & Grands, & peuple, adouciſſez vos mœurs,
Servez Dieu déſormais dans un plus digne Temple,
Et que la Grèce inſtruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu ſur la terre! ô grand-homme! ô grand Roi!
Règne, règne à jamais ſur mon peuple & ſur moi.
Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle;
Mais j'adore Aſtérie, & me crois digne d'elle.

Fin du cinquième & dernier acte.

NOTES.

(1) *Ils n'ont choisi des Rois que pour les outrager.*

Il ne faut pas s'imaginer qu'il y eût en Grèce un seul Roi despotique. La tyrannie Asiatique était en horreur: ils étaient les premiers Magistrats, comme encore aujourd'hui vers le septentrion nous voyons plusieurs Monarques assujettis aux loix de leur République. On trouve une grande preuve de cette vérité dans l'Œdipe de Sophocle; quand Œdipe en colère contre Créon crie, *Thèbes*, Créon dit, *Thèbes; il m'est permis, comme à vous de crier* Thèbes, Thèbes. Et il ajoute, *qu'il serait bien fâché d'être Roi; que sa condition est beaucoup meilleure que celle d'un Monarque; qu'il est plus libre & plus heureux.* Vous verrez les mêmes sentimens dans l'Électre d'Euripide, dans les Suppliantes, & dans presque toutes les Tragédies Grecques. Leurs auteurs étaient les interprètes des opinions & des mœurs de toute la nation.

(2) *En pleurant sur un fils par lui-même immolé.*

Le parricide consacré d'Idoménée en Crète, n'est pas le premier exemple de ces sacrifices abominables qui ont souillé autrefois presque toute la terre. Voyez les notes suivantes.

(3) *Ont vu d'un œil tranquile égorger Polixène.*

Les Poëtes & les Historiens disent qu'on immola Polixène aux mânes d'Achille, & Homère décrit le divin Achille sacrifiant de sa main douze citoyens Troyens aux mânes de Patrocle. C'est à-peu-près

l'hiſtoire des premiers Barbares que nous avons trouvés dans l'Amérique ſeptentrionale. Il paraît par tout ce qu'on nous raconte des anciens tems de la Grèce, que ſes habitans n'étaient que des ſauvages ſuperſtitieux & ſanguinaires, chez leſquels il y eut quelques *Bardes* qui chantèrent des Dieux ridicules & des guerriers très-groſſiers, vivans de rapine. Mais ces *Bardes* étalèrent des images frappantes & ſublimes, qui ſubjuguent toujours l'imagination.

(4) *Elle eſt encor barbare.*

Il faut bien que les peuples d'Occident, à commencer par les Grecs, fuſſent des barbares du tems de la guerre de Troie. Euripide, dans un fragment qui nous eſt reſté de la Tragédie des Crétois, dit que dans leur iſle les Prêtres mangeaient de la chair crue aux fêtes nocturnes de Bacchus. On ſait d'ailleurs que dans pluſieurs de ces antiques Orgies, Bacchus était ſurnommé mangeur de chair crue.

Mais ce n'était pas ſeulement dans l'uſage de cette nourriture que conſiſtait alors la barbarie grecque. Il ne faut qu'ouvrir les Poëmes d'Homère pour voir combien les mœurs étaient féroces.

C'eſt d'abord un grand Roi qui refuſe avec outrage de rendre à un prêtre ſa fille, dont ce prêtre apportait la rançon; c'eſt Achille qui traite ce Roi de lâche & de chien. Diomède bleſſe Vénus & Mars qui revenaient d'Éthiopie, où ils avaient ſoupé avec tous les Dieux. Jupiter qui a déja pendu ſa femme une fois, la menace de la pendre encore. Agamemnon dit aux Grecs aſſemblés, que *Jupiter machine contre lui la plus noire des perfidies.* Si les Dieux ſont perfides, que doivent être les hommes?

Et que dirons-nous de la généroſité d'Achille envers Hector? Achille invulnérable, à qui les Dieux ont fait une armure défenſive très-inutile; Achille

secondé par Minerve, dont Platon fit depuis le *Logos* divin, le Verbe; Achille qui ne tue Hector que parce que la Sageſſe, fille de Jupiter, le *Logos*, a trompé ce héros par le plus infâme menſonge, & par le plus abominable preſtige; Achille enfin, ayant tué ſi aiſément, pour tout exploit, le pieux Hector, ce Prince mourant prie ſon vainqueur de rendre ſon corps ſanglant à ſes parens: Achille lui répond, *je voudrais te hacher par morceaux & te manger tout crud.* Cela pourrait juſtifier les prêtres Crétois, s'ils n'étaient pas faits pour ſervir d'exemple.

Achille ne s'en tient pas-là; il perce les talons d'Hector, y paſſe une lânière, & le traîne ainſi par les pieds dans la campagne. Homère ne dormait pas quand il chantait ces exploits de Cannibales; il avait la fièvre chaude; & les Grecs étaient atteints de la rage.

Voilà pourtant ce qu'on eſt convenu d'admirer de l'Euphrate au mont Atlas, parce que ces horreurs abſurdes furent célébrées dans une langue harmonieuſe, qui devint la langue univerſelle.

(5) *Ces durs Cydoniens.*

La petite province de Cydon eſt au nord de l'iſle de Crète. Elle défendit long-tems ſa liberté, & fut enfin aſſujettie par les Crétois, qui le furent enſuite à leur tour par les Romains, par les Empereurs Grecs, par les Sarrazins, par les Croiſés, par les Vénitiens, par les Turcs. Mais par qui les Turcs le ſeront-ils?

(6) *Le Temple de Gortine.*

La ville de Gortine était la capitale de la Crète, où l'on avait élevé le fameux Temple de Jupiter.

(7) *De sept ans en sept ans.*

Le but de cette Tragédie est de prouver qu'il faut abolir une loi, quand elle est injuste.

L'Histoire ancienne, c'est-à-dire la Fable, a dit, depuis long-tems, que ce grand Législateur, Minos, propre fils de Jupiter, & tant loué par le divin Platon, avait institué des sacrifices de sang humain.

Ce bon & sage Législateur immolait tous les ans sept jeunes Athéniens : du moins Virgile le dit :

In foribus lethum Androgeo tùm pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum septena quotannis
Corpora natorum.

Ce qui est aujourd'hui moins rare qu'un tel sacrifice, c'est qu'il y a vingt opinions différentes de nos profonds Scholiastes sur le nombre des victimes & sur le tems où elles étaient sacrifiées au monstre prétendu, connu sous le nom de Minotaure, monstre qui était évidemment le petit-fils du sage Minos.

Quel qu'ait été le fondement de cette fable, il est très-vraisemblable qu'on immolait des hommes en Crète, comme dans tant d'autres contrées. Sanchoniaton, cité par Eusèbe (*a*), prétend que cet acte de religion fut institué de tems immémorial. Ce Sanchoniaton vivait long-tems avant l'époque où l'on place Moyse, & huit-cents ans après Thaut, l'un des Législateurs de l'Égypte, dont les Grecs firent depuis le premier Mercure.

Voici les paroles de Sanchoniaton, traduites par Philon de Biblos, rapportées par Eusèbe.

« Chez les Anciens, dans les grandes calamités, » les chefs de l'État achetaient le salut du peuple en

(*a*) Préparation Évangélique. Livre premier.

» immolant

» immolant aux Dieux vengeurs les plus chers de » leurs enfans. Ilous (ou Chronos selon les Grecs, » ou Saturne que les Phéniciens appellent Israel, & » qui fut depuis placé dans le ciel) sacrifia ainsi son » propre fils dans un grand danger où se trouvait la » République. Ce fils s'appellait Jeüd: il l'avait eu » d'une fille nommée Annobret; & ce nom de Jeüd » signifie en Phénicien, *premier-né* ».

Telle est la première offrande à l'Être éternel, dont la mémoire soit restée parmi les hommes; & cette première offrande est un parricide.

Il est difficile de savoir précisément si les Brachmanes avaient cette coutume avant les peuples de Phénicie & de Syrie; mais il est malheureusement certain que, dans l'Inde, ces sacrifices sont de la plus haute antiquité, & qu'ils n'y sont pas encore abolis de nos jours, malgré les efforts des Mahométans.

Les Anglais, les Hollandais, les Français qui ont déserté leur pays pour aller commercer & s'égorger dans ces beaux climats, ont vu très-souvent de jeunes veuves, riches & belles, se précipiter par dévotion sur le bûcher de leurs maris, en repoussant leurs enfans qui leur tendaient les bras, & qui les conjuraient de vivre pour eux. C'est ce que la femme de l'Amiral Rousset vit, il n'y a pas long-tems, sur les bords du Gange. *Tantùm religio potuit suadere malorum!*

Les Égyptiens ne manquaient pas de jetter, en cérémonie, une fille dans le Nil, quand ils craignaient que ce fleuve ne parvînt pas à la hauteur nécessaire.

Cette horrible coutume dura jusqu'au règne de Ptolémée Lagus; elle est probablement aussi ancienne que leur religion & leurs temples. Nous ne citons pas ces coutumes de l'Antiquité pour faire parade d'une science vaine; mais c'est en gémissant de voir que les superstitions les plus barbares semblent un

instinct de la nature humaine, & qu'il faut un effort de raison pour les abolir.

Lycaon & Tantale servant aux Dieux leurs enfans en ragoût, étaient deux pères superstitieux, qui commirent un parricide par piété. Il est beau aux Mythologistes d'avoir imaginé que les Dieux punirent ce crime, au lieu d'agréer cette offrande.

S'il y a quelque fait avéré dans l'Histoire ancienne, c'est la coutume de la petite nation connue depuis en Palestine sous le nom de Juifs. Ce peuple, qui emprunta le langage, les rites & les usages de ses voisins, non-seulement immola ses ennemis aux différentes Divinités qu'il adora, jusqu'à la transmigration de Babylone, mais il immola ses enfans mêmes. Quand une nation avoue qu'elle a été très-long-tems coupable de ces abominations, il n'y a pas moyen de disputer contre elle; il faut la croire.

Outre le sacrifice de Jephté, qui est assez connu, les Juifs avouent qu'ils brûlaient leurs fils & leurs filles en l'honneur de leur Dieu Moloc dans la vallée de Tophet. Moloc signifie, à la lettre, le Seigneur : *ædificaverunt excelsa in Tophet, quæ est in valle filiorum Hennon, ut incenderent filios suos & filias suas igne* (*a*). « Ils ont bâti des hauts lieux en Tophet, qui est dans » la vallée des enfans d'Hennon, pour y mettre en » cendre leurs fils & leurs filles par le feu ».

Si les Juifs jettaient souvent leurs enfans dans le feu pour plaire à la Divinité, ils nous apprennent aussi qu'ils les faisaient mourir quelquefois dans l'eau. Ils leur écrâsaient la tête à coups de pierre au bord des ruisseaux (*b*) : « Vous immolez aux Dieux vos enfans » dans des torrens sous des pierres ».

Il s'est élevé une grande dispute entre les Savans sur le premier sacrifice de trente-deux filles, offert au

(*a*) Jérémie, Chap. VIII, V. 13.
(*b*) Isaïe, Chap. XLVII.

Dieu Adonaï, après la bataille gâgnée par la Horde Juive sur la Horde Madianite dans le petit désert de Madian Arabe, sous le commandement d'Éléazar, du tems de Moyse. On ne sait pas positivement en quelle année.

Le livre sacré, intitulé (*a*) *les Nombres*, nous dit que les Juifs ayant tué dans le combat tous les mâles de la Horde Madianite, & cinq Rois de cette Horde avec un Prophète; & Moyse leur ayant ordonné, après la bataille, de tuer toutes les femmes, toutes les veuves, & tous les enfans à la mammelle, on partagea ensuite le butin, qui était de *quarante-mille neuf-cents livres en or*, à compter le *sicle* à six francs de notre monnoie d'aujourd'hui: plus, six-cent soixante & quinze mille brebis, soixante & douze mille bœufs, soixante & un mille ânes, trente-deux mille filles vierges, le tout étant le reste des dépouilles; & les vainqueurs étant au nombre de douze-mille, dont il n'y en eut pas un de tué.

Or du butin partagé entre tous les Juifs, il y eut trente-deux filles pour la part du Seigneur.

Plusieurs Commentateurs ont jugé que cette part du Seigneur fut un holocauste, un sacrifice de ces trente-deux filles, puisqu'on ne peut dire qu'on les voua aux autels, attendu qu'il n'y eut jamais de religieuses chez les Juifs; & que, s'il y avait eu des vierges consacrées en Israël, on n'aurait pas pris des Madianites pour le service de l'autel: car il est clair que ces Madianites étaient impurs, puisqu'ils n'étaient pas Juifs. On a donc conclu que ces trente-deux filles avaient été immolées. C'est un point d'Histoire que nous laissons aux doctes à discuter.

Ils ont prétendu aussi que le massacre de tout ce qui était en vie dans Jéricho fut un véritable sacrifice.

(*a*) Nombres, Chap. XXX.

Car ce fut un anathême, un vœu, une offrande; & tout se fit avec la plus grande solemnité. Après sept processions augustes autour de la ville pendant sept jours, on fit sept fois le tour de la ville, les Lévites portant l'Arche-d'alliance, & devant l'Arche, sept autres prêtres sonnant du cornet. A la septième procession de ce septième jour, les murs de Jéricho tombèrent d'eux-mêmes. Les Juifs immolèrent tout dans cette cité, vieillards, enfans, femmes, filles, animaux de toute espèce, comme il est dit dans l'histoire de Josué.

Le massacre du Roi Agag fut inconteſtablement un sacrifice, puisqu'il fut immolé par le prêtre Samuel, qui le dépeça en morceaux avec un couperet, malgré la promesse & la foi du Roi Saül, qui l'avait reçu à rançon comme son prisonnier de guerre.

Vous verrez dans l'Essai sur l'Histoire de l'esprit & des mœurs des nations, les preuves que les Gaulois & les Teutons, ces Teutons dont Tacite fait semblant d'aimer tant les mœurs honnêtes, faisaient de ces exécrables sacrifices aussi communément qu'ils couraient au pillage, & qu'ils s'enivraient de mauvaise bierre.

La détestable superstition de sacrifier des victimes humaines semble être si naturelle aux peuples sauvages, qu'au rapport de Procope, un certain Théodebert, petit-fils de Clovis, & Roi du pays Messin, immola des hommes pour avoir un heureux succès dans une course qu'il fit en Lombardie pour la piller. Il ne manquait que des Bardes Tudesques pour chanter de tels exploits.

Ces sacrifices du Roi Messin étaient probablement un reste de l'ancienne superstition des Francs, ses ancêtres. Nous ne savons que trop à quel point cette execrable coutume avait prévalu chez les anciens *Welches* que nous appelons *Gaulois*; c'était-là cette

simplicité, cette bonne-foi, cette naïveté Gauloise que nous avons tant vantée. C'était le bon tems, quand des *Druïdes*, ayant pour Temples des forêts, brûlaient les enfans de leurs concitoyens dans des statues d'osier, plus hideuses que ces Druïdes mêmes.

Les Sauvages des bords du Rhin avaient aussi des espèces de *Druïdesses*, des Sorcières sacrées dont la dévotion consistait à égorger solemnellement de petits garçons & de petites filles dans de grands bassins de pierre, dont quelques-uns subsistent encore, & que le Professeur Schœflin a dessinés dans son *Alzatia illustrata*. Ce sont-là les monumens de cette partie du monde: ce sont-là nos antiquités. Les Phidias, les Praxiteles, les Scopas, les Mirons en ont laissé de différentes.

Jules César ayant conquis tous ces pays sauvages, voulut les civiliser. Il défendit aux Druïdes ces actes de dévotion, sous peine d'être brûlés eux-mêmes, & fit abattre les forêts où ces homicides religieux avaient été commis. Mais ces prêtres persistèrent dans leurs rites. Ils immolèrent en secret des enfans, disant qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; que César n'était grand Pontife qu'à Rome; que la Religion Druïdique était la seule véritable, & qu'il n'y avait point de salut sans brûler de petites filles dans de l'osier, ou sans les égorger dans de grandes cuves.

Nos sauvages ancêtres ayant laissé dans nos climats la mémoire de ces coutumes, l'Inquisition n'eut pas de peine à les renouveler. Les bûchers qu'elle alluma, furent de véritables sacrifices. Les cérémonies les plus augustes de la Religion, processions, autels, bénédictions, encens, prières, hymnes chantées à grand-chœur, tout y fut employé; & ces hymnes étaient les propres cantiques de ces mêmes infortunés, que nous appelons nos pères & nos maîtres.

Ce sacrifice n'avait nul rapport à la Jurisprudence

humaine. Car assurément ce n'était pas un crime contre la société de manger, dans sa maison, les portes bien fermées, d'un agneau cuit avec des laitues amères, le 14 de la Lune de Mars. Il est clair qu'en cela on ne fait de mal à personne. Mais on péchait contre Dieu, qui avait aboli cette ancienne cérémonie par l'organe de ses nouveaux Ministres.

On voulait donc venger Dieu, en brûlant ces Juifs entre un autel & une chaire de vérité, dressés exprès dans la place publique. L'Espagne bénira, dans les siècles à venir, celui qui a émoussé le couteau sacré & sacrilége de l'Inquisition. Un tems viendra enfin où l'Espagne aura peine à croire que l'Inquisition ait existé.

Plusieurs Moralistes ont regardé la mort de Jean Hus & de Jérôme de Prague comme le plus pompeux sacrifice qu'on ait jamais fait sur la terre. Les deux victimes furent conduites au bûcher solemnel par un Électeur Palatin, & par un Électeur de Brandebourg : quatre-vingts Princes ou Seigneurs de l'Empire y assistèrent. L'Empereur Sigismond brillait au milieu d'eux, *comme le Soleil au milieu des astres*, selon l'expression d'un savant Prélat Allemand. Des Cardinaux, vêtus de longues robes traînantes, teintes en pourpre, rebrassées d'hermine, couverts d'un immense chapeau aussi de pourpre, auquel pendaient quinze houpes d'or, siégeaient sur la même ligne que l'Empereur, au-dessus de tous les Princes. Une foule d'Évêques & d'Abbés étaient au-dessous, ayant sur leurs têtes de hautes mîtres étincelantes de pierres précieuses. Quatre-cents Docteurs, sur un banc plus bas, tenaient des livres à la main : vis-à-vis on voyait vingt-sept Ambassadeurs de toutes les Couronnes de l'Europe, avec tout leur cortége. Seize-mille Gentilshommes remplissaient les gradins hors de rang, destinés pour les curieux.

Dans l'arène de ce vaste cirque étaient placés cinq

cents joueurs d'inſtrumens qui ſe faiſaient entendre alternativement avec la pſalmodie. Dix-huit-mille Prêtres de tous les pays de l'Europe écoutaient cette harmonie ; & ſept-cent-dix-huit courtiſannes, magnifiquement parées, entre-mêlées avec eux, (quelques Auteurs diſent dix-huit-cents,) compoſaient le plus beau ſpectacle que l'eſprit humain ait jamais imaginé.

Ce fut dans cette auguſte aſſemblée qu'on brûla *Jean* & *Jérome* en l'honneur du même Jéſus-Chriſt qui ramenait la brebis égarée ſur ſes épaules. Et les flâmes, en s'élevant, dit un Auteur du tems, allèrent réjouir le Ciel Empyrée.

Il faut avouer, après un tel ſpectacle, que, lorſque le Picard *Jean Chauvin* offrit le ſacrifice de l'Eſpagnol Michel Servet, dans une pile de fagots verds, c'était donner les marionettes après l'Opéra.

Tous ceux qui ont immolé ainſi d'autres hommes, pour avoir eu des opinions contraires aux leurs, n'ont pu certainement les ſacrifier qu'à Dieu. Que Polyeucte & Néarque, animés d'un zèle indiſcret, aillent troubler une fête qu'on célèbre pour la proſpérité de l'Empereur; qu'ils briſent les autels, les ſtatues, dont les débris écraſent les femmes & les enfans, ils ne ſont coupables qu'envers les hommes qu'ils ont pu tuer; & quand on les condamne à mort, ce n'eſt qu'un acte de juſtice humaine. Mais quand il ne s'agit que de punir des dogmes erronnés, des propoſitions mal-ſonnantes, c'eſt un véritable ſacrifice à la Divinité.

On pourrait encore regarder comme un ſacrifice notre S. Barthélemi (dont nous célébrons l'anniverſaire dans cette année centenaire 1772), s'il y avait eu plus d'ordre & plus de dignité dans l'exécution.

Ne fut-ce pas un vrai ſacrifice que la mort d'Anne Dubourg, Prêtre & Conſeiller au Parlement, également reſpecté dans ces deux miniſtères? N'a-t-on pas

vu d'autres barbaries plus atroces, qui soulèveront long-tems les esprits attentifs & les cœurs sensibles dans l'Europe entière ? N'a-t-on pas vu dévouer à une mort affreuse, & à la torture, plus cruelle que la mort, deux enfans qui ne méritaient qu'une correction paternelle ? Si ceux qui ont commis cette atrocité ont des enfans ; s'ils ont eu le loisir de réfléchir sur cette horreur ; si les reproches qui ont frappé leurs oreilles de toutes parts ont pu amollir leurs cœurs, peut-être verseront-ils quelques larmes en lisant cet écrit. Mais aussi n'est-il pas juste que les auteurs de cet horrible assassinat public, soient à jamais en exécration au genre humain ?

(8) ..... *N'accepta point le sang d'Iphigénie.*

Plusieurs anciens Auteurs assûrent qu'Iphigénie fut en effet sacrifiée : d'autres imaginèrent la fable de Diane & de la biche. Il est encore plus vraisemblable que dans ces tems barbares un père ait sacrifié sa fille, qu'il ne l'est qu'une Déesse, nommée Diane, ait enlevé cette victime, & mis une biche à sa place ; mais cette fable prévalut : elle eut cours dans toute l'Asie comme dans la Grèce, & servit de modèle à d'autres fables.

(9) *S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre.*

Les Crétois disaient Minos fils de Dieu, comme les Thébains disaient Bacchus & Hercule fils de Dieu, comme les Argiens le disaient de Castor & de Pollux, les Romains de Romulus, comme enfin les Tartares l'ont dit de Gengis-kan, comme toute la Fable l'a chanté de tant de Héros & de Législateurs, ou de gens qui ont passé pour tels.

Les Doctes ont examiné sérieusement si Jupiter, le maître des Dieux & le père de Minos, était né

véritablement en Crète ; si ce Jupiter avait été enterré à Gortis, ou Gortine ou Cortine.

C'eſt dommage que Jupiter ſoit un nom latin. Les Doctes ont prétendu encore que ce nom latin venait de Jovis, dont on avait fait Jovis pater, Jov piter, Jupiter, & que ce Jov venait de Jeova, ou Hiao, ancien nom de Dieu en Syrie, en Égypte, en Phénicie.

Ceux qu'on appelle Théologiens, dit Cicéron, comptent trois Jupiter, deux d'Arcadie & un de Crète. *Principio Joves tres numerant ii qui Theologi appellantur* (*a*).

Il eſt à remarquer que tous les peuples qui ont admis ce Jupiter, ce *Jov*, l'ont tous armé du Tonnerre. Ce fut l'attribut réſervé au Souverain des Dieux en Aſie, en Grèce, à Rome ; non pas en Égypte, parce qu'il n'y tonne preſque jamais. La Théologie dont parle Cicéron, ne fut pas établie par les Philoſophes. Celui qui a dit :

Primus in orbe Deos fecit timor, ardica cælo
Fulmina cùm caderent.

n'a pas eu tort. Il y a bien plus de gens qui craignent, qu'il n'y en a qui raiſonnent & qui aiment. S'ils avaient raiſonné, ils auraient conçu que Dieu, l'Auteur de la Nature, envoie la roſée comme le tonnerre & la grêle ; qu'il a fait des loix ſuivant leſquelles le tems eſt ſerein dans un canton, tandis qu'il eſt orageux dans un autre, & que ce n'eſt point du tout par mauvaiſe humeur qu'il fait tomber la foudre à Babylone, tandis qu'il ne la lance jamais ſur Memphis. La réſignation aux ordres éternels & immuables de la Providence univerſelle, eſt une vertu ; mais l'idée qu'un homme frappé du tonnerre eſt puni par les Dieux, n'eſt qu'une puſillanimité ridicule.

(*a*) *De naturâ Deorum*, Liv. 3.

(10) *Par des amours affreux étonna la Nature.*

Non-seulement Platon & Aristote attestent que Minos, ce Lieutenant de police des Enfers, autorisa l'amour des garçons; mais les aventures de ses deux filles ne supposent pas qu'elles eussent reçu une excellente éducation. N'admirez-vous pas les Scholiastes qui, pour sauver l'honneur de Pasiphaé, imaginèrent qu'elle avait été amoureuse d'un Gentilhomme Crétois, nommé Tauros, que Minos fit mettre à la Bastille de Crète, sous la garde de Dédale?

Mais n'admirez-vous pas davantage les Grecs, qui imaginèrent la fable de la vache d'airain ou de bois, dans laquelle Pasiphaé s'ajusta si bien, que le vrai taureau dont elle était folle y fut trompé?

Ce n'était pas assez de mouler cette vache, il fallait qu'elle fût en chaleur; ce qui était difficile. Quelques Commentateurs de cette fable abominable, ont osé dire que la Reine fit entrer d'abord une geniſſe amoureuse dans le creux de cette statue, & se mit ensuite à sa place. L'amour est ingénieux; mais voilà un bien exécrable emploi du génie. Il est vrai qu'à la honte, non pas de l'Humanité, mais d'une vile espèce d'hommes brute & dépravée, ces horreurs ont été trop communes, témoin le fameux *novimus & qui, te* de Virgile; témoin le boue qui eut les faveurs d'une belle Egyptienne de Mendès, lorsqu'Hérodote était en Egypte; témoin les loix Juives portées contre les hommes & les femmes qui s'accouplent avec les animaux, & qui ordonnent qu'on brûle l'homme & la bête; témoin la notoriété publique de ce qui se passe encore en Calabre; témoin l'avis nouvellement imprimé d'un bon Prêtre Luthérien de Livonie, qui exhorte les jeunes garçons de Livonie & d'Estonie à ne plus tant fréquenter les géniſſes, les ânesses, les brebis & les chèvres.

La grande difficulté eſt de ſavoir au juſte ſi ces conjonctions affreuſes ont jamais pu produire quelques monſtres. Le grand nombre des amateurs du merveilleux, qui prétendent avoir vu des fruits de ces accouplemens, & ſur-tout des ſinges avec les filles, n'eſt pas une raiſon invincible pour qu'on les admette; ce n'eſt pas non plus une raiſon abſolue de les rejetter. Nous ne connaiſſons pas aſſez tout ce que peut la Nature. Saint Jérôme rapporte des hiſtoires de Centaures & de Satyres dans ſon livre des Pères du déſert. Saint Auguſtin, dans ſon trente-troiſième ſermon à ſes frères du déſert, a vu des hommes ſans tête qui avaient deux gros yeux ſur leur poitrine, & d'autres qui n'avaient qu'un œil au milieu du front; mais il faudrait avoir une bonne atteſtation pour toute l'hiſtoire de Minos, de Paſiphaé, de Théſée, d'Ariane, de Dédale & d'Icare. On appelait autrefois eſprits-forts, ceux qui avaient quelques doutes ſur cette tradition.

On prétend qu'Euripide compoſa une Tragédie de Paſiphaé. Elle eſt, du moins, comptée parmi celles qui lui ſont attribuées, & qui ſont perdues. Le ſujet était un peu ſcabreux; mais quand on a lu Polyphème, on peut croire que Paſiphaé fut miſe ſur le théâtre.

(11) *Tout Noble dans notre iſle a le droit reſpectif, &c.*

C'eſt le *liberum veto* des Polonais; droit cher & fatal, qui a cauſé beaucoup plus de malheurs qu'il n'en a prévenu. C'était le droit des Tribuns de Rome; c'était le bouclier du peuple entre les mains de ſes Magiſtrats. Mais quand cette arme eſt entre les mains de quiconque entre dans une aſſemblée, elle peut devenir une arme offenſive trop dangereuſe, & faire périr toute une République. Comment a-t-on pu convenir qu'il ſuffirait d'un ivrogne pour arrêter les délibérations de cinq ou ſix-mille ſages, ſuppoſé qu'un

pareil nombre de ſages puiſſe exiſter. Le feu Roi de Pologne, Staniſlas Leckzinsky, dans ſon loiſir en Lorraine, écrivit ſouvent contre ce *liberum veto* & contre cette anarchie, dont il prévit les ſuites. Voici les paroles mémorables qu'on trouve dans ſon livre intitulé *la voix du Citoyen*, imprimé en 1749. « Notre » tour viendra ſans doute, où nous ſerons la proie » de quelque fameux Conquérant. Peut-être même » les Puiſſances voiſines s'accorderont-elles à partager » nos États » (page 19) : la prédiction vient de s'accomplir. Le démembrement de la Pologne eſt le châtiment de l'anarchie affreuſe dans laquelle un Roi ſage, humain, éclairé, pacifique, a été aſſaſſiné dans ſa Capitale, & n'a échappé à la mort que par un prodige. Il lui reſte un Royaume plus grand que la France, & qui pourra devenir un jour floriſſant, ſi on peut y détruire l'anarchie, comme elle vient d'être détruite dans la Suède, & ſi la liberté peut y ſubſiſter avec la Royauté.

(12) *N'eſt qu'un lieu de carnage.*

C'était à l'entrée du Temple qu'on tuait les victimes. Le ſanctuaire était réſervé pour les oracles, les conſultations & les autres ſimagrées. Les bœufs, les moutons, les chèvres étaient immolés dans le *Périptère*.

Ces Temples des anciens, excepté ceux de Vénus & de Flore, n'étaient, au fond, que des boucheries en colonnades. Les aromates qu'on y brûlait étaient abſolument néceſſaires pour diſſiper un peu la puanteur de ce carnage continuel. Mais quelque peine qu'on prît pour jetter au loin les reſtes des cadâvres, les boyaux, la fiente de tant d'animaux, pour laver le pavé couvert de ſang, de fiel, d'urine & de fange, il était bien difficile d'y parvenir.

L'Hiſtorien Flavian Joſephe dit qu'on immola deux-

cent-cinquante-mille victimes en deux heures de tems à la Pâque qui précéda la prise de Jérusalem. On sait combien ce Josephe était exagérateur ; quelles ridicules hyperboles il employa pour faire valoir sa misérable nation ; quelle profusion de prodiges impertinens il étala ; avec quel mépris ces mensonges furent reçus par les Romains ; comme il fut relancé par Appion, & comme il répondit par de nouvelles hyperboles à celles qu'on lui reprochait. On a remarqué qu'il aurait fallu plus de cinquante-mille Prêtres bouchers, pour examiner, pour tuer en cérémonie, pour dépecer, pour partager tant d'animaux. Cette exagération est inconcevable ; mais enfin il est certain que les victimes étaient nombreuses dans cette boucherie comme dans toutes les autres. L'usage de réserver les meilleurs morceaux pour les Prêtres était établi par toute la terre connue, excepté dans les Indes & dans les pays au de-là du Gange. C'est ce qui a fait dire à un célèbre Poëte Anglais :

The priests eat roat-beef, and the people stare.

Les prêtres font à table, & le sot peuple admire.

On ne voyait dans les Temples que des étaux, des broches, des grils, des couteaux de cuisine, des écumoires, de longues fourchettes de fer, des cuilliers ou cuillières-à-pot, de grandes jarres pour mettre la graisse & tout ce qui peut inspirer le dégoût & l'horreur. Rien ne contribuait plus à perpétuer cette dureté & cette atrocité de mœurs, qui porta enfin les hommes à sacrifier d'autres hommes, & jusqu'à leurs propres enfans. Mais les sacrifices de l'Inquisition dont nous avons tant parlé, ont été cent fois plus abominables. Nous avons substitué les bourreaux aux bouchers.

Au reste, de toutes les grosses masses appelées *Temples* en Égypte & à Babylone, & du fameux

Temple d'Éphèse, regardé comme la merveille des Temples, aucun ne peut être comparé en rien à Saint-Pierre de Rome, pas même à Saint-Paul de Londres, pas même à Sainte-Geneviève de Paris, que bâtit aujourd'hui M. Soufflot, & auquel il destine un dôme plus svelte que celui de Saint-Pierre, & d'un artifice admirable. Si les anciennes nations revenaient au monde, elles préféreraient sans doute les belles musiques de nos Églises à des boucheries, & les Sermons de Tillotson & de Massillon à des augures.

(13) *Le monde avec lenteur marche vers la sagesse.*

A ne juger que par les apparences, & suivant les faibles conjectures humaines, par quelle multitude épouvantable de siècles & de révolutions n'a-t-il pas fallu passer avant que nous eussions un langage tolérable, une nourriture facile, des vêtemens & des logemens commodes? Nous sommes d'hier, & l'Amérique est de ce matin.

Notre Occident n'a aucun monument antique. Et que sont ceux de la Syrie, de l'Égypte, des Indes, de la Chine? Toutes ces ruines se sont élevées sur d'autres ruines. Il est très vraisemblable que l'isle Atlantide (dont les isles Canaries sont des restes,) étant engloutie dans l'Océan, fit refluer les eaux vers la Grèce, & que vingt déluges locaux détruisirent tout, vingt fois, avant que nous existassions. Nous sommes des fourmis qu'on écrase sans cesse, & qui se renouvellent. Et pour que ces fourmis rebâtissent leur habitation, & pour qu'elles inventent quelque chose qui ressemble à une police & à une morale, que de siècles de barbarie! quelle province n'a pas ses sauvages!

Tout Philosophe peut dire,

In quâ scirlebat barbara terra fuit.

(14) *Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore.*

Plusieurs peuples furent long-tems sans Temples & sans autels, & sur-tout les peuples *Nomades*. Les petites Hordes errantes, qui n'avaient point encore de ville forte, portaient, de village en village, leurs Dieux dans des coffres sur des charrettes traînées par des bœufs, ou par des ânes, ou sur le dos des chameaux, ou sur les épaules des hommes. Quelquefois leur autel était une pierre, un arbre, une pique.

Les Iduméens, les peuples de l'Arabie-Pétrée, les Arabes du désert de Syrie, quelques Sabéens, portaient dans des cassettes les représentations grossières d'une étoile.

Les Juifs, très-long-tems avant de s'emparer de Jérusalem, eurent le malheur de porter sur une charrette l'idole du Dieu *Moloc*, & d'autres idoles dans le désert: *portatis tabernaculum Moloc vestri* (*a*), *& imaginem Idolorum vestrorum sidus Dei vestri, quæ fecistis vobis.*

Il est dit dans l'Histoire des *Juges*, qu'un Jonatham, fils de Gersom, fils aîné de Moyse, fut le Prêtre d'une idole portative, que la Tribu de Dan (*b*) avait dérobée à la Tribu d'Éphraïm.

Les petits peuples n'avaient donc que des Dieux de campagne (s'il est permis de se servir de ce mot); tandis que les grandes nations s'étaient signalées, depuis plusieurs siècles, par des Temples magnifiques. Hérodote vit l'ancien Temple de Tyr, qui était bâti douze-cents ans avant celui de Salomon. Les Temples d'Égypte étaient beaucoup plus anciens. Platon, qui voyagea long-tems dans ce pays, parle de leurs statues qui avaient dix-mille ans d'antiquité, ainsi que nous l'avons déja remarqué ailleurs, sans pouvoir trouver de raisons dans les livres profanes, ni pour le nier, ni pour le croire.

Voici les propres paroles de Platon, au second livre

(*a*) Amos, V. 26.

(*b*) Juges, Chap. XVIII.

des loix. « Si on veut y faire attention, on trouvera » en Égypte des ouvrages de peinture & de sculpture, faits depuis dix-mille ans, qui ne sont pas » moins beaux que ceux d'aujourd'hui, & qui furent » exécutés précisément suivant les mêmes règles ; » quand je dis dix-mille ans, ce n'est pas une façon » de parler, c'est dans la vérité la plus exacte ».

Ce passage de Platon, qui ne surprit personne en Grèce, ne doit point nous étonner aujourd'hui. On sait que l'Égypte a des monumens de sculpture & de peinture qui durent depuis plus de quatre-mille ans au moins. Et dans un climat si sec & si égal, ce qui a subsisté quarante siècles, en peut subsister cent, humainement parlant.

Les Chrétiens qui, dans les premiers tems, étaient des hommes simples, retirés de la foule, ennemis des richesses & du tumulte ; des espèces de Thérapeutes, d'Esséniens, de Caraïtes, de Brachmanes, (si on peut comparer le saint au profane) les Chrétiens, dis-je, n'eurent ni Temples, ni autels pendant plus de cent-quatre-vingts ans. Ils avaient en horreur l'eau lustrale, l'encens, les cierges, les processions, les habits pontificaux. Ils n'adoptèrent ces rites des nations, ne les épurèrent & ne les sanctifièrent qu'avec le tems. *Nous sommes par-tout, excepté dans les Temples*, dit Tertullien. Athénagore, Origène, Tatien, Théophile, déclarent qu'il ne faut point de Temples aux Chrétiens. Mais celui de tous qui en rend raison avec le plus d'énergie, est *Minutius Felix*, Écrivain du troisième siècle de notre ère vulgaire.

« *Putatis autem nos occultare quod colimus, si delu-* » *bra & aras non habemus ? Quod enim simulacrum Deo* » *fingam, cùm, si rectè existimes, sit Dei homo ipse simu-* » *lacrum ? Templum quod extruam, cùm totus hic mun-* » *dus ejus operè fabricatus eum capere non possit ; & cùm* » *homo latiùs maneam, intra unam ædiculam vim tantæ* » *majestatis includam ? Nonne meliùs in nostrâ dedican-*

» *dus estimente, in nostro imo consecrandus est pectore?*

« Pensez-vous que nous cachions l'objet de notre » culte pour n'avoir ni autel ni Temple? Quelle » image pourrions-nous faire de Dieu, puisqu'aux » yeux de la raison, l'homme est l'image de Dieu » même? Quel Temple lui élèverai-je, lorsque le » monde qu'il a construit ne peut le contenir? Com- » ment enfermerai-je la majesté de Dieu dans une » maison, quand j'y suis trop au large, moi qui ne » suis qu'un homme? Ne vaut-il pas mieux lui dédier » un Temple dans notre esprit, & le consacrer dans » le fond de notre cœur »?

Cela prouve que non-seulement nous n'avions alors aucun Temple, mais que nous n'en voulions point; & qu'en cachant aux Gentils nos cérémonies & nos prières, nous n'avions aucun objet de nos adorations à dérober à leurs yeux.

Les Chrétiens n'eurent donc des Temples que vers le commencement du règne de Dioclétien, ce Héros guerrier & philosophe qui les protégea dix-huit années entières; mais séduit enfin & devenu persécuteur. Il est probable qu'ils auraient pu obtenir, long-tems auparavant, du Sénat & des Empereurs, la permission d'ériger des Temples, comme les Juifs avaient celle de bâtir des Synagogues à Rome. Mais il est encore plus probable que les Juifs, qui payaient très-chèrement ce droit, empêchèrent les Chrétiens d'en jouir. Ils les regardaient comme des Dissidens, comme des frères dénaturés, comme des branches pourries de l'ancien tronc. Ils les persécutaient, les calomniaient avec une fureur implacable.

Aujourd'hui plusieurs sociétés Chrétiennes n'ont point de Temples; tels sont les primitifs nommés Quakres, les Anabaptistes, les Dunkards, les Piétistes, les Moraves & d'autres. Les primitifs même de Pensilvanie n'y ont point érigé de ces Temples superbes, qui ont fait dire à Juvénal,

Dicite, pontifices, in sancto quid facit aurum?

& qui ont fait dire à Boileau, avec plus de hardiesse & de sévérité :

Le Prélat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne sçut plus qu'abuser d'un ample revenu;
Et pour toute vertu, fit, au dos d'un carrosse,
A côté d'une mitre, armorier sa crosse.

Mais Boileau, en parlant ainsi, ne pensait qu'à quelques Prélats de son tems, ambitieux ou avares, ou persécuteurs. Il oubliait tant d'Évêques généreux, doux, modestes, indulgens, qui ont été les exemples de la terre.

Nous ne prétendons pas inférer de-là que l'Égypte, la Chaldée, la Perse, les Indes, aient cultivé les Arts depuis les milliers de siècles que tous ces peuples s'attribuent. Nous nous en rapportons à nos Livres sacrés, sur lesquels il ne nous est pas permis de former le moindre doute.

(15) *Un suprême pouvoir.*

On n'entend pas ici par suprême pouvoir cette autorité arbitraire, cette tyrannie que le jeune Gustave troisième, si digne de ce grand nom de Gustave, vient d'abjurer & de proscrire solemnellement en rétablissant la concorde, & en faisant régner les loix avec lui. On entend par suprême pouvoir, cette autorité raisonnable, fondée sur les loix mêmes & tempérée par elles; cette autorité juste & modérée, qui ne peut sacrifier la liberté & la vie d'un citoyen à la méchanceté d'un flatteur, qui se soumet elle-même à la justice, qui lie inséparablement l'intérêt de l'État à celui du Trône, qui fait d'un Royaume une grande famille gouvernée par un père. Celui qui donnerait une autre idée de la monarchie, serait coupable envers le genre-humain.

Fin des Notes des Loix de Minos.

VIE
DE MOLIÈRE,

Avec de petits ſommaires de ſes Pièces.

AVERTISSEMENT.

Cet Ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du Molière in-4°. *de l'édition de Paris ; on pria un homme très-connu de faire cette vie & ces courtes analyses, destinées à être placées au devant de chaque pièce ;* M. Roulier, *chargé alors du département de la Librairie, donna la préférence à un nommé* la Serre. *C'est de quoi on a plus d'un exemple : l'Ouvrage de l'infortuné rival de* la Serre *fut imprimé, très-mal-à-propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition de* Molière. *On nous a dit que quelques Curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle : nous la donnons, malgré la répugnance de l'Auteur, écrâsé par la Serre.*

VIE DE MOLIÈRE,

Avec de petits ſommaires de ſes Pièces.

LE goût de bien des Lecteurs pour les choſes frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, ſont cauſe que l'hiſtoire des hommes célebres eſt preſque toujours gâtée par des détails inutiles, des contes populaires auſſi faux qu'inſipides. On y ajoûte ſouvent des critiques injuſtes de leurs ouvrages. C'eſt ce qui eſt arrivé dans l'édition de *Racine*, faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueuil dans cette courte hiſtoire de la vie de *Molière*; on ne dira de ſa propre perſonne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être

rapporté ; & on ne hazardera, sur ses ouvrages, rien qui soit contraire aux sentimens du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des Halles. Son père, *Jean-Baptiste Poquelin*, Valet-de-chambre-Tapissier chez le Roi, Marchand Frippier, & *Anne Boutet* sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le Roi ; mais son génie l'appelait ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux-arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la Nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la Comédie, & qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se déve-

loppa; il preſſa ſon grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, & il arracha enfin le conſentement de ſon père, qui le mit dans une penſion, & l'envoya externe aux Jéſuites, avec la répugnance d'un Bourgeois qui croyait la fortune de ſon fils perdue, s'il étudiait.

Le jeune *Poquelin* fit au collége les progrès qu'on devait attendre de ſon empreſſement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y ſuivit le cours des claſſes d'*Armand de Bourbon*, premier Prince de *Conti*, qui depuis fut le protecteur des Lettres & de *Molière*.

Il y avait alors dans ce collége deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'était *Chapelle* & *Bernier*: celui-ci, connu par ſes voyages aux Indes; & l'autre, célèbre par quelques vers naturels & aiſés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un ſoin ſingulier de l'éducation du jeune *Chapelle*, ſon fils naturel; & pour lui donner de l'émulation, il faiſait étudier avec lui le jeune

Bernier, dont les parens étaient mal à leur aise. Au-lieu même de donner à son fils naturel un Précepteur ordinaire & pris au hazard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre *Gassendi* à se charger de l'instruire.

Gassendi, ayant démêlé de bonne heure le génie de *Poquelin*, l'associa aux études de *Chapelle* & de *Bernier*. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'*Épicure*, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'École, & n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous *Gassendi*. Au sortir du collége, il reçut de ce Philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du Roi. Il suivit *Louis XIII* dans Paris. Sa passion pour

la

la Comédie, qui l'avait déterminé à faire ſes études, ſe réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors: cette partie des Belles-Lettres, ſi mépriſée quand elle eſt médiocre, contribue à la gloire d'un État, quand elle eſt perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de Comédiens fixés à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville. Ils jouaient les pièces de *Hardy*, de *Monchrétien*, ou de *Balthazar Baro*. Ces Auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie & de l'aviliſſement, vers l'année 1630. Ses premières Comédies, qui étaient auſſi bonnes pour ſon ſiècle, qu'elles ſont mauvaiſes pour le nôtre, furent cauſe qu'une troupe de Comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la paſſion du Cardinal de *Richelieu* pour les ſpectacles mit le goût de la Comédie à la mode; & il y avait plus de ſociétés particulières qui repréſentaient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation ; ils jouaient au fauxbourg S.-Germain & au quartier S.-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres ; on l'appella *l'illustre théâtre*. On voit par une Tragédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur *l'illustre théâtre*.

Ce fut alors que *Poquelin*, sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois Comédien & Auteur, & de tirer de ses talens, de l'utilité & de la gloire.

On sait que, chez les Athéniens, les Auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, & qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grâce en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de *Molière*, & il ne fit, en changeant de nom, que suivre l'exemple des Comédiens d'Italie, & de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était *le Grand*, s'appellait *Belleville* dans la

Tragédie, & *Turlupin* dans la farce, d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Gueret* était connu dans les pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles ;* dans la farce il jouait toujours un certain rôle qu'on appellait *Gautier-Garguille*. De même *Arlequin* & *Scaramouche* n'étaient connus que sous ces noms de théâtre. Il y avait déjà eu un Comédien appellé *Molière*, Auteur de la Tragédie de *Polixène*.

Le nouveau *Molière* fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les guerres civiles en France : il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes Italiennes, dont il faisait de petites Comédies pour les provinces. Ces premiers essais, très-informes, tenaient plus du mauvais théâtre Italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maître d'École :* ouvrages

dont il ne reſte que le titre. Quelques curieux ont conſervé deux pièces de *Molière* dans ce genre ; l'une eſt le *Médecin volant*, & l'autre la *Jalouſie de Barbouille*. Elles ſont en proſe & écrites en entier. Il y a quelques phraſes & quelques incidens de la première, qui nous ſont conſervés dans le *Médecin malgré lui* ; & on trouve dans la *Jalouſie de Barbouille* un canevas, quoiqu'informe, du troiſième acte de *George Dandin*.

La première pièce régulière en cinq actes qu'il compoſa, fut l'*Étourdi*. Il repréſenta cette Comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de Comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de *Molière* parut.

Quelques Acteurs de cette ancienne troupe ſe joignirent à *Molière*, & il partit de Lyon pour les États de Languedoc, avec une troupe aſſez complette, compoſée principalement de deux frères nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un pâtiſſier de la rue S. Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le Prince de *Conti*, qui tenait les États

de Languedoc à Béziers, se souvint de *Molière* qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui *l'Étourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite pièce des Précieuses, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales. Mais il se trouva, depuis, que l'ouvrage pouvait corriger & la Cour & la Ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où *Corneille* fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le Prince de *Conti* voulut alors faire *Molière* son Secrétaire, & qu'heureusement pour la gloire du théâtre Français, *Molière* eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au Prince & au Comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en

1658. Le Prince de *Conti* lui donna accès auprès de Monsieur, frère unique du Roi *Louis XIV*; Monsieur le présenta au Roi & à la Reine-mère. Sa troupe & lui représentèrent la même année, devant leurs Majestés, la Tragédie de *Nicomède*, sur un théâtre élevé par ordre du Roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque tems des Comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces Comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. *Molière*, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, & prit la liberté de faire au Roi un discours, par lequel il remerciait Sa Majesté de son indulgence, & louait adroitement les Comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte, qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le Roi agréa l'offre de *Molière;* & l'on joua dans l'instant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems, l'usage a toujours

continué de donner de ces pièces d'un acte, ou de trois, après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de *Molière* de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent & partagèrent le théâtre du petit Bourbon avec les Comédiens Italiens, qui en étaient en poſſeſſion depuis quelques années.

La troupe de *Molière* jouait ſur ce théâtre les mardis, les jeudis & les ſamedis, & les Italiens les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait auſſi que trois fois la ſemaine, excepté lorſqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de *Molière* prit le titre de *la troupe de Monſieur*, qui était ſon protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la ſalle du Palais-Royal. Le Cardinal de *Richelieu* l'avait fait bâtir pour la repréſentation de *Mirame*, Tragédie, dans laquelle ce Miniſtre avait compoſé plus de cinq-cents vers. Cette ſalle eſt auſſi mal conſtruite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie; & je ſuis obligé de remarquer à cette occaſion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre ſup-

portable ; c'eſt une barbarie gothique, que les Italiens nous reprochent avec raiſon. Les bonnes pièces ſont en France, & les belles ſalles en Italie.

La troupe de *Molière* eut la jouiſſance de cette ſalle juſqu'à la mort de ſon chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'Opéra, quoique ce vaiſſeau ſoit moins propre encore pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, juſqu'à 1673, c'eſt-à-dire en quinze années de tems, il donna toutes ſes pièces, qui ſont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le tragique, mais il n'y réuſſit pas ; il avait une volubilité dans la voix, & une eſpèce de hoquet, qui ne pouvaient convenir au genre ſérieux, mais qui rendaient ſon jeu comique plus plaiſant. La femme d'un des meilleurs Comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de *Molière*.

« Il n'était ni trop gras ni trop maigre ; il » avait la taille plus grande que petite, le » port noble, la jambe belle ; il marchait » gravement ; avait l'air très-ſérieux, le nez

» gros, la bouche grande, les lèvres épaiſſes, » le teint brun, les ſourcils noirs & forts, & » les divers mouvemens qu'il leur donnait » lui rendaient la phyſionomie extrêmement » comique. A l'égard de ſon caractère, il » était doux, complaiſant, généreux; il » aimait fort à haranguer; & quand il liſait » ſes pièces aux Comédiens, il voulait » qu'ils y amenaſſent leurs enfans, pour » tirer des conjectures de leurs mouvemens » naturels ».

Molière ſe fit dans Paris un très-grand nombre de partiſans, & preſque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui faiſant connaître la bonne Comédie, à le juger lui-même très-ſévèrement. Les mêmes Spectateurs qui applaudiſſaient aux pièces médiocres des autres Auteurs, relevaient les moindres défauts de *Molière* avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; & le moindre défaut d'un Auteur célèbre, joint avec les malignités du public, ſuffit pour faire tomber un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de M.

Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi l'*Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, l'*École des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel & l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent, par son approbation, la Cour & la Ville aux pièces de *Molière*. Il eût été plus honorable pour la nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son maître pour bien juger. *Molière* eut des ennemis cruels, surtout les mauvais Auteurs du tems, leurs protecteurs, leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots ; on lui imputa des livres scandaleux ; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général ; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même Roi, qui encouragea & qui soutint *Racine* & *Despréaux*, n'eût pas aussi protégé *Molière*.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter : ce qu'il retirait du théâtre, avec

ce qu'il avait placé, allait à trente-mille livres de rente ; somme qui, en ce tems-là, faisait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du Roi, paraît assez par le Canonicat qu'il obtint pour le fils de son Médecin. Ce Médecin s'appelait *Mauvilain*. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du Roi : *Vous avez un Médecin*, dit le Roi à Molière ; *que vous fait-il ? Sire*, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisait de son bien un usage noble & sage : il recevait chez-lui des hommes de la meilleure compagnie, les *Chapelles*, les *Jonsacs*, les *Des-Barreaux*, &c. qui joignaient la volupté & la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le Maréchal de *Vivonne*, connu par son esprit & par son amitié pour *Despréaux*, allait souvent chez *Molière*, & vivait avec lui comme *Lélius* avec *Térence*. Le Grand *Condé* exigeait

de lui qu'il le vînt voir souvent, & disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes, *des charités*. Il encourageait souvent, par des présens considérables, de jeunes Auteurs qui marquaient du talent: c'est peut-être à *Molière* que la France doit *Racine*. Il engagea le jeune *Racine*, qui sortait du Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la Tragédie de *Théagène & Cariclée;* & quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune Auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'est-à-dire en 1671, *Racine* ayant fait une Ode sur le mariage de *Louis XIV*, M. *Colbert* lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il est très-triste, pour l'honneur des Lettres, que *Molière* & *Racine* aient été brouillés depuis; de si grands génies, dont l'un avait été

le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui, par la supériorité de ses talens, & par les dons singuliers qu'il avait reçus de la Nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le Comédien *Baron*, qui a été unique dans la Tragédie & dans la Comédie. *Molière* en prit soin comme de son propre fils.

Un jour *Baron* vint lui annoncer qu'un Comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelque léger secours pour aller joindre sa troupe. *Molière* ayant su que c'était un nommé *Mondorge*, qui avait été son camarade, demanda à *Baron* combien il croyait qu'il fallait lui donner? Celui-ci répondit au hasard: *quatre pistoles. Donnez-lui quatre pistoles pour moi*, lui dit Molière; *en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous;* & il joignit à ce présent, celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits; mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté.

Il venait de donner l'aumône à un pauvre; Un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit: *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or; je viens vous le rendre. Tiens, mon ami*, dit Molière, *en voilà un autre;* & il s'écria: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, & qu'il étudiait par-tout la Nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille, née de la *Béjart* & d'un Gentilhomme nommé *Modène*. On disait que *Molière* en était le père: le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que *Molière* n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une Comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; & *Molière*, tout Philosophe qu'il était d'ailleurs,

eſſuya dans ſon domeſtique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avait ſi ſouvent joués ſur le théâtre. Tant il eſt vrai que les hommes qui ſont au-deſſus des autres par les talens, s'en rapprochent preſque toujours par les faibleſſes. Car pourquoi les talens nous mettraient-ils au-deſſus de l'Humanité ?

La dernière pièce qu'il compoſa, fut le *Malade imaginaire*. Il y avait quelque tems que ſa poitrine était attaquée, & qu'il crachait quelquefois du ſang. Le jour de la troiſième repréſentation, il ſe ſentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conſeilla de ne point jouer ; mais il voulut faire un effort ſur lui-même ; & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulſion en prononçant *juro*, dans le divertiſſement de la réception du *Malade imaginaire*. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut aſſiſté quelques momens par deux de ces Sœurs religieuſes qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il logeait chez lui.

Il mourut entre leurs bras, étouffé par le ſang qui lui ſortait par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laiſſa qu'une fille, qui avait beaucoup d'eſprit. Sa veuve épouſa un Comédien nommé *Guérin*.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les ſecours de la Religion, & la prévention contre la Comédie, déterminèrent *Harlay de Chanvalon*, Archevêque de Paris, ſi connu par ſes intrigues galantes, à refuſer la ſépulture à *Molière*. Le Roi le regrettait; & ce Monarque, dont il avait été le Domeſtique & le Penſionnaire, eut la bonté de prier l'Achevêque de Paris de le faire inhumer dans une Égliſe. Le Curé de Saint-Euſtache, ſa paroiſſe, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connoiſſait dans *Molière* que le Comédien, & qui ignorait qu'il avait été un excellent Auteur, un Philoſophe, un grand-homme en ſon genre, s'attroupa en foule à la porte de ſa maiſon le jour du convoi: ſa veuve fut obligée de jetter de l'argent par les fenê-

tres; & ces misérables, qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux Père *Bouhours*, à composer cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour *Molière*, est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages.

Tu réformas & la ville & la Cour;
Mais quelle en fut la récompense?
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un Comédien
Qui mit à les polir sa gloire & son étude;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si, parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette vie de *Molière* les contes populaires touchant *Chapelle* & ses amis; mais je suis obligé de

dire que ces contes, adoptés par *Grimareſt*, ſont très-faux. Le feu Duc de *Sulli*, le dernier Prince de *Vendôme*, l'Abbé de *Chaulieu*, qui avaient beaucoup vécu avec *Chapelle*, m'ont aſſuré que toutes ces hiſtoriettes ne méritaient aucune créance.

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMS;

Comédie en vers & en cinq actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, sur le théâtre du petit Bourbon.

CETTE pièce est la première Comédie que *Molière* ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre Italien & Espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les Comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guères songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'Humanité, que les hommes puissans avaient pour lors, de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre ; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos *Jodelets ;* & on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au-lieu de jouer celui de leurs maî-

tres. La bonne Comédie ne pouvait être connue en France, puiſque la ſociété & la galanterie, ſeules ſources du bon comique, ne faiſaient que d'y naître. Ce loiſir dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes, ſe livrent à leur caractère & à leur ridicule, eſt le ſeul tems propre pour la Comédie; car c'eſt le ſeul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occaſion de les bien voir, & le ſeul pendant lequel les ſpectacles puiſſent être fréquentés aſſiduement. Auſſi ce ne fut qu'après avoir bien vu la Cour & Paris, & bien connu les hommes, que *Molière* les repréſenta avec des couleurs ſi vraies & ſi durables.

Les connaiſſeurs ont dit que l'*Étourdi* devrait ſeulement être intitulé, *les Contre-tems*. Lélie, en rendant une bourſe qu'il a trouvée, en ſecourant un homme qu'on attaque, fait des actions de généroſité, plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puiſqu'il n'a preſque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop ſouvent été l'écueil de *Molière*, n'eſt pas meilleur ici que dans ſes autres pièces: cette faute eſt plus inexcuſable

dans une pièce d'intrigue, que dans une Comédie de caractère.

On eſt obligé de dire (& c'eſt principalement aux étrangers qu'on le dit) que le ſtyle de cette pièce eſt faible & négligé, & que ſur-tout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-ſeulement il ſe trouve dans les ouvrages de cet admirable Auteur, des vices de conſtruction, mais auſſi pluſieurs mots impropres & ſurannés. Trois des plus grands Auteurs du ſiècle de *Louis XIV*, *Molière*, *la Fontaine* & *Corneille*, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des Auteurs célèbres, y diſcernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reſte, l'*Étourdi* eut plus de ſuccès que le *Miſanthrope*, *l'Avare* & les *Femmes ſavantes* n'en eurent depuis. C'eſt qu'avant l'*Étourdi* on ne connaiſſait pas mieux, & que la réputation de *Molière* ne faiſait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne Comédie au théâtre Français, que *le Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée au théâtre du petit Bourbon en 1658.

LE *Dépit amoureux* fut joué à Paris immédiatement après l'*Étourdi*. C'eſt encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un ſeul nœud dans le *Dépit amoureux*. Il eſt vrai qu'on a trouvé le déguiſement d'une fille en garçon peu vraiſemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, ſans en avoir l'intérêt; & le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré, dans le *Dépit amoureux*, la ſcène de la brouillerie & du racommodement d'*Éraſte* & de *Lucile*. Le ſuccès eſt toujours aſſuré, ſoit en tragique, ſoit en comique, à ces ſortes de ſcènes qui repréſentent la paſſion la plus chère aux hommes, dans la circonſtance la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces ſcènes, qui ſont enfin devenues des lieux-communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte & en prose, jouée d'abord en province, & représentée pour la première fois à Paris sur le théâtre du petit Bourbon, au mois de Novembre 1659.

LORSQUE *Molière* donna cette Comédie, la fureur du bel-esprit était plus que jamais à la mode. *Voiture* avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étaient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquaient d'esprit, n'imitaient que ses défauts. Les romans de Mlle. *Scudéri* avaient achevé de gâter le goût: il régnait dans la plupart des conversations, un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bisarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible & admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule: les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel-esprit,

s'appelaient *Précieuſes ;* ce nom, ſi décrié depuis par la pièce de *Molière*, était alors honorable ; & *Molière* même dit, dans ſa Préface, qu'il a beaucoup de reſpect pour *les véritables Précieuſes*, & qu'il n'a voulu jouer que les fauſſes.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de ſuite. La troupe de *Molière* fit doubler, pour la première fois, le prix ordinaire, qui n'était alors que dix ſols au parterre.

Dès la première repréſentation, *Ménage*, homme célèbre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain : *Nous adorions, vous & moi, toutes les ſottiſes qui viennent d'être ſi bien critiquées ; croyez-moi, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré.* Du moins, c'eſt ce que l'on trouve dans le *Ménagiana ;* & il eſt aſſez vraiſemblable que *Chapelain*, homme alors très-eſtimé, & cependant le plus mauvais Poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des *Précieuſes ridicules* chez Madame de *Longueville*, qui préſidait, à ce que dit le Cardinal de *Retz*, à ces combats ſpirituels, dans

dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que, lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style; & parce que *Molière*, ayant à critiquer le langage des beaux-esprits du tems, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques, que l'*Étourdi* & *le Dépit amoureux* n'avaient pas essuyées. Un certain *Antoine Bodeau* fit *les véritables Précieuses*; on parodia la pièce de *Molière*; mais toutes ces critiques & ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On fait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules*, un vieillard s'écria du milieu du parterre: *Courage, Molière: voilà la bonne Comédie.* On eut honte de ce style affecté, contre lequel *Molière* & *Despréaux* se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des *Précieuses*; on le retrouve encore

dans plusieurs livres modernes. L'un (*a*), en traitant sérieusement de nos loix, appelle un exploit, *un compliment timbré.* L'autre (*b*), écrivant à une maitresse en l'air, lui dit : *Votre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur... Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs par amusement.* Un troisième (*c*), appelle un cadran au soleil, *un greffier solaire ;* une grosse rave, *un phénomène potager.* Ce style a reparu sur le théâtre même, où *Molière* l'avait si bien tourné en ridicule. Mais la nation entière a marqué son bon goût, en méprisant cette affectation dans des Auteurs que d'ailleurs elle estimait.

(*a*) Toureil. (*b*) Fontenelle. (*c*) La Mothe.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte & en vers, représentée à Paris le 28 Mai 1660.

LE *Cocu imaginaire* fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'Été, & pendant que le mariage du Roi retenait toute la Cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que *Molière* perfectionna sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le style du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers; on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés:

La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait *Villebrequin*, eſt un des moins bien ménagés, & des moins heureux de *Molière*. Cette pièce eut le ſort des bons ouvrages, qui ont & de mauvais cenſeurs & de mauvais copiſtes. Un nommé *Donneau* fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX;

Comédie héroïque en vers & en cinq actes, représentée, pour la première fois, le 4 Février 1661.

MOLIÈRE joua le rôle de *Don Garcie*, & ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme Acteur. La pièce & le jeu de *Molière* furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'Espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chûte. La réputation naissante de *Molière* souffrit beaucoup de cette disgrâce, & ses ennemis triomphèrent quelque tems. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'Auteur.

L'ÉCOLE DES MARIS,

Comédie en vers & en trois actes, repréſentée à Paris le 24 Juin 1661.

IL y a grande apparence que *Molière* avait au moins les canevas de ſes premières pièces déja préparés, puiſqu'elles ſe ſuccédèrent en ſi peu de tems.

L'École des maris affermit pour jamais la réputation de *Molière*. C'eſt une pièce de caractère & d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce ſeul ouvrage, il eût pu paſſer pour un excellent Auteur comique.

On a dit que l'*École des Maris* était une copie des *Adelphes* de *Térence :* ſi cela était, *Molière* eût plus mérité l'éloge d'avoir fait paſſer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé ſa pièce. Mais les *Adelphes* ont fourni tout au plus l'idée de l'*École des maris*. Il y a dans les *Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfans qu'ils élèvent ; il y a,

de même, dans l'*École des maris*, deux tuteurs, dont l'un eſt ſévère, & l'autre indulgent: voilà toute la reſſemblance. Il n'y a preſque point d'intrigue dans les *Adelphes*; celle de l'*École des maris* eſt fine, intéreſſante & comique. Une des femmes de la pièce de *Térence*, qui devrait faire le perſonnage le plus intéreſſant, ne paraît ſur le théâtre que pour accoucher. L'*Iſabelle* de *Molière* occupe preſque toujours la ſcène avec eſprit & avec grâce, & mêle quelquefois de la bienſéance, même dans les tours qu'elle joue à ſon tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraiſemblance; il n'eſt point dans la nature, qu'un vieillard qui a été ſoixante ans chagrin, ſévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaiſant & libéral. Le dénouement de l'*École des maris* eſt le meilleur de toutes les pièces de *Molière*. Il eſt vraiſemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; &, ce qui vaut bien autant, il eſt extrêmement comique. Le ſtyle de *Térence* eſt pur, ſententieux, mais un peu froid; comme *Céſar*, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de *Molière*, dans cette pièce, eſt plus châtié que

dans les autres. L'Auteur Français égale preſque la pureté de la diction de *Térence*, & le paſſe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaiſanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers & en trois actes, représentée à Vaux devant le Roi, au mois d'Août; & à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 Novembre de la même année 1661.

NICOLAS *Fouquet*, dernier Surintendant des Finances, engagea *Molière* à composer cette Comédie pour la fameuse fête qu'il donna au Roi & à la Reine-mère, dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appellée *Villars*. Molière n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déja quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette Comédie, qui fut, comme il le dit dans la Préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend *Grimarest*, Auteur d'une vie de *Molière*, que le Roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du Chasseur. *Molière* n'avait point encore auprès du Roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce Prince qui donnait la fête;

c'était *Fouquet ;* & il fallait ménager au Roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au Roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. *Paul Pélisson*, homme célèbre dans les Lettres, composa le prologue en vers à la louange du Roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la Cour, & plut beaucoup à *Louis XIV*. Mais celui qui donna la fête, & l'Auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les voulait même arrêter au milieu de la fête, triste exemple de l'instabilité des fortunes de Cour !

Les *Fâcheux* ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre théâtre. Les *Visionnaires* de *Desmarêts* étaient dans ce goût, & avaient eu un succès si prodigieux, que tous les beaux-esprits du tems de *Desmarêts*, l'appelaient l'*inimitable Comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette Comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les Comédiens osèrent la

jouer en 1719 : mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les *Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du tems de *Desmarêts*. Les Auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la Nature. Ils peignaient au hasard des caractères chimériques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominaient partout. *Molière* fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement de la Cour & du Maître ; & lorsque, quelque tems après, *Molière* donna cette pièce à Saint-Germain, le Roi lui ordonna d'y ajouter la scène du Chasseur. On prétend que ce Chasseur était le Comte de *Soyecourt*. *Molière*, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le Comte de *Soyecourt* lui-même, de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 Décembre 1662.

LE théâtre de *Molière*, qui avait donné naissance à la bonne Comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines farces, moitié Italiennes, moitié Françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime Italien, connu sous le nom de *Scaramouche*. Les mêmes Spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'*École des femmes*, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie & très-critiquée, comme le dit la Gazette de *Loret*:

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important,
Pour le voir, n'en attira tant.

Elle paſſe pour être inférieure en tout à l'*École des maris*, & ſur-tout dans le dénouement, qui eſt auſſi *poſtiche* dans l'*École des femmes*, qu'il eſt bien amené dans l'*École des maris*. On ſe révolta généralement contre quelques expreſſions qui paraiſſent indignes de *Molière;* on déſapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crême*, *les enfans faits par l'oreille*. Mais auſſi les connaiſſeurs admirèrent avec quelle adreſſe *Molière* avait ſu attacher & plaire pendant cinq actes, par la ſeule confidence d'*Horace* au vieillard, & par de ſimples récits. Il ſemblait qu'un ſujet ainſi traité ne dût fournir qu'un acte. Mais c'eſt le caractère du vrai génie, de répandre ſa fécondité ſur un ſujet ſtérile, & de varier ce qui ſemble uniforme. On peut dire, en paſſant, que c'eſt-là le grand art des Tragédies de l'admirable *Racine*.

LA CRITIQUE
DE
L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le premier Juin 1663.

C'EST le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, & non une comédie. *Molière* y fait plus la satyre de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits foibles de l'*École des femmes*. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la créme*, & quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de *Lysidas*. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de la *Critique de l'École des femmes*, intitulée: *Le portrait du Peintre*, ou *la Contre-critique*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte & en prose, représentée à Versailles le 14 Octobre 1663; & à Paris le 4 Novembre de la même année.

MOLIÈRE fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le Roi de plusieurs calomnies, & en partie pour répondre à la pièce de *Boursault*. C'est une satyre cruelle & outrée. *Boursault* y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne Comédie Grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance & de l'honnêteté publique, de supprimer la satyre de *Boursault* & celle de *Molière*. Il est honteux que les hommes de génie & de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés, comme *Rolet* & *Wasp*. *Molière* sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite Comédie, & ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTÉE;

Représentée le 7 Mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le Roi donna aux Reines.

LES fêtes que *Louis XIV* donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'histoire de ce Monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même tems à ses plaisirs, à la politesse, & à la gloire de la Nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de l'*Isle enchantée*, que *Molière* fit jouer *la Princesse d'Élide*, Comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte & la première scène du second, qui soient en vers: *Molière*, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une Cour qui ne respirait que la joie, & qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévé-

rité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis repréſenté la *Princeſſe d'Élide* à Paris ; mais elle ne put avoir le même ſuccès, dépouillée de tous ſes ornemens & des circonſtances heureuſes qui l'avaient ſoutenue. On joua la même année la Comédie de *la Mère coquette*, du célèbre *Quinault ;* c'était preſque la ſeule bonne Comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de *Molière*, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les ouvrages faits pour des fêtes réuſſiſſent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête eſt donnée, ſont toujours indulgens : mais le public, libre, eſt toujours ſévère. Le genre ſérieux & galant n'était pas le génie de *Molière ;* & cette eſpèce de poëme n'ayant ni le plaiſant de la Comédie, ni les grandes paſſions de la Tragédie, tombe preſque toujours dans l'inſipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose & en un acte, représentée au Louvre le 24 Janvier 1664; & au théâtre du Palais-Royal le 15 Décembre de la même année.

C'EST une de ces petites farces de *Molière*, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre Italien. On y remarque plus de bouffonnerie, que d'art & d'agrément. Elle fut accompagnée, au Louvre, d'un petit ballet, où *Louis XIV* dansa.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite Comédie en un acte & en prose, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665; & sur le théâtre du Palais-Royal le 22 du même mois.

L'Amour Médecin est un impromptu fait, pour le Roi, en cinq jours de tems : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que *le Mariage forcé*. Elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de *Lulli*.

C'est le premier ouvrage dans lequel *Molière* ait joué les Médecins. Ils étaient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils allaient presque toujours en robe & en rabat, & consultaient en Latin.

Si les Médecins de notre tems ne connaissent pas mieux la Nature, ils connaissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un Médecin, est l'art de plaire. *Molière* peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, & la politesse dans toutes les conditions.

DON JUAN,

OU

LE FESTIN DE PIERRE;

Comédie en proſe & en cinq actes, repréſentée ſur le théâtre du Palais-Royal le 15 Février 1665.

L'ORIGINAL de la Comédie biſarre du *Feſtin de Pierre*, eſt de *Triſo de Molina*, Auteur Eſpagnol. Il eſt intitulé: *El Combidado de Piedra*, *Le Convié de Pierre*. Il fut joué enſuite en Italie, ſous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des Comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appela *le Feſtin de Pierre*. Il eut un grand ſuccès ſur ce théâtre irrégulier; on ne ſe révolta point contre le monſtrueux aſſemblage de bouffonnerie & de religion, de plaiſanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le ſujet de cette pièce: une ſtatue qui marche & qui parle, & les flâmes de l'Enfer qui engloutiſſent un débauché ſur le théâtre d'*Arlequin*, ne ſoulevèrent point les eſprits: ſoit qu'en effet il y

ait dans cette pièce quelque intérêt, soit que le jeu des Comédiens l'embellît, soit plutôt que le peuple, à qui le *Festin de Pierre* plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espece de merveilleux.

Villiers, Comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit le *Festin de Pierre* en vers, & il eut quelque succès à ce théâtre. *Molière* voulut aussi traiter ce bisarre sujet. L'empressement d'enlever des Spectateurs à l'hôtel de Bourgogne, fit qu'il se contenta de donner en prose sa Comédie : c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une Comédie puisse réussir en vers; les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue Comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de *Villiers* sur celle de *Molière*; & ce préjugé a duré si long-tems, que *Thomas Corneille*, en 1673, immédiatement après la mort de *Molière*, mit son *Festin de Pierre* en vers: il eut alors un grand succès sur le théâtre de la rue

Guénégaud, & c'eſt de cette ſeule manière qu'on le repréſente aujourd'hui.

A la première repréſentation du *Feſtin de Pierre* de *Molière*, il y avait une ſcène entre *Don Juan*, & un pauvre. *Don Juan*, demandait à ce pauvre, à quoi il paſſait ſa vie dans la forêt ? *A prier* DIEU, répondait le pauvre, *pour les honnêtes gens qui me donnent l'aumône. Tu paſſes ta vie à prier* DIEU ? diſait Don Juan : *Si cela eſt, tu dois donc être fort à ton aiſe. Hélas ! Monſieur, je n'ai pas ſouvent de quoi manger. Cela ne ſe peut pas*, repliquait Don Juan : DIEU *ne ſaurait laiſſer mourir de faim ceux qui le prient du ſoir au matin. Tiens, voilà un louis d'or ; mais je te le donne pour l'amour de l'Humanité.*

Cette ſcène, convenable au caractère impie de *Don Juan*, mais dont les eſprits faibles pouvaient faire un mauvais uſage, fut ſupprimée à la ſeconde repréſentation ; & ce retranchement fut peut-être cauſe du peu de ſuccès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la ſcène écrite de la main de *Molière*, entre les mains du fils de *Pierre Marcaſſus*, ami de l'auteur.

Cette ſcène a été imprimée depuis.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 4 Juin 1666.

L'EUROPE regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du *Misanthrope* a réussi chez toutes les nations long-tems avant *Molière*, & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain, dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs, dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le *Misanthrope* est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont *Molière* l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son *Misanthrope* hait les hommes, encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères; mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces

caractères ont une force, une vérité & une fineſſe que jamais Auteur comique n'a connues comme lui.

Molière eſt le premier qui ait ſu tourner en ſcènes ces converſations du monde, & y mêler des portraits. Le *Miſanthrope* en eſt plein; c'eſt une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas. Il eſt inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'eſprit, & de montrer avec quel art *Molière* a peint un homme qui pouſſe la vertu juſqu'au ridicule, rempli de faibleſſes pour une coquette; de remarquer la converſation & le contraſte charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit ſentir ces beautés, leſquelles même, toutes grandes qu'elles ſont, ne ſeraient rien ſans le ſtyle. La pièce eſt d'un bout à l'autre à-peu-près dans le ſtyle des ſatyres de *Deſpréaux*; & c'eſt de toutes les pièces de *Molière* la plus fortement écrite.

Elle eut, à la première repréſentation, les applaudiſſemens qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'eſprit que pour

pour la multitude, & plus propre encore à être lu, qu'à être joué. Le théâtre fut déſert dès le troiſième jour. Depuis, lorſque le fameux Acteur *Baron* étant remonté ſur le théâtre, après trente ans d'abſence, joua le *Miſanthrope*, la pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on était, que cette pièce ſerait plus admirée que ſuivie. Ce peu d'empreſſement qu'on a, d'un côté, pour le *Miſanthrope*, & de l'autre, la juſte admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être, plus qu'on ne penſe, que le public n'eſt point injuſte. Il court en foule à des Comédies gaies & amuſantes, mais qu'il n'eſtime guères; & ce qu'il admire n'eſt pas toujours réjouiſſant. Il en eſt des Comédies comme des jeux: il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne ſont faits que pour les eſprits plus fins & plus appliqués.

Si on oſait encore chercher dans le cœur humain les raiſons de cette tiédeur du public aux repréſentations du *Miſanthrope*, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuſes & fines ne ſont pas également vives & intéreſſantes; dans ces

converſations même, qui ſont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas toujours néceſſaires à la pièce, peut-être refroidiſſent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'Auteur; enfin, dans le dénouement, qui, tout bien amené, & tout ſage qu'il eſt, ſemble être attendu du public ſans inquiétude, & qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le Spectateur ne ſouhaite point que le *Miſanthrope* épouſe la coquette *Célimène*, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il ſe détachera d'elle. Enfin, on prendrait la liberté de dire, que le *Miſanthrope* eſt une ſatyre plus ſage & plus fine que celles d'*Horace* & de *Boileau*, & pour le moins auſſi bien écrite: mais qu'il y a des Comédies plus intéreſſantes; & que le *Tartuffe*, par exemple, réunit les beautés du ſtyle du *Miſanthrope*, avec un intérêt plus marqué.

On ſait que les ennemis de *Molière* voulurent perſuader au Duc de *Montauſier*, fameux par ſa vertu ſauvage, que c'était lui que *Molière* jouait dans le *Miſanthrope*. Le Duc de *Montauſier* alla voir la pièce, & dit, en ſortant, qu'il aurait bien voulu reſſembler au *Miſanthrope* de *Molière*.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes & en prose, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 Août 1666.

MOLIÈRE, ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misanthrope*, le rendit quelque tems après au public, accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très-gaie & très-bouffonne, & dont le peuple grossier avait besoin; à-peu-près comme à l'Opéra, après une musique noble & savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mêmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le *Médecin malgré lui* soutint le *Misanthrope:* c'est peut-être à la honte de la nature humaine, mais c'est ainsi qu'elle est faite; on va plus à la Comédie pour rire, que pour être instruit. Le *Misanthrope* était l'ouvrage d'un Sage qui écrivait pour les hommes éclairés; & il fallut que le Sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

LE SICILIEN,

OU

L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose & en un acte, représentée à Saint-Germain en Laye, en 1667 ; & sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 Juin de la même année.

C'EST la seule petite pièce en un acte, où il y ait de la grâce & de la galanterie. Les autres petites pièces que *Molière* ne donnait que comme des farces, ont d'ordinaire un fond plus bouffon & moins agréable.

MÉLICERTE,

PASTORALE HÉROÏQUE,

Représentée à Saint-Germain en Laye pour le Roi, au Ballet des Muses, en Décembre 1666.

MOLIÈRE n'a jamais fait que deux actes de cette Comédie ; le Roi se contenta de ces deux actes dans la fête du Ballet des Muses. Le public n'a point regretté que l'Auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de *Molière*. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AMPHITRYON,

Comédie en vers & en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 13 Janvier 1668.

EURIPIDE & *Archippus* avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs; c'est une des pièces de *Plaute* qui a eu le plus de succès; on la jouait encore à Rome cinq-cents ans après lui; &, ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à *Jupiter*. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes Dieux qu'on adorait dans les Temples.

Molière a tout pris de *Plaute*, hors les scènes de *Sosie* & de *Cléantis*. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de *Lucien*, ne savent pas la différence qui est entre une imitation, & la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la *Nuit* & de *Mercure* dans *Molière*, avec le petit dialogue de *Mercure* & d'*Apollon* dans *Lucien*: il n'y a pas une

plaiſanterie, pas un ſeul mot, que *Molière* doive à cet Auteur Grec.

Tous les Lecteurs exempts de préjugés ſavent combien l'*Amphitryon* Français eſt au-deſſus de l'*Amphitryon* Latin. On ne peut pas dire des plaiſanteries de *Molière*, ce qu'*Horace* dit de celles de *Plaute* :

Noſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavêre ſales, nimiùm patienter utrumque.

Dans *Plaute*, Mercure dit à Soſie : *Tu viens avec des fourberies couſues.* Soſie répond : *Je viens avec des habits couſus. Tu as menti*, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'eſt pas-là le comique de notre théâtre. Autant *Molière* paraît ſurpaſſer *Plaute* dans cette eſpèce de plaiſanterie, que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il auſſi l'emporter dans l'œconomie de ſa pièce. Quand il fallait, chez les Anciens, apprendre au ſpectateur quelque évènement, un Acteur venait ſans façon le conter dans un monologue ; ainſi *Amphitryon* & *Mercure* viennent ſeuls ſur la ſcène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les Tragédies. Cela ſeul fait peut-être voir que le théâtre des Anciens,

(d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame *Dacier*, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si, avec la science des Commentateurs, elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitryon* de *Plaute* était fort au-dessus du moderne; mais, ayant ouï dire que *Molière* voulait faire une Comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitryon* de *Molière* réussit pleinement & sans contradiction; aussi est-ce une pièce pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première Comédie que *Molière* ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la Comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rithme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poëfie rebute. *Corneille* ne connut pas ce rithme dans son *Agésilas*.

L'AVARE,

Comédie en prose & en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 9 Septembre 1668.

CETTE excellente Comédie avait été donnée au public en 1667: mais le même préjugé qui fit tomber le *Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber l'*Avare*. *Molière*, pour ne point heurter de front le sentiment des Critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le tems de revenir, & ne rejoua l'*Avare* qu'un an après: le public, qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes Comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce style ordinaire où l'esprit seul soutient l'Auteur, que dans la versification, qui, par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans l'*Avare* quelques idées prises de *Plaute*, & embellies par *Molière*. *Plaute* avait imaginé le premier, de faire en même tems voler la cassette de l'*Avare* & séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, & que l'*Avare* prend pour le voleur. Mais on ose dire que *Plaute* n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul: l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de *Molière*, caractères, intrigue, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'*Avare* parlant (peut-être mal-à-propos) aux spectateurs, dit: *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire.* (*Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hic esse complures.*) Et cet autre endroit encore, où, ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième, *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du ſtyle de *Plaute* & du ſtyle de *Molière*, qu'on voye les portraits que chacun fait dans ſon *Avare*. *Plaute* dit:

Clamat ſuam rem periiſſe, ſeque,
De ſuo tigillo fumus ſi quà exit foras.
Quin, cum it dormitum, follem obſtringit ob gulam;
Ne quid animæ forte amittat dormiens;
Etiamne obturat inferiorem gutturem? &c.

Il crie qu'il eſt perdu; qu'il eſt abîmé, ſi la fumée de ſon feu va hors de ſa maiſon. Il ſe met une veſſie à la bouche pendant la nuit, de peur de perdre ſon ſouffle. Se bouche-t-il auſſi la bouche d'en-bas?

Cependant ces comparaiſons de *Plaute* avec *Molière*, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive eſtimer ce comique latin, qui, n'ayant pas la pureté de *Térence*, avait d'ailleurs tant d'autres talens, & qui, quoiqu'inférieur à *Molière*, a été, pour la variété de ſes caractères & de ſes intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve auſſi, à la vérité, dans l'*Avare* de *Molière* quelques expreſſions groſſières, comme, *Je ſais l'art de traire les hommes;* & quelques mauvaiſes plaiſanteries, comme, *Je marierais, ſi*

je l'avais entrepris, le Grand-Turc & la République de Veniſe.

Cette Comédie a été traduite en pluſieurs langues, & jouée ſur plus d'un théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres pièces de *Molière ;* mais les pièces traduites ne peuvent réuſſir que par l'habileté du Traducteur. Un Poëte Anglais, nommé *Shadwell*, auſſi vain que mauvais Poëte, la donna en anglais du vivant de *Molière*. Cet homme dit dans ſa préface : *Je crois pouvoir dire, ſans vanité, que* Molière *n'a rien perdu entre mes mains. Jamais pièce françaiſe n'a été maniée par un de nos Poëtes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'eſt ni faute d'invention, ni faute d'eſprit, que nous empruntons des Français ; mais c'eſt par pareſſe : c'eſt auſſi par pareſſe que je me ſuis ſervi de l'*Avare *de* Molière.

On peut juger qu'un homme qui n'a pas aſſez d'eſprit pour mieux cacher ſa vanité, n'en a pas aſſez pour faire mieux que *Molière*. La pièce de *Shadwell* eſt généralement mépriſée. M. *Fielding*, meilleur Poëte & plus modeſte, a traduit l'*Avare* & l'a fait jouer à

Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à ſa nation, & ſa pièce a eu près de trente repréſentations; ſuccès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours, ne ſont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU;

Comédie en proſe & en trois actes, repréſentée à Verſailles le 15 de Juillet 1668; & à Paris, le 9 de Novembre 1668.

ON ne connaît, & on ne joue cette pièce que ſous le nom de *George Dandin;* &, au contraire, le *Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé & affiché *Sganarelle*, n'eſt connu que ſous le nom du *Cocu imaginaire*, peut-être parce que ce dernier titre eſt plus plaiſant que celui du *Mari confondu*. *George Dandin* réuſſit pleinement. Mais ſi on ne reprocha rien à la conduite & au ſtyle, on ſe ſouleva un peu contre le ſujet même de la pièce; quelques perſonnes ſe révoltèrent contre une Comédie, dans laquelle une femme mariée donne rendez-vous à ſon amant. Elles pouvaient conſidérer que la coquetterie de cette femme n'eſt que la punition de la ſottiſe que fait *George Dandin* d'épouſer la fille d'un Gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR,

OU

LE TARTUFFE;

Joué ſans interruption en public, le 5 Février 1669.

ON ſait toutes les traverſes que cet admirable ouvrage eſſuya. On en voit le détail dans la préface de l'Auteur, au devant du *Tartuffe*.

Les trois premiers actes avaient été repréſentés à Verſailles devant le Roi le 12 Mai 1664. Ce n'était pas la première fois que *Louis XIV*, qui ſentait le prix des ouvrages de *Molière*, avait voulu les voir avant qu'ils fuſſent achevés: il fut fort content de ce commencement, & par conſéquent la Cour le fut auſſi.

Il fut joué, le 29 Novembre de la même année, à Rainſy, devant le grand *Condé*. Dès-lors les rivaux ſe réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés,

(l'espèce d'hommes la plus dangereuse) crièrent contre *Molière*, & séduisirent même quelques gens de bien. *Molière*, voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer: il fut un an sans donner le *Tartuffe*; il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière, ayant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du Roi une permission verbale de jouer le *Tartuffe*. La première représentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667. Le lendemain on allait la rejouer; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des Dames de la première distinction aux troisièmes loges; les Acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier Président du Parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que *Molière* dit à l'assemblée : *Messieurs, nous allions vous donner le* Tartuffe; *mais Monsieur le premier Président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu, & la satyre de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre Italien *Scaramouche Hermite*, pièce très-froide, si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un Hermite, vétu en moine, monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, & y reparaît de tems en tems, en disant, *Questo è per mortificar la carne*. On fait sur cela le mot du grand Condé: *Les Comédiens Italiens n'ont offensé que* DIEU; *mais les Français ont offensé les dévots*. Au bout de quelque tems, *Molière* fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du Roi par écrit, de représenter le *Tartuffe*. Les Comédiens, ses camarades, voulurent que *Molière* eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce, qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de

Cléante, dans lesquels la vertu vraie & éclairée est opposée à la dévotion imbécile d'*Orgon*, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue ; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire, que *Molière* au théâtre.

Voyez sur-tout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur :
Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves, &c.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux : il n'y en a aucun qui ne soit bon, & celui du *Tartuffe* est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement ; on sent combien il est forcé, & combien les louanges du Roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir *Molière* contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'Imposteur se nommait *Panulphe*, & ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de *Tartuffe*, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues

du Roi. A cela près, la pièce était comme elle eſt aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait eſt à ce vers :

O ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

O ciel, pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Qui croirait que le ſuccès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une Comédie qu'on appelle *la Femme juge & partie*, qui fut jouée à l'hotel de Bourgogne auſſi long-tems que le *Tartuffe* au Palais-Royal? *Montfleuri*, Comédien de l'hotel de Bourgogne, Auteur de la *Femme juge & partie*, ſe croyait égal à *Molière ;* & la préface qu'on a miſe au devant du recueil de ce *Montfleuri*, avertit que *M. de Montfleuri* était un grand-homme. Le ſuccès de la *Femme juge & partie*, & de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une ſituation que le jeu d'un Acteur fait valoir. On ſait qu'au théâtre il faut peu de choſe pour faire réuſſir ce qu'on mépriſe à la lecture. On repréſenta ſur le théâtre de l'hotel de Bourgogne, à la ſuite de la *Femme juge & partie*, la *Critique du Tartuffe*.

Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette Critique :

Molière plaît assez, c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefaisant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises:
Il est mauvais Poëte, & bon Comédien;
Il fait rire, & de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles; un Curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler *Molière*. Voilà comme ce grand-homme fut traité de son vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez: mais qu'il est humiliant pour une nation, & triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur rende justice, tandis que le grand nombre les néglige ou les persécute!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose & en trois actes, faite & jouée à Chambord pour le Roi, au mois de Septembre 1669; & représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 Novembre de la même année.

CE fut à la représentation de cette Comédie, que la troupe de *Molière* prit pour la première fois le titre de *la troupe du Roi*. *Pourceaugnac* est une farce; mais il y a dans toutes les farces de *Molière* des scènes dignes de la haute Comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. *Lulli*, qui n'avait point encore le privilége de l'Opéra, fit la Musique du Ballet de *Pourceaugnac*; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étaient employés au divertissement du Roi, & tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac*: on ne cherche à rabaisser les grands-hommes,

que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévérement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'Auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles, qui ne méritaient pas d'examen; mais *Molière* leur répondait, qu'il était Comédien aussi-bien qu'Auteur; qu'il fallait réjouir la Cour & attirer le peuple; & qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses Acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, faite & jouée à Chambord, au mois d'Octobre 1670 ; & représentée à Paris, le 23 Novembre de la même année.

LE *Bourgeois Gentilhomme* est un des plus heureux sujets de Comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La Vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que des Princes prennent le titre de *Rois*, que les grands Seigneurs veulent être Princes ; &, comme dit *la Fontaine :*

Tout Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un Bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du Bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au théâtre : ce sont les extrêmes disproportions des manières & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant ; cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des Princes

ou dans des hommes élevés à la Cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un Bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la Comédie; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le *Misanthrope* est admirable; le *Bourgeois Gentilhomme* est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une Comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. *Molière* aurait pu donner moins de prise à la Critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchait, par ce divertissement, plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du Ballet, & il y joua comme dans *Pourceaugnac*.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose & en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 24 Mai 1671.

LES *Fourberies de Scapin* sont une de ces farces, que *Molière* avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y inférer deux scènes entières du *Pédant joué*, mauvaise pièce de *Cyrano de Bergerac*. On prétend que, quand on lui reprochait ce plagiarisme, il répondait : *Ces deux scènes sont assez bonnes ; cela m'appartenait de droit : il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si *Molière* avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie Comédie, *Despréaux* aurait eu raison de dire dans son Art poëtique :

C'est par-là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son Art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'Auteur du Misanthrope.

On pourrait répondre à ce grand Critique, que *Molière* n'a point allié *Térence* avec *Tabarin* dans ses vraies Comédies, où il surpasse *Térence* : que, s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique ; & que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que les *Fourberies de Scapin* & le *Mariage forcé* valussent l'*Avare*, le *Tartuffe*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, ou fussent même du même genre. De plus, comment *Despréaux* peut-il dire que *Molière peut-être de son Art eût emporté le prix ?* Qui aura donc ce prix, si *Molière* ne l'a pas ?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres & en cinq actes, représentée devant le Roi, dans la salle des machines du Palais des Tuileries, en Janvier & durant le Carnaval de l'année 1670 ; & donnée au public sur le théâtre du Palais-Royal en 1761.

LE spectacle de l'Opéra, connu en France sous le Ministère du Cardinal *Mazarin*, était

tombé par sa mort. Il commençait à se relever. *Perrin*, Introducteur des Ambassadeurs chez Monsieur, frère de *Louis XIV*; *Cambert*, Intendant de la Musique de la Reine-mère, & le Marquis de *Sourdiac*, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'Opéra : mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, & qu'une Tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une Tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que, si une Tragédie est belle & intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids ; & que, si les intermèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse ; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, & l'on joue *Athalie* sans les chœurs & sans la musique. Ce ne fut que quelques années après, que *Lulli* & *Quinault* nous

apprirent qu'on pouvait chanter toute une Tragédie, comme on faisait en Italie, & qu'on la pouvait même rendre intéressante : perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du Cardinal *Mazarin*, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissemens en musique, telles qu'*Andromède* & *la Toison d'or*. On voulut donner au Roi & à la Cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. *Molière* fut chargé du sujet de la Fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui était alors en vogue par le roman, beaucoup trop allongé, que *la Fontaine* venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, & la première du troisième ; le tems pressait : *Pierre Corneille* se chargea du reste de la pièce ; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre ; & ce génie mâle, que l'âge rendait sec & sévère, s'amollit pour plaire à *Louis XIV*. L'Auteur de *Cinna* fit à l'âge de 67 ans cette déclaration de *Psyché à l'Amour*, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de *Quinault ; Lulli* composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands-hommes que le seul *Racine*, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un Roi, qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, & les derniers actes en sont très-languissans ; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers & en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 Mars 1672.

CETTE Comédie, qui est mise par les Connaisseurs dans le rang du *Tartuffe* & du *Misanthrope*, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple, ni la Cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement ; mais les Connaisseurs rendirent bien-

tôt à *Molière* les suffrages de la ville ; & un mot du Roi lui donna ceux de la Cour. L'intrigue qui, en effet, a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope*, soutint la pièce longtems.

Plus on la vit, & plus on admira comment *Molière* avait pu jetter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce tems-là, savent que *Ménage* y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Trissotin* est le fameux Abbé *Cottin*, si connu par les satyres de *Despréaux*. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de *Molière ;* ils avaient voulu persuader au Duc de *Montausier*, que le *Misanthrope* était fait contre lui ; quelque tems après, ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de *Gaston de France*, la scène que *Molière* a si bien rendue dans *les Femmes savantes*. Le malheureux *Cottin* écrivait également contre *Ménage*, contre *Molière* & contre *Despréaux ;* les satyres de *Despréaux* l'avaient déja couvert de honte : mais *Molière* l'accabla. *Trissotin* était appelé aux premières représenta-

tions *Tricottin*. L'Acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Trissotin*, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'Abbé *Cottin* même. S'ils avaient été bons, & si leur Auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de *Molière* & celle de *Despréaux* ne lui eussent pas ôté sa réputation. *Molière* lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, & n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satyre. Mais *Cottin* était bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satyres de *Despréaux* coûtèrent aussi la vie à l'Abbé *Cassaigne* : triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satyre qu'on puisse faire des mauvais Poëtes, c'est de donner d'excellens ouvrages; *Molière* & *Despréaux* n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose & en cinq actes, représentée devant le Roi à Saint-Germain, au mois de Février 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à *Molière*. Il voulut qu'on représentât deux Princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques & galantes. *Molière* servit le Roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un Astrologue & un Fou de Cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus, qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans *Vittorio Siri*, qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de *Louis XIV*, de faire tenir un Astrologue dans un cabinet voisin de celui où la Reine accouchait. C'est dans les Cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est-là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les Fous y étaient auſſi à la mode ; chaque Prince & chaque grand Seigneur même avait ſon Fou ; & les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie, qu'à meſure qu'ils ont plus connu les plaiſirs de la ſociété & ceux que donnent les beaux-Arts. Le Fou qui eſt repréſenté dans *Molière*, n'eſt point un Fou ridicule, tel que le *Moron* de *la Princeſſe d'Élide ;* mais un homme adroit, & qui, ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté & avec fineſſe. La muſique eſt de *Lulli.* Cette pièce ne fut jouée qu'à la Cour, & ne pouvait guères réuſſir que par le mérite du divertiſſement, & par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que, dans les divertiſſemens des *Amans magnifiques*, il ſe trouve une traduction de l'Ode d'*Horace* :

Donec gratus eram tibi.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite Comédie en un acte & en prose, représentée devant le Roi à Saint-Germain, en Février 1672 ; & à Paris sur le théâtre du Palais-Royal, le 8 Juillet de la même année.

C'EST une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé, à mesure que le goût de la société & la politesse aisée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal, le 10 Février 1673.

C'EST une de ces farces de *Molière*, dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute Comédie. La naïveté, peut-

être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses Comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais, avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les Poëtes comiques. Depuis lui, le théâtre Français s'est soutenu, & même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que du tems de *Molière*. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le *Tartuffe* presse la femme de son hôte; on n'oserait se servir des termes de *Fils de putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu;* la plus exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu lever encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de Comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un État bien policé, qui exercent, sous les yeux des Magistrats, un talent très-difficile & très-estimable. Mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi, *Molière* ayant autant de réputation que *Racine*, le ſpectacle cependant eſt déſert quand on joue ſes Comédies, & qu'il ne va preſque plus perſonne à ce même *Tartuffe*, qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empreſſement aux Tragédies de *Racine*, lorſqu'elles ſont bien repréſentées ? C'eſt que la peinture de nos paſſions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules; c'eſt que l'eſprit ſe laſſe des plaiſanteries, & que le cœur eſt inépuiſable. L'oreille eſt auſſi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques, & de la magie étonnante du ſtyle de *Racine*, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la Comédie; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, & l'on ne vient au ſpectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que *Molière*, tout admirable qu'il eſt dans ſon genre, n'a ni des intrigues aſſez attachantes, ni des dénouemens aſſez heureux, tant l'Art dramatique eſt difficile.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE

DU THÉATRE DE M. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

ŒDIPE, *Tragédie, avec des Chœurs*, en 1718, page 1

LETTRE *de M. de Voltaire au P. Porée*, 3

PRÉFACE, 9

LETTRES *écrites en 1719, qui contiennent la critique de l'Œdipe de* Sophocle *& de celui de* Corneille, 109

MARIAMNE, *Tragédie*, en 1724, 179

PRÉFACE *de la première Édition*, 181

VARIANTES *sur la Tragédie de Mariamne*, 267

BRUTUS, *Tragédie*, 295

DISCOURS *sur la Tragédie, à Milord Bolingbrooke*, 297

LA MORT DE CÉSAR, *Tragédie*, en 1743, 405

LETTRE *del Signor Conte Algarotti, al Signor Abali Franchini*, 407

TOME SECOND.

ZAÏRE, *Tragédie*, en 17 , 1

ÉPITRE *dédicatoire, à M. Fakener*, 3

LETTRE *à M. de la Roque sur la Tragédie de Zaïre*, 34

ALZIRE, *ou* LES AMÉRICAINS, *Tragédie*, en 1736, 137

ÉPITRE *à Madame la Marquise du Châtelet*, 139

DISCOURS *préliminaire*, 149

MÉROPE, *Tragédie*, en 1743, 233

LETTRE *du P. de Tournemine, Jésuite, au P. Brumoi, sur la Tragédie de Mérope*, 235

LETTRE *à M. le Marquis Scipion-Maffei, Auteur de la Mérope Italienne*, page 240
LETTRE *de M. de la Lindelle à M. de Voltaire*, 263
RÉPONSE *de M. de Voltaire à M. de la Lindelle*, 273
LE FANATISME, *ou* MAHOMET, *Tragédie*, en 1742, 357
AVIS *de l'Éditeur*, 359
ÉPITRE *à S. M. le Roi de Prusse*, 367
LETTRE *de M. de Voltaire au Pape Benoît XIV*, 377
RÉPONSE *du S. P. à M. de Voltaire*, 378
LETTRE *de remercîment de M. de Voltaire au Pape*, 380

TOME TROISIÈME.

SÉMIRAMIS, *Tragédie*, en 1748, 1
DISSERTATION *sur la Tragédie ancienne & moderne*, 3
ORESTE, *Tragédie*, en 1750, 135
ÉPITRE *à S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine*, 137
DISSERTATION *ſur les principales Tragédies anciennes & modernes*, 247
ADÉLAIDE DU GUESCLIN, *Tragédie*, en 1734, 321
PRÉFACE *de l'Éditeur*, 323
AMÉLIE *ou* LE DUC DE FOIX, *Tragédie*, en 1752, 409
PRÉFACE, 411

TOME QUATRIÈME.

ROME SAUVÉE *ou* CATILINA, *Tragédie*, en 1752, 1
PRÉFACE, 3
L'ORPHELIN DE LA CHINE, *Tragédie*, 89
ÉPITRE *à M. le Maréchal Duc de Richelieu*, 91
TANCRÈDE, *Tragédie*, 177
ÉPITRE *à Madame la Marquiſe de Pompadour*, 180

DU THÉATRE DE M. DE VOLTAIRE. 423
AUTRE *à M. le Marquis Albergati Capacelli*, p. 275
ZULIME, *Tragédie*, 295
ÉPITRE *à Mademoiselle Clairon*, 297
OLIMPIE, *Tragédie*, en 1764, 379
REMARQUES *à l'occasion d'Olimpie*, 467

TOME CINQUIÈME.

OCTAVE *&* LE JEUNE POMPÉE, *ou le* TRIUMVIRAT, *Tragédie*, en 1766, 1
PRÉFACE *de l'Éditeur de Paris*, 3
NOTES *sur cette Tragédie*, 85
DU GOUVERNEMENT *& de la divinité d'Auguste*, 113
DES CONSPIRATIONS *contre les peuples*, ou *les proscriptions*, 117
LES SCYTHES, *Tragédie*, en 1767, 147
ÉPITRE *dédicatoire*, 149
PRÉFACE *de l'édition de Paris*, 153
LES GUÈBRES, *ou* LA TOLÉRANCE, *Tragédie*, 251
DISCOURS *historique & critique, à l'occasion de la Tragédie des Guèbres*, 253
SOPHONISBE, *Tragédie de Mairet*, en 1770, 371
ÉPITRE *à M. le Duc de la Vallière*, 373
LES PÉLOPIDES, *ou* ATRÉE *&* THYESTE, *Tragédie, mise au jour en 1772*, 447
FRAGMENT *d'une Lettre*, 449

TOME SIXIÈME.

L'INDISCRET, *Comédie*, en 1725, 1
ÉPITRE *à Madame la Marquise de Prie*, 3
L'ENFANT PRODIGUE, *Comédie*, en 1736, 49
PRÉFACE *de l'Éditeur de l'édition de 1738*, 51

NANINE, *ou* L'HOMME SANS PRÉJUGÉS, *Comédie*, 165
PRÉFACE, 167
LA PRUDE, *ou* LA GARDEUSE DE CASSETTE, *Comédie*, 265
LE DÉPOSITAIRE, *Comédie*, en 1772, 397
PRÉFACE, 399

TOME SEPTIÈME.

LA FEMME QUI A RAISON, *Comédie*, en 1760, 1
LE CAFFÉ, *ou* L'ÉCOSSAISE, *Comédie*, en 1760, 59
ÉPITRE *dédicatoire du Traducteur de l'Écossaise*, 61
A MESSIEURS *les Parisiens*, 66
AVERTISSEMENT, 71
PRÉFACE, 76
SOCRATE, *Ouvrage dramatique*, 177
PRÉFACE, *de M. Fatéma, Traducteur*, 178
CHARLOT, *ou* LA COMTESSE DE GIVRI, *Drame*, 233
LE DROIT DU SEIGNEUR, *Comédie*, 295

TOME HUITIÈME.

PANDORE, *Opéra*, 1
SAMSON, *Opéra*, 36
LA PRINCESSE DE NAVARRE, *Comédie-ballet*, 80
AVERTISSEMENT, 83
PROLOGUE, 87
LE TEMPLE DE LA GLOIRE, *Opéra*, 179
PRÉFACE, 181
LES LOIX DE MINOS, *Tragédie*, en 1772, 225
ÉPITRE *à M. le Maréchal Duc de Richelieu*, 227
NOTES, 309
VIE DE MOLIÈRE, 333

FIN DE LA TABLE.